

SOMMAIRE

Chroniques n° 29 - 2013

Éditorial	P. 3
La route de la poste royale Limoges-Bordeaux Quand elle empruntait la « diagonale d'Aquitaine ». <i>Gabriel Duverneuil</i>	P. 4
Bourdeilles XIVE siècle. Huit années de présence anglaise. <i>Bernard Angeli</i>	P. 49
Petit Patrimoine. Patrimoine oublié... <i>Marie Pauthier</i>	P. 73
Notre Voyage dans le Brantômais <i>Jean-Pierre Rudeaux</i>	P. 91
Éphéméride	P. 106
Table des Chroniques Nontronnaises	P. 120

ÉDITORIAL

Voici notre pêle-mêle des Chroniques Nontronnaises n° 29.

- De l'Histoire de la route postale Limoges-Bordeaux, « histoire de la circulation des hommes, des idées et des marchandises dans le nord-ouest du Périgord » nous dit et décrit si bien son auteur, Gabriel Duverneuil, dans sa riche documentation de première main, animée par une indispensable et intéressante cartographie.

- De l'Histoire de Bourdeilles à travers les XIV^e et XV^e siècles, lesquels ont été en pleine tourmente et où nous en retrouvons les incidences conséquentes marquées dans la pierre, particulièrement par ses tours, avec les Bourdeille et les Maumont ; dont l'auteur, Bernard Angeli, nous a donné un exposé très clair de ces périodes si complexes, en terre d'Aquitaine.

- De l'Histoire du petit patrimoine nontronnais remarquablement fondu dans le paysage, patrimoine souvent dispersé, longtemps négligé par manque de connaissance, d'où la non-reconnaissance de sa valeur ; mais enfin peu à peu réhabilité. D'autre part ce clin d'œil au patrimoine bâti parisien, dans un tout autre contexte, accompagné de quelques anecdotes émouvantes ou savoureuses, nous permet de le vivre pleinement. Son auteur, Marie Pauthier, passionnée de recherches, nous apporte ainsi son témoignage précieux sur notre environnement.

- De l'Histoire patrimoniale de Brantôme au site remarquable, et de son abbaye qui fit sa richesse et sa protection, quelques intéressants vestiges souvent bien cachés, nous font remonter le cours de l'Histoire. Le Brantômois est un pays pérenne où l'homme a laissé ici aussi sa trace des temps les plus reculés à nos jours, en passant par le XIX^e siècle et ses traditions, époque marquée par des personnages à fort caractère.

À deux pas de la 675, très belle balade hors du temps, de colline en colline, dans un paysage au vaste horizon, à l'intérêt toujours renouvelé, ce qui mérite d'être souligné, dans cette promenade culturelle préparée avec soin et offerte par Jean-Pierre Rudeaux.

Maintenant, chers Collègues, avant de partager le plaisir de la lecture qui vous attend, adressons nos remerciements les plus élogieux aux auteurs émérites de nos Chroniques Nontronnaises.

Édition : Francis Gérard ; Sortie de juin organisée par Jacques Jarry ; Sortie d'octobre organisée par Jean-Pierre Rudeaux ; Lecture : Christiane Le Deley

LA ROUTE DE LA POSTE ROYALE LIMOGES-BORDEAUX

QUAND ELLE EMPRUNTAIT LA « DIAGONALE D'AQUITAINE » DE 1600 À 1750



Un courrier en 1736 - Musée de la Poste.

Conférence donnée au GRHIN
le 4 avril 2013
par Gabriel Duverneuil

Histoire de la route postale Limoges-Bordeaux de 1600 à 1750

Introduction.

Quelle surprise de découvrir chez un bouquiniste, à Florence de surcroît, une carte de la route des postes du royaume de France et de constater avec stupéfaction qu'y figure le nom d'un village, Cercles (Dordogne), orthographié *Sercles*, situé à un kilomètre de mon village natal.

La rencontre devait se faire un jour ou l'autre, car je suis passionné par les cartes anciennes, mais cette trouvaille due au hasard accrut mon intérêt pour la cartographie et surtout pour ce que cette carte me révélait : l'existence pendant cent cinquante ans d'une route postale Limoges Bordeaux qui passait quasiment devant ma porte !

J'ai depuis, au fil du temps, rassemblé les éléments historiques relatifs à cette voie de communication et je vais tenter de montrer dans cet article quels ont été les motifs qui ont conduit les créateurs de la poste royale à choisir ce trajet plutôt qu'un autre, comment s'est développée cette route et pourquoi elle fut abandonnée au profit de la route Limoges-Périgueux-Bordeaux. Je vais tenter également de faire revivre ceux qui en ont assuré le fonctionnement, Maîtres de poste, postillons, messagers et montrer pourquoi ces relais de poste ont eu une influence positive sur la vie locale.

Voies de communication et messageries dans l'Antiquité.

Tous les grands empires de l'Antiquité ont créé à un moment de leur histoire, un système de communication en général très performant, tenant compte des techniques de l'époque. La caractéristique commune à tous ces systèmes est d'être issus d'un pouvoir centralisé et fort, disposant d'une administration efficace pour entretenir et faire fonctionner ce service sans interruption.

Que ce soit pour la Chine, la Perse, l'Égypte des Ptolémée, l'Empire inca ou l'Empire romain, les motivations sont identiques :

- disposer de voies permettant de déplacer les armées rapidement aux frontières ou dans les zones de conflit en cas de rebellions,
- disposer d'un réseau de messagers se déplaçant de relais en relais pour informer le plus rapidement possible le pouvoir central ou les pouvoirs régionaux.

En général ce sont les deux motifs précédents qui priment, les motifs économiques n'intervenant que dans un deuxième temps.

Par exemple l'Empire inca développe un formidable réseau de routes parcourues à pied par des messagers appelés « chasquis ». 25 000 kilomètres de routes convergeaient vers la capitale Cuzco (le nombril du monde). Ces messagers disposaient de relais situés sur la route appelés « Tambos » qui étaient à la fois hôtels, casernes et entrepôts. Le tronçon central andin de 6000 kilomètres était censé assurer l'unité politique et économique de l'empire et permettre le déplacement rapide des armées. Ce réseau de routes était administré de manière extrêmement efficace. Voici ce qu'en dit un chroniqueur espagnol Pedro Cieza de Leon dans sa « Crónica del Perú, 1553 » :

« Je crois que de mémoire d'homme aucun récit n'a présenté quelque chose d'aussi magnifique que cette route qui traverse de profondes vallées, de hautes montagnes, des monts enneigés, des cascades, des formations rocheuses et qui suit les rives de torrents furieux. Dans tous ces endroits, elle est plate et pavée, bien creusée le long des flancs des montagnes, [...] supportée par des murs le long des berges des rivières [...], partout balayée, débarrassée des pierres, avec des postes, des réserves et des temples du Soleil à intervalles réguliers. Oh ! Comme

de meilleures choses pourraient être dites sur Alexandre, ou sur n'importe quel autre roi puissant qui a dirigé dans le monde, s'ils avaient construit une telle route ! »

Plus près de nous (dans l'espace) l'Empire romain et son réseau de routes¹, a donné naissance à une série de clichés qui ont la vie dure, entre autres celui de la voie romaine reconnaissable à son dallage et sujette à un grand trafic commercial.

Comme l'ont montré plusieurs historiens et archéologues² la réalité était à la fois plus complexe et plus prosaïque, mais dans le cas de l'Empire romain nous disposons de sources écrites relativement nombreuses qui décrivent ces routes.

Par exemple le juriste Ulpien, (†228 ap. J.C.) distingue trois types de routes :

- Les *viae silice (ou lapide) stratae* qui sont dallées,
- Les *viae glareae stratae*, dont la surface roulante est bloquée par de petites pierres ou du gravier,
- Les *viae terrenae*, formées de terre damée.

Si le poète Stace (fin du 1^{er} siècle ap. J.C.) décrit la via Domitiana comme pavée, il cite également la via Domitia vers l'Espagne comme simplement sablée.

Leur largeur est variable : 12 m environ pour les voies principales, 6m et 3.5m pour les voies secondaires. Elles sont plus étroites au début de l'Empire romain et sont créées plus larges à sa fin.

Il n'y avait donc pas pour le réseau des voies romaines un seul et unique modèle de route mais au contraire une grande diversité dans la construction de celles-ci, tenant compte des matériaux disponibles au plus près des lieux de leur réalisation.

La voie romaine : un rôle administratif, politique et militaire.

Ces voies avaient un rôle administratif et politique, car il s'agissait de relier entre elles les agglomérations urbaines chef lieux des cités, comme ce fut le cas dans notre région pour Périgueux (Vésuna), Limoges (Augustoritum) et Saintes (Médiolatium), pour acheminer, de jour comme de nuit, le courrier de l'état. Cette administration fut appelée le *cursus publicus*.

Un texte de Suétone (II^e siècle) décrit cette fonction :

« (Auguste³) disposa sur les routes, à intervalles rapprochés, d'abord des jeunes gens, ensuite des voitures, de manière à être plus vite et plus aisément renseigné sur les événements survenus dans les provinces. Ce système lui parut le plus propre à lui fournir l'occasion d'interroger les courriers porteurs de lettres, au cas où les circonstances viendraient à l'exiger. Les actes et les lettres diplomatiques furent.. scellés par ... son portrait gravé par Dioscoride. Ce dernier cachet fut toujours employé par les empereurs qui lui succédèrent. Il apposait sur tous ses messages les heures du jour et de la nuit auxquelles ils avaient été expédiés. »⁴

Il y a donc une relation étroite entre la construction des routes, les messagers, l'apparition des relais de poste et le fait que seuls les fonctionnaires de l'État pouvaient utiliser ce *cursus publicus*.

L'utilisation de ce réseau par des personnes privées n'intervint que plus tardivement. Les particuliers devaient faire une demande auprès du pouvoir impérial pour obtenir le privilège de l'*evictio*⁵.

Les voies romaines n'étaient donc pas construites pour satisfaire aux besoins des particuliers, mais pour assurer jour et nuit tout au long de l'année un service postal performant pour

¹ A son apogée le réseau de routes romaines principales atteindra 150 000 kilomètres.

² Voir bibliographie (Chevallier, 1997), (Desbordes, Voies romaines en Limousin, 1995).

³ Auguste : 63 av J.C. 14 ap.J.C.

⁴ Suetone, vie des douze Césars, Auguste, (trad. H. Ailloud t.1, 1931, 6^e tirage, 1989).

⁵ *Evictio* : autorisation administrative d'user des services du *cursus publicus*, d'abord utilisée avec parcimonie puis de plus en plus fréquente.

le compte de l'État⁶, et assurer le déplacement rapide des légions, leur fonction économique n'était que subsidiaire.

Ce réseau de routes perdurera même après la chute de l'Empire romain, les dynasties de la période franque auront le souci de maintenir les routes en bon état comme le montre la *lex Visigothorum* promulguée en 653 par le roi Recesvint, inspirée du droit romain et incluant une loi du roi Leovigild (568-586) attestant qu'aux VI^e et VII^e siècles les chaussées étaient bordées de chaque côté d'une bande de terrain qui devait rester libre et séparait le domaine public du domaine privé.

L'Empire romain a donc posé les bases d'un système de messagerie performant, reposant sur un réseau de routes et de relais qui va disparaître en tant que messagerie mais dont les nombreuses routes qui le composaient seront utilisées jusqu'à l'époque moderne.

Faut-il en déduire que ces routes furent toutes créées *ex nihilo* et que la Gaule avant Rome n'était qu'un territoire sans voies de communication? Bien évidemment non ! Car on n'imagine pas Jules César avançant avec ses légions à l'allure qu'il indique dans la guerre des Gaules s'il n'avait pas disposé d'un bon réseau de communication entre les différentes villes dont il parle.

C'est ce que nous allons voir avec cet itinéraire Limoges-Bordeaux dont nous allons maintenant étudier l'évolution.

Bourges-Bordeaux, un vieil itinéraire pré-romain.

Avant la conquête romaine, ce qui va devenir le Périgord dispose de nombreuses voies d'eau pour les communications et le transport des marchandises, la Dordogne bien sûr mais aussi l'Isle, la Vézère et la Dronne qui sont navigables sur une bonne partie de leur cours. Le Périgord est aussi traversé par un réseau de voies terrestres préromaines. Certains de ces cheminements de long parcours suivant les lignes de partage des eaux sont appelés *pouges*⁷.

« (Ces itinéraires) évitent avec le plus grand soin les sources d'humidité, telles les mouillères et les têtes de vallons, de telle sorte que leur tracé est parfois flexueux ; lorsqu'ils franchissent un cours d'eau leur déperchement et leur reperchement sur les interfluves, s'opère par des vallons latéraux, perpendiculaires au cours d'eau principal et si possible en vis-à-vis. Ces itinéraires sont aménagés à l'économie sur les roches affleurantes et sur les dorsales sèches des lignes de partage des eaux, à l'image des faîtières des toits en bâtière ; les cheminements sont ainsi fixés, sur de longues distances en terrain sec et dur.....certaines pouges ont été réemployées après la conquête, par exemple lorsque le tracé était conforme à la direction souhaitée pour les liaisons interurbaines ... elles ont pu alors être renforcées, au moins ponctuellement par la surimpression de chaussées épaisses et plus généralement par un aménagement sommaire ; ces pouges romanisées ont pu être aussi jalonnées de bornes routières⁸ »

L'une de ces pouges, reconnue par Ribault de Laugardière, a été nommée par J.M. Desbordes « *la diagonale d'Aquitaine* ». Elle va de Bourges à Bordeaux et traverse la partie nord-ouest de la Dordogne du nord-est au sud-ouest (carte N°1). Ce vieil itinéraire a été particulièrement étudié dans sa partie limousine par Bernadette Barrière et J.M. Desbordes⁹.

« Venant de Bourges par Chateaufort, il passe par Ahun, Saint-Léonard, Nexon et gagne le Périgord où il traverse Saint-Pardoux-la-Rivière avant de poursuivre en direction de Coutras et Bordeaux, il est jalonné de témoins archéologiques de l'âge du bronze, des premier et second âges du fer, mais il présente encore par tronçons des structures de l'époque romaine. Il passe en l'ignorant à 15 kilomètres au sud est de Limoges et ignore Périgueux. »

⁶ (Desbordes, Voies romaines en Limousin, 1995) p.12

⁷ Une *pouge* est un cheminement de hauteur dont le toponyme est formé à partir du latin *podium*

⁸ (Desbordes, Voies romaines en Limousin, 1995)

⁹ (Barrière, 1980)

Poursuivant leurs travaux, les deux chercheurs ont identifié le tronçon Saint-Pardoux-la-Rivière - La Tour-Blanche¹⁰, qui était qualifié en 1523 de « grande pouge Feyteaud »¹¹

« C'est une pouge parfaite, qui évite au maximum le franchissement de rivière, sans trop sacrifier à la distance, et qui réalise un certain équilibre entre le besoin d'aller au plus court et celui d'éviter les difficultés d'aménagement en terrain accidenté et humide ou de construction de ponts. »

Cet itinéraire ne doit donc rien ni à Augustoritum ni à Vesuna qui sont des créations romaines.

La partie romaine.

Au 1^{er} siècle sont créées les villes d'Augustoritum et de Vesuna, il faut donc construire une route les reliant. Les travaux des archéologues limousins ont montré qu'il y avait deux itinéraires au départ de Limoges qui se rejoignaient à Nexon sur la voie pré-romaine, celui passant par le gué de Verthamont et suivant une pouge jusqu'à Nexon, l'autre franchissant la Vienne par le pont d'origine antique de Saint-Martial puis rejoignant Nexon en franchissant de petits ruisseaux. De Nexon à Firbeix l'itinéraire empruntait la voie pré-romaine, puis jusqu'à Périgueux une voie romaine créée sur une pouge parfaite de 50 kilomètres (carte N°2).

La partie médiévale

A l'époque médiévale, de nouveaux pôles d'attraction, de peuplement et de passage vont être créés. Le château de Limoges, les *castrum* d'Aixe-sur-Vienne, Sereilhac, Châlus, Firbeix, vont être à l'origine d'une nouvelle branche de l'itinéraire Limoges-Bordeaux.

Ce long processus d'occupation du territoire va donc aboutir à une route Limoges-Bordeaux quasiment en ligne directe (carte N°2).

C'est cet itinéraire composite : pré-romain, romain et médiéval, qui va être logiquement utilisé lors de la création de la route des postes, car le plus court, fréquemment en pouge, est, pense-t-on, le plus rapide.

L'itinéraire sera équipé de relais et fonctionnera 150 ans, non sans de multiples avatars politico-juridiques. Avant de le décrire comme route des postes, examinons comment, après l'effondrement du *cursus publicus* romain, se sont progressivement créés de nouveaux systèmes de messageries.

Les messageries du Moyen Âge.

La Poste aux moines.

Dès le haut Moyen Âge, les grands ordres monastiques éprouvèrent la nécessité d'établir des liaisons régulières entre leurs abbayes qui s'étaient multipliées et avaient essaimé dans toute l'Europe. Ils organisèrent un service de courrier que l'on a appelé *la poste aux moines*. Un frère lai transportait suivant un itinéraire convenu un rouleau de parchemin passant d'abbaye en abbaye. Chaque abbé ou prieur, après avoir pris connaissance du contenu du rouleau, y écrivait à son tour le récit des événements survenus dans son monastère depuis le dernier passage du messenger.

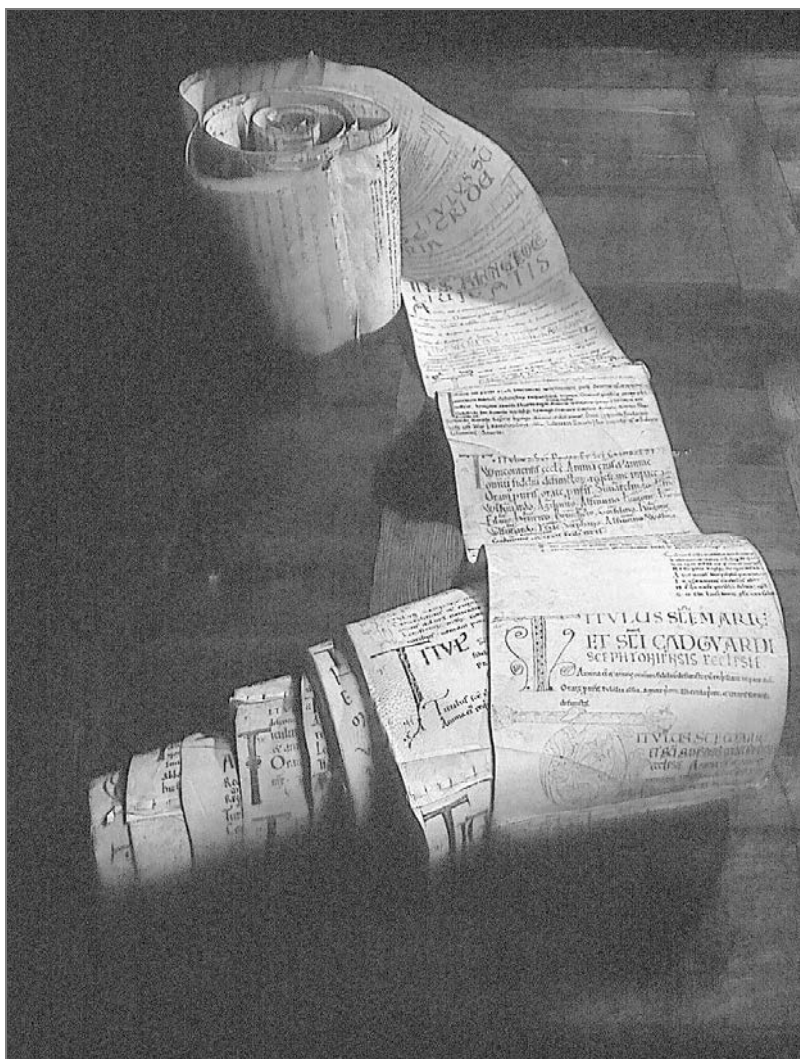
Les messageries des universités.

Les plus anciennes universités¹², fondées en France à partir du milieu du XII^e siècle, comprirent, quand elles prirent de l'importance, qu'il fallait organiser des relations entre les étudiants et leur famille. Des services de messagerie furent donc organisés et les universités

¹⁰ (Barrière et Desbordes, 2000)

¹¹ (Desbordes, Liaisons routières d'origine antique entre Limoges et Périgueux: hypothèses et certitudes, 2001), p.33

¹² Paris : 1200, Toulouse : 1229, Montpellier : 1289



La poste aux moines : copie de la rotula de St Vital (parchemin d'environ 10 m) - Musée de la Poste.

s'aperçurent qu'en les ouvrant au public ces services pouvaient être de bon rapport. « *La nation de France* » de l'Université de Paris avait tissé un véritable réseau sur la France, mais elle n'était pas la seule, Eugène Vaillé, historien des communications (Vaillé, 1947), montre sur une carte les différentes directions prises par les messagers de l'Université de Poitiers¹³ (carte N°3). Ces messageries servaient entre autres au paiement des professeurs. Le transport des lettres et paquets était une source importante de revenus pour les universités, et elles le conserveront jusqu'en 1719, époque où un édit royal ordonna la fusion de l'institution postale de l'université avec celle de l'État.

Les messageries municipales.

Les grandes villes comme Toulouse et Lyon organisèrent elles aussi des services de messagerie. Les consuls de Lyon établirent un service vers Limoges en cherchant une liaison vers Bordeaux, l'océan et l'Espagne. Toulouse établit une liaison vers Paris. Les maires et consuls de Périgueux utilisaient des messagers appelés « piétons » ou quelquefois des moines mendiants.

« En 1333, les messagers du Consulat (de Périgueux) recevaient outre leurs frais de route, une paire de souliers valant 5 sols et 2 à 3 deniers ; en 1335, un courrier envoyé à Paris met 18 jours pour faire le voyage et reçoit 42 sols et 2 deniers pour ses dépenses de nourriture et de chaussures et 12 sols pour sa peine. »¹⁴

¹³ Poitiers : 1431

¹⁴ AD24, CC.52 et 53 (Lafon, 1949) p. 14

Les messageries royales

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, le pouvoir royal dispose des « *chevaucheurs de l'écurie du roi* » qui sont utilisés selon les besoins et les circonstances. Villes et bourgs traversés étaient tenus de leur assurer le vivre et l'hébergement ainsi qu'à leurs chevaux. Nous en trouvons une trace dans le livre des comptes de la ville de Périgueux :

« *Lo divendres a XIX del dich mes de martz, que venc en esta vila un chavaugador del rey...e nos pagem tot quant lo dich chavaugador ni son rocí despenderen lo dich jorn en esta vila per bocha*¹⁵ .

Le vendredi 19 mars (1398) est venu en cette ville un messenger à cheval du roi... et nous avons payé tout ce que le dit cavalier et sa monture ont dépensé ce jour-là en la ville pour leur nourriture.

*Baylem lo XII jorn de jenier ...per lous despens que fet I chavaugador del Rey Nòstre Senhor, monta : VII s. IIII d.*¹⁶

Nous avons payé le 12 janvier (1399) pour les dépens occasionnés par un messenger à cheval du Roi notre Seigneur la somme de 7 sous 4 deniers. »

Ce sont ces chevaucheurs qui vont être organisés pour créer la poste royale.

Comment fut créée la poste royale.

La route des postes : une création de circonstance par Louis XI.

Pour faire porter ses ordres dans tout son royaume Louis XI disposait d'une centaine de chevaucheurs des écuries du roi. En 1477, Charles le Téméraire le duc de Bourgogne est en guerre contre le duc de Lorraine, l'affrontement a lieu près de Nancy. Louis XI, allié du duc de Lorraine René II, veut être informé heure par heure du déroulement des combats. Il fait pour cela disposer des cavaliers et des chevaux de Tours vers la région de Nancy pour qu'ils transportent les messages en se les passant de poste en poste, la distance entre chaque poste est de 7 lieues¹⁷ (1lieue = 4km), ils sont désormais appelés les « chevaucheurs tenant la poste¹⁸ pour le roi ».

En 1480, le même dispositif est mis en place entre Tours et Bordeaux menacé par les Anglais, puis ce fut entre Amboise et Paris, puis entre Tours, Lyon et la Provence. Ces dispositions dues aux circonstances ne furent pas pérennisées. On peut donc dire que si Louis XI ne fut que le créateur de routes de postes occasionnelles, l'idée ... va faire son chemin et ses successeurs la mettront en œuvre de manière pérenne. Par contre, l'édit de Luxies, daté de 1464, qui lui fut attribué et qui soi-disant créait ces routes de la poste royale se révéla être un faux¹⁹ réalisé en 1662, vraisemblablement pour étayer les prétentions des maîtres de courrier dont on venait de supprimer les charges.

Début XVIe siècle : organisation de la poste aux chevaux.

Louis XII²⁰ va octroyer aux chevaucheurs du roi le privilège d'acheter et de louer des chevaux pouvant galoper de jour et de nuit pour transporter la messagerie royale. Ils pourront aussi transporter, avec une autorisation royale, les messages de hauts personnages à condition qu'ils soient ouverts²¹. Les autres usagers de la route postale ne pourront qu'aller au pas et au trot « *entre*

¹⁵ Idem : CC 69 **1397-98**, transcription Jean Roux.

¹⁶ Idem : 69 bis **1398-99**, transcription Jean Roux.

¹⁷ D'où l'origine de la légende des *bottes de 7 lieues*.

¹⁸ Le mot *poste* désignait jusque-là la place du cheval dans l'écurie, il prend dès lors un sens nouveau, sa signification sera étendue aussi bien au service qui recueillait et transmettait les lettres et paquets qu'à celui qui les transportait

¹⁹ Gaston Zeller : « un faux au XVIIe siècle : l'édit de Louis XI sur la poste » *Revue historique*, CLXXX, 1937, pp. 286-292

²⁰ Louis XII, roi de 1498 à 1515

²¹ (Lafon, 1949)

deux soleils », c'est-à-dire entre le soleil levant et le soleil couchant. Ces chevaucheurs que l'on commence à appeler aussi « Maîtres de poste » sont exempts de la taille²² et reçoivent des gages.

François 1^{er}

La Renaissance va susciter un accroissement des échanges épistolaires et les messagers des universités, particulièrement celle de Paris, vont en profiter.

Parallèlement le réseau de courriers royaux se développe (hormis dans le sud-ouest). Un édit de François 1^{er} oblige les greffiers à confier leurs sacs de procédure uniquement aux chevaucheurs royaux.

En 1527 François 1^{er} interdit à toute autre personne que les chevaucheurs royaux de fournir des chevaux aux courriers, il instaure le monopole des « Maîtres de courrier ».

Henri III

Les messageries royales sont instituées par Henri III, en novembre 1576, dans chaque siège de baillage²³, de sénéchaussée, prévôtés²⁴ et élections. Leur fonction première est de transporter les pièces de procédure aux tribunaux d'appel, aux parlements en matière criminelle, à la cour des aides en matière financière. Mais elles peuvent porter également les lettres, paquets, espèces des particuliers. La nouveauté, c'est la régularité du courrier et le tarif unique pour les particuliers, la taxation est de 10 deniers réponse comprise.

La deuxième nouveauté, décrétée par Henri III, le 20 mai 1582, c'est que tous les messagers quels qu'ils soient, des universités, royaux ou municipaux doivent prendre « lettre de messenger » et en payer la charge. La charge des messageries devient une charge vénale, c'est-à-dire qu'elle est attribuée à un particulier contre paiement d'une certaine somme au trésor royal.

Ces messageries ont comme caractéristique commune leur lenteur, qui deviendra au fil du temps incompatible avec les besoins de l'administration royale, de plus, certaines demeurent même sans titulaire car considérées comme peu rentables.

Création de la poste aux lettres par Henri IV

Sur les routes de poste circulaient, au galop, changeant de monture à chaque relais, les courriers portant « le paquet du roi ». Bien que ce fut interdit, ces courriers transportaient les « dépêches » des particuliers moyennant rétribution, ce qui les alourdissait beaucoup (jusqu'à 50 kg). Henri IV vit là une nouvelle recette pour le trésor royal. En 1598, il nomme **Fouquet de la Varane** *contrôleur général des postes* et lui confie l'organisation et la direction de la *poste aux lettres*. La nouveauté est dans la régularité : un courrier partant à jour et heure fixe, emporte au galop la correspondance des particuliers, en changeant de cheval à chaque relais, ce courrier fut appelé « l'ordinaire ». Le port des lettres était payé par le destinataire qui pouvait refuser le courrier.

Les chevaucheurs royaux, continuent leur service mais, débarrassés de la correspondance privée, ils n'en seront que plus rapides.

En 1608 Henri IV crée l'office de *général des postes* et le confie moyennant finances à Fouquet. Devenu propriétaire de cette charge Fouquet conservera l'exploitation des grandes routes et louera à bail les traverses. Cette organisation liait très directement la poste aux lettres à la poste aux chevaux et avait comme conséquence l'inexistence de bureaux de poste en dehors des itinéraires de la poste aux chevaux.

Pierre Dalmeras succède à Fouquet en 1615 et, en 1620, avec l'assentiment de Richelieu, une réorganisation intervient. Par lettres patentes enregistrées par le parlement de Toulouse en mai 1621 en faveur du Sr Dalmeras, elle portera sur *l'établissement des postes, bureaux et Maîtres des*

²² Impôt direct de l'Ancien Régime, il devient annuel en 1439.

²³ Baillage = Sénéchaussée : entité territoriale (administrative, juridique et financière) et charge d'officier de bailli (ou de sénéchal qui lui est liée. Le terme Bailli est utilisé plutôt dans le nord de la France et celui de Sénéchal dans le Sud.

²⁴ Prévôté : subdivision des baillages ou sénéchaussées

*courriers sur les chemins d'Orléans, Bourges, Limoges, Bordeaux et Tholose. C'est à cette date que sera créé le bureau de poste de Limoges*²⁵.

Il y aura donc pour les particuliers deux moyens de transport des correspondances :

- La poste royale, rapide et onéreuse, *l'ordinaire* (3 jours de Paris à Limoges)
- Les *messageries*²⁶ plus lentes et moins coûteuses (10 jours de Paris à Limoges).

La poste aux lettres devient indépendante de la poste aux chevaux.

Le lien étroit entre la poste aux lettres et la poste aux chevaux apparaît très vite comme un frein au développement de ce service, si une ville, hors du passage des courriers ordinaires obtenait l'ouverture d'un bureau il fallait pour la desservir créer une nouvelle route postale ou dévier une existante. Or, en 1655, un édit permettra la création de bureaux de poste en dehors des routes de la poste aux chevaux. Il fallait changer tout le système existant, c'est ainsi que lorsque **Jean Baptiste Colbert** devient intendant des finances en 1661, il décide très rapidement de liquider les offices des Maîtres de courrier pour centraliser le service des postes, estimant par ailleurs que de trop nombreux offices diminuent les revenus du trésor royal. Les Maîtres de courriers 'renâclent'²⁷, mais Colbert a le dernier mot et un arrangement est trouvé qu'ils sont bien obligés d'accepter. Le traité de 1662 leur laisse leur office pendant 12 ans, ils seront pendant cette période exempts de taxes, pourront ouvrir des bureaux dans toute leur généralité, prendre à bail les messageries des universités, racheter les messageries royales et en échange verser solidairement 100 000 livres au trésor !²⁸

Lorsque **Louvois** sera nommé surintendant général des postes en 1671, ce sera la fin des Maîtres de courriers, il créera la Ferme des postes, la transformant en administration fiscale. La déclaration royale de 1672 affermera ce service postal et obligera le fermier à racheter les offices des messagers royaux et à prendre en compte les contrats passés avec l'Université de Paris²⁹. Puis par ordonnance du 7 décembre 1673 il instituera le monopole de la poste aux lettres au profit du fermier.

Au début du XVIII^e siècle le courrier fonctionnait avec un *chef-bureau* dans chaque généralité (l'ancien bureau des dépêches) avec à sa tête un directeur régional et des *bureaux en titre* dans les agglomérations de quelque importance. Les directeurs de ces bureaux avaient parfois un commis et des distributeurs de lettres appelés *piétons*.

Sur les grandes routes le service des dépêches était donc séparé de la poste aux chevaux, celle-ci n'ayant qu'à fournir guides et montures aux courriers.

L'état des routes du XVIIe jusqu'au milieu du XVIIIe siècle.

Les routes postales, celles qui étaient jalonnées de relais de la poste aux chevaux, étaient celles qui étaient à peu près entretenues, mais les franchissements de rivières en bac où à gué étaient fréquents car les ponts étaient rares ou en ruine. De ce fait le transport du courrier ne s'est fait longtemps qu'à cheval, sans attelage.

Il est évident que la rapidité du service postal, comme celui du transport des voyageurs et des marchandises dépendait de l'état des routes, or celui-ci n'avait fait que se dégrader entre le début et la fin du règne de Louis XIV. *Ce n'est que pendant le règne de Louis XV que va se produire une véritable mutation des routes françaises*³⁰, c'est à cette époque que va être construit le

²⁵ (Veyrinaud, 1993) p 24.

²⁶ Les messageries étaient l'organisation, affermée et contrôlée par le surintendant général, destinée au transport des voyageurs et des marchandises, utilisant elle aussi les relais de la poste aux chevaux, créée par un arrêt de 1694 (Lafon, 1949) p 22.

²⁷ C'est à cette occasion qu'apparaît le faux « édit de Luxeuil » attribué à Louis XI.

²⁸ (Vaillé, 1947) p 271-272.

²⁹ Ce qui subsistait de l'organisation postale de l'Université de Paris sera définitivement aboli le 14 avril 1719 (Lafon, 1949) p 20.

³⁰ (Arbellot, La grande mutation des routes françaises au milieu du 18e siècle, 1973), pp 765-791.

réseau routier qui pour ses grandes voies durera jusqu'au XX^e siècle. En 1738 le contrôleur des finances **Orry** adresse aux ingénieurs de chaque généralité une instruction qui prévoit l'organisation d'un réseau routier capable de supporter un trafic régulier de voitures au galop, un véritable réseau d'*hipporoutes*³¹. Ce sera l'intendant **Trudaine** nommé à la direction des Ponts et Chaussées qui réalisera le programme d'Oury et créera pour cela une école de dessinateurs qui deviendra l'école des Ponts et Chaussées.

Tourny, qui sera intendant à Limoges de 1730 à 1743, fera ouvrir dans notre région les routes sur une largeur de 20 m entre les fossés pour les grandes routes, de 12 m pour les autres.

La route postale Bordeaux-Limoges.

Situé entre deux routes postales, celle dite d'Espagne passant par Poitiers-Bordeaux et la frontière espagnole à l'ouest et celle de Paris-Orléans-Limoges-Toulouse à l'est, le Périgord n'était traversé par aucune route postale à la fin du XVI^e siècle.

A l'est, on ne trouve mention de la route postale Paris-Toulouse qu'en 1584 dans un *état des postes assises pour le service du roi dans le royaume*, mais les Maîtres de poste de cette route sont sans gages³², donc peu motivés !! De Limoges la route descendait vers Toulouse par Pierre-Buffière, Uzerche, Brive, Souillac, Payrac et Cahors, quasiment la N20 actuelle. Le service demeurait lent : alors que la nouvelle de la St Barthélémy mit 5 jours pour être connue à la cour de Madrid (en utilisant la route d'Espagne par Poitiers et les Landes)³³, celle de la conversion d'Henri IV passant par l'est mit 13 jours pour être connue à Limoges³⁴.

A l'ouest, la route de Paris à Bordeaux ne suivait pas le tracé qu'elle a de nos jours. A partir de Poitiers elle passait par Saintes, Blaye et la voie fluviale pour Bordeaux. Au début du XVII^e siècle un nouvel itinéraire la fera passer après Poitiers par Aigre, Châteauneuf-sur-Charente, Barbezieux et Cubzac où la Dordogne était franchie en bateau, puis Carbon-Blanc, Lormont d'où on accédait à Bordeaux en bateau.

La liaison Bordeaux-Lyon.

Depuis le XVI^e siècle les Espagnols cherchaient à établir une liaison avec leurs possessions italiennes en passant par Bordeaux et Lyon, en 1581 ils demandent une liaison régulière. Le 14 janvier 1601 un accord se fait sur l'itinéraire Bordeaux, Limoges, Clermont, Lyon³⁵, c'est la liaison la plus directe qui est choisie : *la diagonale d'Aquitaine*. D'autre part les marchands Lyonnais souhaitaient obtenir une liaison Lyon - Limoges passant par Clermont, la conjonction de ces deux demandes finit par aboutir à cette liaison transversale Lyon - Bordeaux.

Naissance officielle de la route de Bordeaux à Limoges.

La première mention de cette route nous la trouvons dans *l'état des postes dans le ressort du parlement de Bordeaux*, à la suite de l'enregistrement d'un édit du 25 février 1600. Cette route postale ignorait Périgueux et reprenait le vieil itinéraire antique et médiéval décrit précédemment.

La carte de 1632 de Melchior Tavernier.

Ce réseau de routes postales, qui monte lentement en puissance, sera à l'origine d'une invention cartographique géniale due à l'association de deux hommes, un géographe **Nicolas Sanson**³⁶ et un graveur **Melchior Tavernier**³⁷.

³¹ (Arbellot, La grande mutation des routes françaises au milieu du 18^e siècle, 1973)

³² (Veyrinaud, 1993) p 17

³³ D'après Brantôme,

³⁴ (Veyrinaud, 1993) p 19

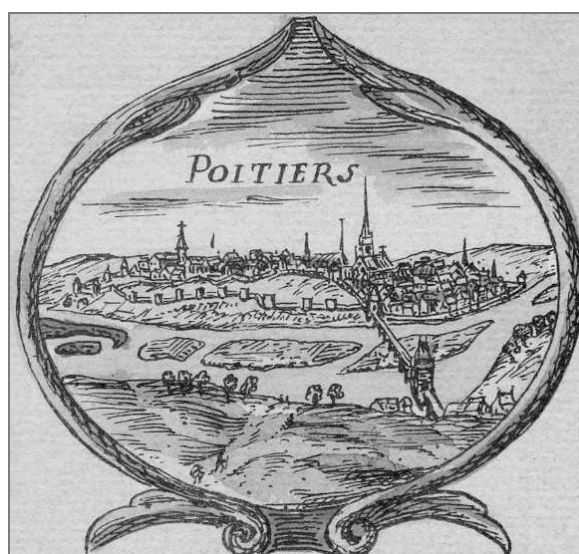
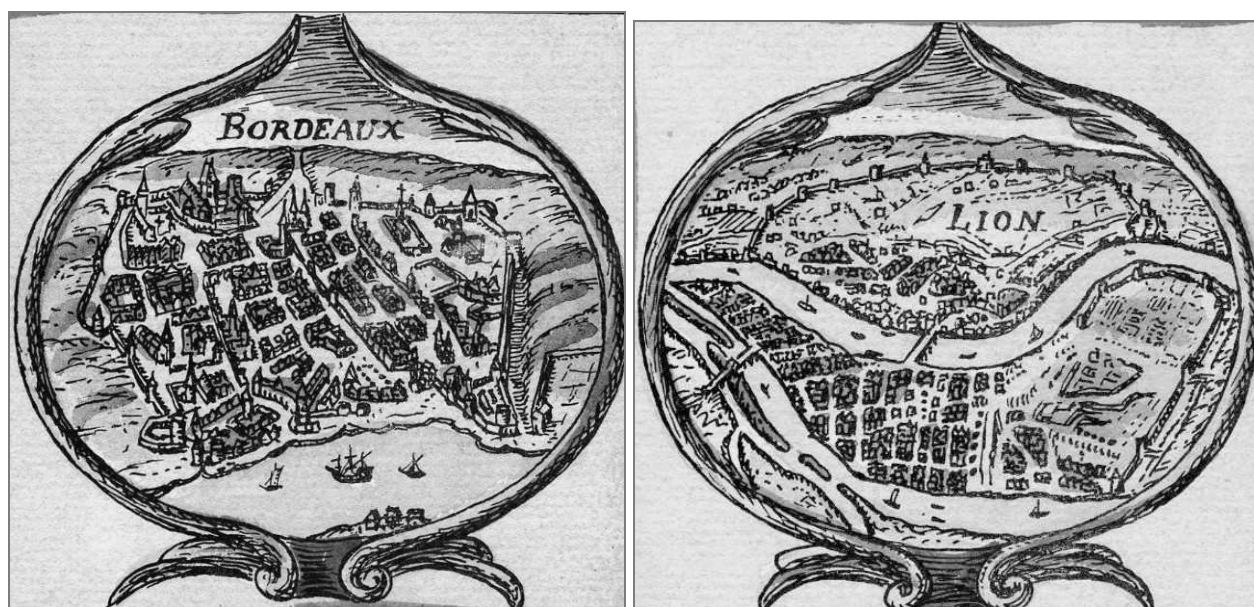
³⁵ (Vaillé, 1947)

³⁶ Nicolas Sanson 1600 †1667 : cartographe, publiée en 1632 la carte *les postes de France* avec Melchior Tavernier, graveur

³⁷ Melchior Tavernier : 1594 †1665 : graveur, voir ci-dessus

Alors que jusque là les routes n'étaient quasiment jamais représentées sur les cartes, en 1632 ils réalisent la première carte thématique au monde et créent un événement qui va marquer la cartographie : tracer un itinéraire sur une carte destinée au public et la consacrer à un sujet spécialisé, en ce cas le réseau des routes postales (carte N° 4).

A sujet unique, signes simples et lecture facile, la *Carte générale de toutes les postes et traverses de France* [1:2 570 000] va faire autorité pendant 40 ans. Elle sera copiée de multiples fois, entre autres par l'éditeur **Nicolas Berey**³⁸ qui la copiera en 1640 et qui la datera de 1626 ! Cette malhonnêteté peut lui être aujourd'hui pardonnée car pour lui donner un caractère plus attractif, il fera graver, dans les marges latérales, une série de vignettes représentant en plan, en profil ou en vue perspective, les dix principales villes du royaume. La bordure supérieure sera ornée, en outre, d'une gravure représentant deux cochers se dirigeant en toute hâte vers Paris et du portrait d'un *Piéton*. Copie d'une gravure allemande, ce piéton francisé par les fleurs de lys sur son chapeau, n'en est pas moins très réussi. Placé intentionnellement à l'est, il symbolise également les conquêtes qui vont marquer la deuxième moitié du XVIIe siècle. Ces magnifiques instantanés historiques nous donnent aujourd'hui des renseignements sur ces villes : remparts, principaux monuments, taille des agglomérations, etc. (carte n° 5)



³⁸ Nicolas Berey : 1610 ? †1665 : Éditeur d'estampes



Illustrations introduites par Nicolas Berrey dans sa copie de la carte de Sanson et Tavernier.
Musée de la Poste.

Les cartographes, **Nicolas de Fer**³⁹ et **Pierre Duval**⁴⁰ utiliseront également la carte de Sanson de multiples fois mais avec plus de précision dans le tracé des routes et de la France.

L'examen de la partie qui nous concerne, le tronçon Limoges-Bordeaux, nous montre quels furent les premiers relais. Le premier itinéraire ne partait pas de Limoges mais de *Boisseuil* à une dizaine de kilomètres au sud, il rejoignait *Aixe-sur-Vienne*, puis *Châlus*. L'entrée en Périgord se faisait à *Firbeix*, puis des relais étaient disposés à *Saint-Pardoux-la-Rivière*, *Pontarnault*, *Cercles*, *Allemans*, *Saint-Privat-des-Prés*, et l'on passait en Bordelais avec comme relais *Chalautre*, *Coutras*, *Libourne*, *Laumosne*, *Carbon-blanc*, *Bordeaux*.



Carte de Tavernier (détail).

Les avatars de la route postale Limoges-Bordeaux.

De 1600 à 1625 : Limoges Bordeaux par la « grande pogue ».

Le fonctionnement de cette route de poste est mal connu à ses débuts, de plus il ne faut pas l'imaginer comme une artère large et très bien entretenue. Pendant les 150 ans de sa durée elle demeurera de largeur très modeste, ne supportant que le passage de messagers à cheval et elle ne verra passer la *brouette*, puis la *malle poste*⁴¹, que dans sa partie limousine c'est-à-dire avant Firbeix, de ce fait, les relais qui seront installés sur son parcours n'atteindront pas l'importance de ceux des grands axes Paris-Bordeaux ou Paris-Toulouse.

Par ailleurs, ces 150 ans ne seront pas de tout repos dans la contrée. La fin du premier tiers du XVIIe siècle verra successivement le retour de la peste (1630) et la révolte des Croquants (1634). La deuxième moitié du siècle commencera avec la révolte nobiliaire de la Fronde (1650-52) qui touchera particulièrement le Périgord. La Tour-Blanche, Cercles, Chapdeuil et Lisle seront

³⁹ Nicolas de Fer : 1646 †1720, graveur géographe, publie une carte des postes en 1728

⁴⁰ Pierre Duval 1619 †1683 cartographe, neveu de Nicolas Sanson, publie en 1658, sa *Description de la France ou Géographie française*, il sera également auteur de nombreuses cartes.

⁴¹ Description Chapitre : les attelages

occupés successivement par les troupes royales puis par celles des frondeurs, ce qui ne dut pas favoriser la circulation des courriers de la poste royale !

De plus, quasiment dès sa naissance, cette route va être contestée.

Création d'une deuxième route à partir de Châlus et passant par Périgueux en 1625.

Comme nous l'avons vu Périgueux est ignoré, comme Angoulême, par le réseau de routes de poste aux chevaux qui se constitue. Les bourgeois de la ville protestent et, en 1625, Périgueux, obtient l'ouverture d'un bureau de poste aux lettres et, à partir de *Châlus*, une autre route postale est créée en 1627.

Une quinzaine de relais sont établis sur cette nouvelle route, à partir de Firbeix, en prenant une direction plus au sud, *La Coquille, Thiviers, Les Palissoux, Les Tavernes puis Périgueux*, ensuite la route suivant la rive gauche de l'Isle rejoindra l'ancien parcours à Libourne. De nouveaux Maîtres de poste sont désignés ce qui provoque la colère de ceux de la diagonale d'Aquitaine. Ils intentent un procès et demandent la suppression du nouvel itinéraire. Comme d'habitude dans ce genre d'affaire le procès dure. Ils n'auront gain de cause qu'en 1635 et obtiennent la révocation de la nouvelle route, moyennant le devoir de recueillir les dépêches de Périgueux et de dédommager les Maîtres de poste qui s'étaient installés sur cette nouvelle route.

Évolution des relais de poste.

Le procès n'avait pas interrompu le passage des courriers. Une fois passé cet épisode juridico-politique, plusieurs modifications furent apportées aux relais. La carte de 1690 nous montre ces modifications : venant cette fois-ci directement de *Limoges* et non plus de Boisseuil, après *Aixe-sur-Vienne* un nouveau relais apparaît à *La Gasne* (Sérailhac) et un autre à *Pauliac* (Firbeix). Le relais d'*Allemans* disparaît et la route passe désormais par *Le Chalard* (Ribérac), sur la route vers Libourne apparaissent les relais de *Peyrot-le-Nègre* (Puymanjou), *Frappe* et *Saint-Pardoux*.



Carte de 1690 (détail).

En 1693 le relais de *Pauliac* disparaît, il sera remplacé par *Les Bordes*, un kilomètre plus loin en direction de Bordeaux. La carte de Nicolas de Fer de 1728 ne montre plus de changements, et, avant le déclassement de cette route postale, la seule variante sera la disparition du relais des Bordes remplacé par un nouveau relais aux *Farges* (deux kilomètres au sud de Saint-Saud-Lacoussière) en 1731.



Carte de De Fer, 1728 (détail)

Les bureaux de poste.

Sur les cartes que nous venons de voir sont indiqués les relais de poste aux chevaux, mais tous les relais ne sont pas des *bureaux de poste aux lettres* et, comme nous l'avons vu plus haut, des bureaux sont créés en dehors des routes postales. Nous n'avons connaissance des bureaux de poste aux lettres que tardivement car la première liste ne paraît qu'en 1691 et 1692 dans le *Trésor des Almanachs d'Abraham du Pradel*.

Sur les 750 bureaux qui y figurent, aucun bureau n'est signalé pour le Périgord, ce qui ne signifie pas qu'ils n'existaient pas, mais on peut formuler des hypothèses à partir des quelques faits suivants.

Par exemple une lettre datée de Bordeaux, le 16 juin 1695, adressée à un habitant de *Vanxains*, porte la suscription suivante :

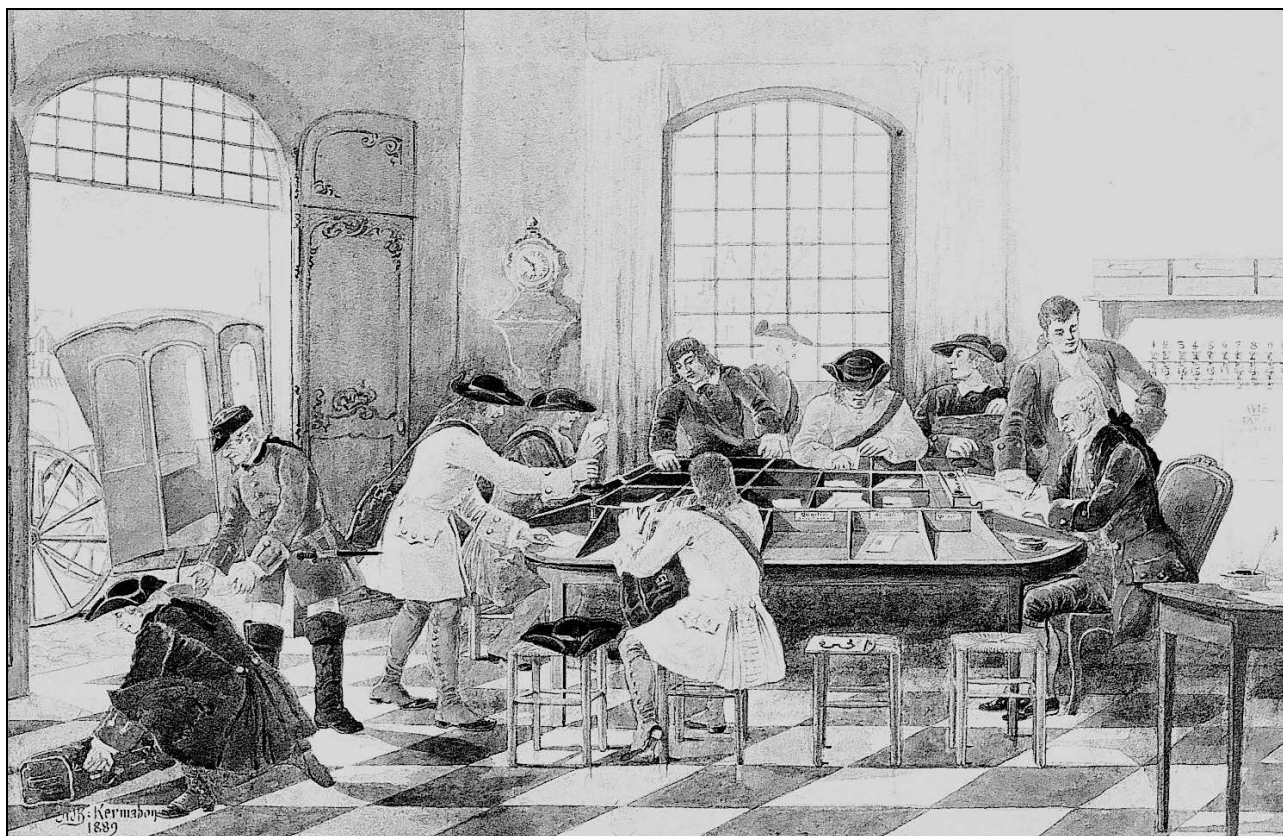
« *A monsieur, monsieur de Lavergne, m^e de poste du Chalard, pour faire remettre s'il lui plaît en diligence à Mons^r Du Clost de Banaston à l'Héritier, au Chalard⁴²* »

De même en 1651 un messenger de Limoges voulant établir des chevaux de relais le long de la diagonale d'Aquitaine, en fut interdit par un arrêt du Conseil *car portant préjudice aux Maîtres de courriers⁴³*.

En 1699, **Laurent d'Houry** imprime le « *calendrier* » qui prendra le nom d'*Almanach royal*, avec 1010 noms de bureaux. Seuls Châlus et Libourne y figurent comme bureaux distributeurs pour le Périgord, alors que nous savons que Périgueux possédait un bureau par le jugement du procès qui dura de 1627 à 1635.

⁴² (Lafon, 1949) p 36, l'Héritier est un lieu-dit situé à environ 10 km du Chalard

⁴³ Idem p 35



Bureau de poste en 1760, on remarquera la présence de l'horloge, la malle poste vient d'arriver, les piétons trient le courrier et le maître du courrier à droite examine des documents qui lui sont soumis par le personnage debout à sa droite. Musée de la poste

En 1703, à l'occasion d'une augmentation des tarifs postaux, une liste de 756 bureaux est publiée par l'administration. Cette fois-ci, nous avons une liste détaillée pour le Périgord, y figurent sur la route postale: *Saint-Pardoux-la-Rivière, Pontarneau, Cercles, Le Chalard, Saint-Privat-des-Prés, Peyrot-le-Nègre, Le Chalaure* et en dehors de cette route, *Périgueux, Sarlat, Jumilhac*. En 1714, l'*Almanach royal* ajoutera à la liste précédente, cinq bureaux qui avaient été ouverts depuis 1703, *Bergerac, Bourdeilles, Lalinde, Le Bugue et Mussidan*.

*Eugène Vaillé*⁴⁴ a dressé pour l'année 1742 la carte des bureaux existants d'après les documents de l'administration⁴⁵. Sont indiqués de nouveau *St Pardoux, Pontarnaud, Le Chalard, St Privat, Peyrot le Nègre et Le Chalaure*, mais il manque *Cercles*, est-ce un oubli ? Par contre *Mareuil* y figure.

En 1754, dans le *dictionnaire des Postes de Guyot*, alors que la diagonale d'Aquitaine vient d'être déclassée, figurent les bureaux de *Ribérac, St Pardoux et Pontarnaud*. Sur la nouvelle route *Thiviers, Périgueux Mussidan et Montpon*. *Nontron* est desservi par *Saint-Pardoux-la-Rivière* puis par *Thiviers*.

Comment étaient desservies Périgueux et Angoulême ?

Périgueux comme Angoulême n'étaient pas traversées par les routes de la poste aux chevaux, comment ces villes étaient-elles desservies pour le courrier ?

Nous savons que le circuit du courrier depuis Paris ne devient régulier qu'en 1622. Le Périgord était desservi par les routes postales de Bordeaux et de Toulouse. En 1650 les courriers qui transportaient l'*ordinaire* pour le Périgord partaient d'un bureau situé rue Saint-Jacques, celui pour Bordeaux partait deux fois par semaine, celui pour Toulouse une fois par semaine.

⁴⁴ (Vaillé, 1947)

⁴⁵ Cette carte est au Musée postal de Paris

Le *Trésor des Almanachs*, nous indique qu'en 1692 les dépêches destinées à Périgueux quittaient la capitale les lundis, mercredis et vendredis à 10h du soir, celles destinées à Sarlat par l'ordinaire de Toulouse le samedi à minuit. A partir de 1701 l'*Almanach* n'indique plus que deux départs à minuit de la rue Saint-Jacques pour le Périgord, les lundis et vendredi.

Sur la carte dressée par E. Vaillé pour 1742 et à partir des comptes de la Ferme étudiés par ce même historien des communications, il ressort que la voie Limoges-Bordeaux était empruntée hebdomadairement dans les deux sens.

On aboutissait donc au circuit suivant⁴⁶ pour les dépêches du Périgord (sauf celles destinées à Sarlat et Terrasson qui arrivaient par les ordinaires de Toulouse) (carte N° 6)

Le courrier de Bordeaux qui partait le lundi, apportait les dépêches du Périgord à *Saint-Cybardeaux* (près de Châteauneuf-sur-Charente) d'où un courrier à cheval les transportait, avec celles pour l'Angoumois, à Angoulême. Un premier piéton, (l'ancêtre du facteur) les emportait, en passant par la Rochebeaucourt, à *Mareuil* où il les transmettait à un second piéton qui les apportait à Périgueux en croisant la diagonale d'Aquitaine au lieu-dit *Les Potences*⁴⁷. Pour rejoindre Périgueux, le piéton empruntait un chemin passant par *Bourdeilles, Biras et Château-L'Evêque*.

Le courrier qui partait le vendredi, portait les dépêches à Bordeaux, d'où elles partaient avec le *courrier* pour Limoges. Sur son parcours le courrier desservait tous les bureaux en titre et les relais de distribution jusqu'à Limoges, mais en plus, quand il passait aux *Potences*, au croisement de la route de Bordeaux à Limoges et du grand chemin de Périgueux à Angoulême, il déposait les dépêches de Périgueux et un autre piéton venu de Mareuil les transportait à Périgueux.

Les Potences (Leguillac-de-Cercles) carrefour stratégique.

Il a donc existé à Mareuil un véritable relais humain pour assurer le service du courrier entre Angoulême et Périgueux. Ce service devait obligatoirement être sous l'autorité d'un chef de bureau dont pourtant E. Vaillé ne trouve trace qu'en 1742.

Il ne paraît pas y avoir eu de bureau aux *Potences* et le *piéton* devait attendre le passage du courrier pour faire les échanges. Cependant, il devait bien y avoir un endroit où déposer les correspondances puisque nous apprenons que :

« Le piéton dénommé René Rougier se plaignit que le dénommé Dervant, huissier aux tailles de Léguillac-de-Cercles, détournait des lettres et paquets à son préjudice ; M. du Boffrand, subdélégué à Nontron, rendit compte à l'Intendant qu'il avait convoqué Dervant pour entendre ses explications, mais que celui-ci n'avait pas donné signe de vie et il demandait l'autorisation de le contraindre à venir. »⁴⁸

Ce carrefour des Potences (carte N° 7) a donc bien eu un caractère stratégique dans la distribution du courrier aussi bien pour Périgueux que pour Angoulême, et ce jusqu'au déclassement de la route directe Limoges-Bordeaux.

A cette époque, il fallait 5 jours pour que le courrier, partant de Périgueux par Angoulême et vice versa, arrive à Paris.

1750 : fin de la route postale Limoges-Bordeaux par la diagonale d'Aquitaine.

L'ordonnance du 16 mars 1750 sonna le glas de la route directe Limoges Bordeaux :

« Sa majesté étant informée que le chemin sur la route actuelle qui conduit de Limoges à Bordeaux dans la partie qui commence à Aix jusqu'à Libourne est impraticable, le bien de son

⁴⁶ (Lafon, 1949) p 61

⁴⁷ Les Potences est un hameau situé sur la commune de Léguillac de Cercles

⁴⁸ Arch. Dep. de la Gironde C. 2559

service exige que cette route soit changée et qu'en soit établie une nouvelle qui passera par Périgueux. »

Un nouveau parcours fut établi qui reprenait pour l'essentiel celui de 1627. A partir d'Aix-sur-Vienne furent installés les relais de *Creuzenet (Séreilhac), Châlus, La Coquille, Thiviers, Les Coureaux, Les Palissous, Les Tavernes, Périgueux*. Puis, après Périgueux, l'Isle était franchie sur le vieux pont de la Cité⁴⁹ et des relais installés à *Maraval, Grignols, Mussidan, Montpon, Cousseau, Saint-Médard-de-Guizière, Les Chapelles et Libourne*, où l'ancien itinéraire était repris. En 1755 le bac est créé à Libourne pour la nouvelle route des postes passant par Périgueux. De l'ancienne route des postes il ne restera plus que les tronçons *Limoges-Firbeix et Libourne-Bordeaux*.

Un nouveau circuit du courrier en résultera. Les dépêches partant de Paris le lundi emprunteront un circuit par Angoulême⁵⁰, Mareuil et Périgueux ; celles partant le vendredi passeront par Bordeaux puis emprunteront la nouvelle route par Montpon, Mussidan, Grignols, Périgueux.

Les relais, les hommes, les chevaux et les attelages.

Les relais de poste.

Dès la mise en place des relais de la poste aux chevaux, ceux-ci vont être, avec bien sûr des évolutions, le cœur et l'âme du réseau de communication⁵¹. Pendant 150 ans pour les relais de la *diagonale d'Aquitaine* et cent ans de plus pour le reste du réseau, ceux-ci vont assurer la circulation du courrier, des paquets et des voyageurs en fournissant les chevaux, mais aussi le gîte et le couvert la plupart du temps, à tous ceux qui emprunteront ces voies.

Une petite entreprise

Un relais de poste moyen possédait une dizaine de chevaux minimum, mais pour les relais comme *Libourne, Limoges* plusieurs dizaines de chevaux étaient nécessaires. Il générait de nombreux métiers autour du cheval.

Forgerons, charrons, selliers, garçons d'écurie, et bien sûr les postillons, étaient indispensables ; ils étaient soit directement employés par le Maître de poste, soit établis dans le village le plus proche. L'hébergement des voyageurs engendrait également de nombreux métiers féminins, lingères, repasseuses, chambrières, cuisinières. La diversité des métiers qui s'y croisaient en faisait une ruche toujours en activité, un lieu de sociabilité et de circulation des nouvelles et un pôle d'attraction pour la société rurale qui l'entourait. Le relais de poste était souvent la plus grosse entreprise et le plus gros employeur du secteur.

« Le fondement de la prospérité du relais tient à l'association de la poste et de la ferme⁵² »

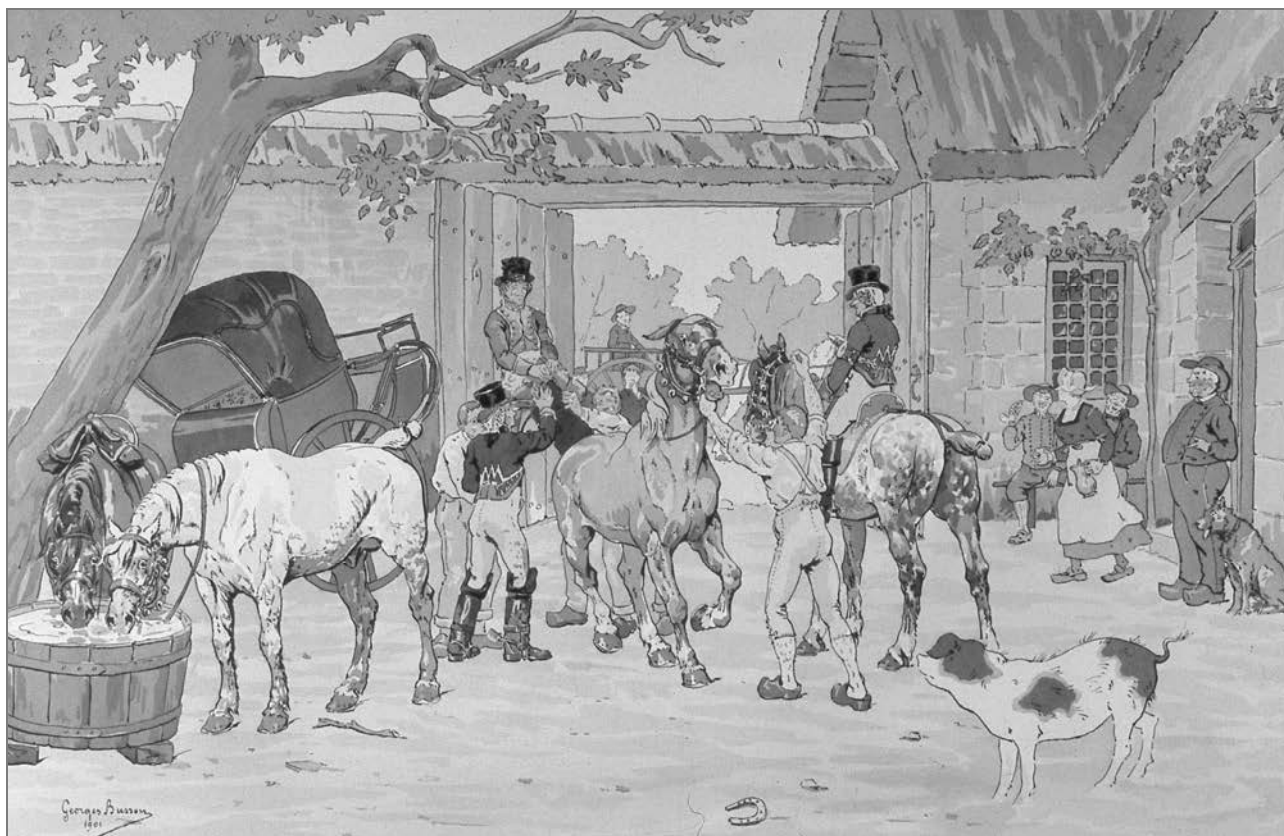
De fait, le relais de poste était également gros utilisateur de terres agricoles pour produire le fourrage des chevaux et pour les mettre au repos. La plupart du temps le Maître de poste possédait des fermes qu'il exploitait pour fournir son relais mais aussi pour commercialiser ses productions. Ainsi le Maître de poste *François Vigond* de Cercles et sa famille possédaient des terres dans les hameaux de La Bernerie, La Calonie, des Roches mais également à La Rochette (Verteillac) et à La Tour-Blanche.

⁴⁹ Pont qui fut ruiné par la crue du 7 mars 1783, les courriers durent alors emprunter un bac.

⁵⁰ En 1760 la route de Paris à Bordeaux sera détournée pour passer par Ruffec et Angoulême, de ce fait le courrier qui reliait Saint-Cybardeau à Angoulême disparaîtra. (Lafon, 1949) p 61

⁵¹ On comptera 252 relais en 1584, 754 en 1679, 1425 en 1791, 1997 en 1854, (Marchand, 2006) p.184

⁵² (Marchand, 2006) p 249



Relais de poste, échange du courrier et des chevaux. Dessin de 1901- Musée de la Poste

« C'est de l'union intime de l'agriculture au service des postes que résulte tout l'avantage et la sûreté de l'établissement. Les chevaux ne peuvent pas toujours faire le travail forcé qu'exige le service des postes ; le Maître de poste intelligent établit une chaîne, suivant laquelle ses chevaux passent de la course à la charrue, de la charrue à la course. Par cette utile alternative il n'y a point de temps perdu, ses récoltes lui procurent les provisions nécessaires à la nourriture de ses chevaux et des gens de maison... Le bénéfice des Maîtres de poste n'est fondé que sur le produit de l'agriculture, et cette vérité, démontrée par le raisonnement, l'est encore plus par l'expérience. »

Ce constat d'un Maître de poste de 1790, Adrien Gageot, se vérifiera pour tous les relais.⁵³ Les champs étaient fertilisés par les chevaux mais aussi par les moutons et les fientes de pigeons, les produits des jardins et de la basse-cour étaient utilisés à la table d'hôte, paille et fourrage alimentaient les écuries et étaient parfois vendus sur le marché ; tout concourrait dans l'organisation d'un relais de poste pour sortir d'une agriculture de routine.

En 1838, dans une brochure⁵⁴ consacrée aux propositions pour l'amélioration du système des postes pendant la monarchie de Juillet, le rapporteur, l'avocat Jouhaud, cite une intervention à la chambre du député Odilon Barrot⁵⁵ en défense de l'institution des maîtres de poste.

« La plupart de nos grandes entreprises agricoles sont formées et dirigées par les maîtres de poste ; il ne serait pas téméraire d'ajouter qu'ils ont été les principaux agents de l'impulsion

⁵³ (Marchand, 2006) cité par P. Marchand p. 250

⁵⁴ Cette brochure de 1838, intitulée : « de l'institution comparée des postes en France et à l'étranger et des innovations soumises à l'administration par une commission », m'a été prêtée par madame Bouillon, propriétaire de l'ancien relais de poste de Pétignac. Le Maître de poste Thomas a soigneusement souligné le paragraphe cité.

⁵⁵ Camille Odilon Barrot -1791-1873 - député sous la monarchie de Juillet (Louis Philippe) au moment de cette intervention à la chambre. Il sera nommé à deux reprises chef du gouvernement de Louis-Napoléon Bonaparte, en 1848 et 1849.

que l'agriculture a reçu en France. La facilité qu'ils trouvaient dans le nombre de leurs chevaux pour les labours et pour les engrais leur a permis d'offrir à tous les autres cultivateurs l'exemple et l'expérience d'une meilleure culture. A l'industrie agricole viennent se joindre d'autres industries : ici, une entreprise de messagerie ou la conduite de celles qui existent ; là, des voitures dites omnibus ; ailleurs le commerce des chevaux. »

Les bâtiments.

Idéalement situés au bord de la route des postes, avec un point d'eau permettant de faire boire les chevaux⁵⁶, le relais comportait en général de vastes écuries avec grenier à fourrage, une sellerie, quelquefois un maréchal-ferrant avec un *travail* pour ferrer les chevaux et une auberge pour restaurer et héberger les voyageurs. On y entrait par de larges portes cochères dans une cour autour de laquelle étaient disposés les différents bâtiments évoqués plus haut. Il reste très peu de ces ensembles sur la route postale Limoges-Bordeaux, l'urbanisation a eu raison de la plupart d'entre eux, pourtant le relais de *Grand-Frappe*, de *Chalautre*, de *L'Embaudie*, des *Farges*, de *La Gasne* et de *Aixe-sur-Vienne* existent toujours même s'ils ont subi de nombreuses modifications.

A *Grand-Frappe* il y avait les écuries, une forge et une auberge, situé près du ruisseau le *Lavier* dans lequel s'abreuvaient les chevaux.

A *Chalautre* [photo de l'auteur ci-après] le relais est en partie conservé, mais le tracé de la route ayant été modifié, c'est l'arrière du relais qui est visible à gauche de la route une fois passé le pont sur le *Chalautre* qui fait limite entre la Dordogne et la Gironde.

Le relais de *L'Embaudie*, de plus petite taille, se situait sur la droite en allant de Limoges à Bordeaux, 1 km avant le village de Bertric Burée. Les nouveaux propriétaires, en décapant la façade, ont mis en évidence une entrée de porte cochère.



⁵⁶ Comme à Grand-Frappe ou le relais était situé près du ruisseau le Lavier où les chevaux allaient s'abreuver, à Chalautre où le relais est situé à proximité du Chalautre qui fait séparation entre la Dordogne et la Gironde

Le bâtiment des *Farges* est exceptionnellement resté intact, il est vrai qu'il n'a été utilisé que peu de temps, une vingtaine d'années, comme en témoigne la date de 1731 gravée sur une poutre maîtresse des écuries.



Relais des Farges à St-Saud-la-Coussière -photo de l'auteur.

Le relais de *La Gasne* (2 kilomètres au sud de Sereilhac) est un bâtiment imposant situé à la sortie du hameau sur la droite en allant de Limoges à Bordeaux sur l'ancienne route avant que soit créée la N21.



Relais de La Gasne (Sereilhac Haute-Vienne).

A *Aixe-sur-Vienne* il reste le bâtiment des écuries au bord de l'ancienne route de Limoges à Aixe, actuellement rue d'Outre-Vienne, qui était la principale voie d'accès à Aixe avant la création tardive de la RN21 percée le long de la Vienne.



Ancienne route de Limoges à Aix-sur-Vienne, le relais est en face, au bout de la rue d'Outre-Vienne.

D'autres Maîtres de poste utilisèrent des bâtiments désaffectés, reconvertis en relais comme celui du *Chalard*. Le Chalard fut à l'origine un gué sur la Dronne, équipé par la suite d'un pont en bois. Un prieuré y fut construit ainsi qu'un moulin exploité par les moines. Désaffecté au moment de la création de la route postale, il fut utilisé comme relais quand le passage par *Allemans* fut abandonné. Il est probable que ce fut le cas aussi de *Pontarnaud*, qui abrita un temps les Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem.

Pour espacer le plus régulièrement possible les relais, ceux-ci étaient le plus souvent situés aux entrées où sorties de bourg comme à Aix-sur-Vienne, mais très souvent en rase campagne comme La Gasne, Les Bordes, Pontarnaud, Lambaudie, Peyrot-le-Nègre, Chalaure. Le relais de *Peyrot-le-Nègre* a curieusement perdu son nom au fil du temps et s'est transformé en lieu-dit *La Poste*. Il y a une dizaine d'années, les bâtiments des écuries existaient encore sur la droite de la route, ils furent démolis pour faire un parking, l'auberge du relais se trouvait sur la gauche elle a été transformée et agrandie pour faire une habitation.

Certains relais ont disparu définitivement mais leur emplacement est connu comme ceux de Coutras, Libourne, Le Chalard, Châlus, Peyrot-le-Nègre, d'autres n'ont pas encore été identifiés comme ceux de Cercles, St Pardoux-la-Rivière.



Le relais des Bordes (Firbeix) - Photo Xavier Soulange-Teissier.

Les Hommes.

Les Maîtres de poste.

Les Maîtres de poste cumulaient les fonctions, éleveurs, maquignons, aubergistes, mais aussi notaires et même arpenteurs ! Comme nous l'avons vu plus haut, la ferme agricole associée au relais était la condition de leur prospérité. Ils innovent souvent en matière d'agriculture, fertilisation des sols, rotation des cultures et de l'emploi des chevaux, etc. Ils sont *le fer de lance de l'agronomie*⁵⁷, et nombre d'entre eux participeront au XIXe siècle à la fondation et au dynamisme des sociétés d'agriculture.

Mais ils sont aussi des notables locaux. Le Maître de Poste est un personnage qui compte dans la localité et même au-delà, mais le revers de la médaille est que son métier est soumis à de nombreuses contraintes politiques et de nombreux aléas climatiques et sanitaires.

Le Maître de poste est un maillon essentiel du réseau d'information des souverains et c'est par eux que les intendants des provinces communiquent avec les services gouvernementaux. Ils doivent assurer la régularité et la continuité des services et le bon fonctionnement du service passait par l'obéissance aux règles édictées par l'administration et à la soumission aux contrôles de celle-ci. Une enquête de bonnes mœurs était effectuée sur le candidat avant que le droit de tenir la poste lui soit délivré. Il y eut même sous Louis XIV une condition première : être bon catholique. Au début de l'existence de la route postale directe Limoges-Bordeaux, au relais de *Chalauré* le Maître de poste était protestant⁵⁸, nous le savons à l'occasion d'un différend qui l'oppose à l'archevêque de Bordeaux Henri de Sourdis⁵⁹. Celui-ci veut lui imposer la participation à la reconstruction d'une

⁵⁷ (Marchand, 2006) p 251

⁵⁸ Renseignements communiqués par Mr Dupont de la société historique de Coutras

⁵⁹ Henri d'Escoubleau de Sourdis : 1593 †1645, archevêque de Bordeaux à partir de 1629

église détruite par ses co-religionnaires⁶⁰, ce qu'il refuse Quelques années plus tard on ne discute plus, et en 1681 Louvois destitue, sur ordre du roi, un Maître de poste qui avait embrassé la foi protestante.

Pour s'assurer du bon fonctionnement du service et pour compenser les contraintes qui leur étaient imposées, les Maîtres de poste bénéficiaient de nombreux privilèges, une déclaration du roi en fixe l'étendue en 1669. Ils étaient dispensés de guet et de garde aux portes des villes, de logement des gens de guerre, quand bien même tenaient-ils hostellerie. Ils ne devaient briguer aucune charge publique, même celle de Syndic fabricant. Eux-mêmes et leurs enfants étaient dispensés de service militaire⁶¹.



Le Maître de poste - Musée de la Poste.

Mais surtout, ils étaient exemptés de la taille, moyen d'avoir de nombreux candidats car cette exonération fiscale bénéficiait aux plus forts contribuables.

Quelques noms de Maîtres de poste sont parvenus jusqu'à nous :

- Au *Chalard* (Ribérac) *François Dubuguet* était Maître de poste en 1645 et mourut en 1679
- À Saint-Privat-des-Prés en 1749, c'est *Jean Chabaneyx*, sieur de Pauly, qui exerce la fonction.
- À *Chalautre* on trouve un *Jacques Ragot* Maître de poste en 1644 et *Henri François* fut sans doute le dernier avant le déclassement puisqu'il testa en 1748.
- À *Grand-Frappe*, *Antoine Vachier* (1643 †1680) et ses descendants jusqu'à *Pierre Vachier* (†1804), tiendront le relais de la deuxième moitié du XVIIe siècle au début du XIXe siècle. Ils sont bien sur gros propriétaires mais aussi notaires, arpenteurs et notables locaux.

⁶⁰ Religionnaires : nom donné par les catholiques aux calvinistes ou luthériens

⁶¹ (Marchand, 2006) p.242

- À *Saint-Pardoux-la-Rivière* en 1606 on trouve un Vincent Fourichon Maître de poste qui dirige le relais jusqu'à 1622. La charge resta dans la famille, on trouve encore Le Sieur *Antoine Fourichon*, Maître de poste jusqu'en 1750. Il exercera ensuite sa fonction à Thiviers après 1750⁶². Il sera qualifié également de directeur des postes. A partir de 1780 les registres paroissiaux de Thiviers mentionnent deux Fourichon, l'un *Maître de poste*, l'autre Jean est qualifié *d'avocat à la cour et directeur des postes*. Ce dernier qui se disait sieur de la poste fut condamné à 220 livres d'amende pour usurpation de noblesse. Ils auront comme descendant illustre l'Amiral Léon Martin Fourichon, deux fois ministre de le Marine et des colonies⁶³, député de la Dordogne⁶⁴ puis sénateur inamovible⁶⁵ !

Aixe-sur-Vienne présente un cas relativement rare de Maitresse de Poste qui exercera dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle⁶⁶.

Autour des années 1700, un dénommé *Jean Robert* est Maître de poste à Aixe-sur-Vienne. Il marie sa fille Anne à *Pierre Déloménie*, notaire en 1705, celui-ci abandonne son office de notaire pour prendre la succession de son beau-père. Nous n'avons pas le nom de son successeur, mais par contre un acte notarié de 1771, sort de l'ombre une *Marie Pradier, veuve de Sieur Jean-Baptiste Brousse, Maîtresse de poste aux chevaux de la présente ville d'Aixe*, qui a dû prendre la suite de son mari du fait du décès de celui-ci.

Pourquoi cet acte ? Maître David, un des notaires d'Aixe-sur-Vienne, est convoqué le 13 avril 1771 par Marie Pradier qui rencontre des difficultés à faire face aux réquisitions qui lui sont faites et, devant son impossibilité à y répondre, elle veut faire constater par devant notaire sa situation critique. Ce constat offre un grand intérêt historique par la description du fonctionnement du relais et des difficultés que devaient affronter les Maîtres de poste pour assurer le service.

« Aujourd'hui treize avril mil sept cent soixante et onze a comparu par devant nous notaire royal héréditaire et témoins soussignés demoiselle Marie Pradier veuve de Sr Jean-Baptiste Brousse, Maîtresse de poste aux chevaux de la présente ville d'Aixe près Limoges, route de Bordeaux, laquelle ayant eu le malheur l'année dernière et la courante de perdre quatre de ses chevaux et même des meilleurs, sur quoy elle a eu l'honneur de présenter son placet à Monseigneur le surintendant des postes par les ordres duquel l'enquête en vérification a été faite audit Aixe et pardevant Monsieur Delpine subdélégué de l'intendance dudit Limoges le vingt-cinq mars dernier, il ne lui reste plus quant a présent que six chevaux pour le service de sa ditte poste, attendu qu'elle n'a encore point remplacé les autres d'où il résulte que si elle envoyait quatre pour le passage de Madame la Comtesse de Provence elle ne pourrait en garder que deux qui ne saurait suffire pour le service de la malle de l'ordinaire qui passe tous les Lundi et repasse le Mercredy ; malle d'autant plus pesante et accablante que le courrier employe depuis quelque temps une brouette monstrueuse en roues de chariot où il faut, lors même de plus grandes sècheresses, trois chevaux des plus vigoureux , et toujours quatre en hyvert à cause de très mauvais chemins qu'on trouve des deux côtés de la ditte poste et encore quelquefois faut-il avoir des bœufs pour arracher des bourbiers cette trop lourde voiture, laquelle demoiselle comparante se voit obligée de garder dans son écurie trois de ses susdits chevaux même pour obéir et se conformer aux derniers ordres de Monsieur Rigoley Deguis intendant Général des Postes qui du six du mois courant a mandé et expressément ordonné de se réserver les chevaux nécessaires pour la malle dudit ordinaire, ce qui fait qu'elle ne peut concequament en envoyer que trois au relais sur la route de Lyon et pour constater de la sincérité de ce que dessus elle nous a requis de nous transporter dans la dite écurie pour y voir les chevaux qu'elle a en son pouvoir et recevoir l'attestation des témoins qu'il nous plaira de choisir ... signé Pradier. »

⁶² Renseignement communiqué par Mr Reix du GRHIN

⁶³ 1870-71

⁶⁴ 1871-76

⁶⁵ 1876-84

⁶⁶ (Grandcoing) Bulletin de la société historique d'Aixe-sur-Vienne

Suivent ensuite les dépositions des témoins et l'adresse du relais de poste :

« Nous nous sommes à son requis transporté en sa maison sise aux fauxbourgt d'Outre-Vienne ... et n'y avons en effet trouvé que six chevaux malliers, bricoliers et bidets et avons interrogé les témoins... »

Qui certifient la perte des chevaux et la réalité de la « trop pesante brouette nouvellement inventée pour le courrier ».

C'est ce témoignage qui a permis de situer le relais dans les faubourgs d'Aixe, de connaître le nombre de chevaux d'un relais moyen, (dix chevaux), l'état désastreux des chemins, et la fréquence du passage de l'ordinaire (deux fois par semaine). Nous pouvons toucher du doigt quelles pouvaient être les difficultés du travail d'une Maîtresse de Poste soumise à une réglementation sévère et à des demandes exceptionnelles comme celles d'assurer le passage de la Comtesse de Provence. Il fallait avoir le caractère bien trempé !

Le cas de *Cercles*, est intéressant car de 1665 à 1749 nous pouvons suivre trois générations de *Vigond Maîtres de poste, Pierre, François et Marc*. Nous avons une trace du premier, *Pierre* par un acte de décès de sa fille de sept ans en 1665⁶⁷, le dernier, *Marc Vigond*, décèdera en 1749, un an avant le déclassement de la route postale passant par Cercles. Le tableau de la généalogie de cette famille est reconstitué à partir des registres paroissiaux de Cercles et La Tour-Blanche. Les actes notariés du Notaire Bertaud, nous renseignent sur la stratégie de cette famille qui en quelques dizaines d'années va être propriétaire de terres dans plusieurs hameaux de Cercles, *La Bernerie, Les Roches, Le Repaire*, mais aussi dans le bourg de Cercles et à Verteillac au hameau de *La Rouchette*.

Comment la charge de Maître de poste passa-t-elle aux Vigond ? Il est probable que ce fut une des conséquences du grand remue-ménage de la *Fronde*⁶⁸ dans cette partie du Périgord. En effet sans entrer dans le détail de *l'affaire Bourdeille* qui mériterait un plus ample développement, il en ressort que le Maître de poste de Cercles fut impliqué dans le soutien aux frondeurs et destinataire de sommes d'argent provenant de Condé et distribuées par Sicaire de Bourdeille qui s'était déclaré partisan des frondeurs et qui était chargé « d'arroser » ceux qui étaient susceptibles de s'équiper et rejoindre l'armée de Condé. Sicaire de Bourdeille ne s'était pas abaissé jusqu'à distribuer au porte à porte la manne de Condé, il en chargea son trésorier Emeryc Bariasson qui comme tout bon trésorier fit des listes de noms avec les sommes versées en regard... et sur cette liste figurait le sieur Bauvays à la poste de Cercles !

Comme on le sait, cette aventure se termina mal pour les frondeurs et il y a de fortes présomptions pour que le Maître de poste Bauvays fut remercié et qu'un soutien du roi fut mis à sa place, il n'y a pas de certitudes mais toujours est-il qu'un peu avant 1665⁶⁹ c'est Pierre Vigond qui est Maître de poste.

Pierre Vigond se maria avec Catherine Neulet qui lui donna une fille et trois garçons. Son frère *Jean* se qualifia très rapidement de sieur de Chabanes, son autre frère *Léonard* de sieur du repaire à la Bernerie. Le fils de *Pierre, François*, reprendra la charge de Maître de poste, il se qualifia de Sieur Vigond de la Roche, se maria d'abord à Marie Debets puis, après le décès de celle-ci, avec sa belle-sœur Jacqueline Debets. Il aura trois enfants avec Marie et deux avec Jacqueline, dont *Jean* qui se qualifia de Sieur de la Rochette (Verteillac). Mais c'est son aîné *Marc* qui reprendra la charge de Maître de poste.

Marc Vigond épousa Marquette Bonneamour qui lui donna neuf enfants tous promus au milieu du XVIIIe siècle au rang de riches bourgeois propriétaires de nombreuses métairies et s'alliant aux autres familles du même rang comme ce sera le cas pour la fille de Marc Vigond,

⁶⁷ Le registre paroissial de Cercles commence en 1661

⁶⁸ Il s'agit de ce que l'on appellera la Fronde des Princes qui se déroula entre 1652 et 1653.

⁶⁹ Date à laquelle il apparaît pour la première fois, avec sa fonction, dans les registres paroissiaux de Cercles.

Léonarde qui épousera en 1739 Antoine Jousen du Plantier lui apportant les terres de la Bernerie dans la corbeille de mariage⁷⁰.

Jean Vigond, fils de Léonard, sieur du Repaire, prendra le titre de sieur de la Rochette ou Rouchette (Verteillac).

Le deuxième fils de Léonard, Jean-Baptiste, fera une brillante carrière militaire. En 1736, il se marie à Versailles avec Elisabeth-Anne de Lantage. Dans l'acte de mariage, il est qualifié d'écuyer, sieur du Vivier, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis⁷¹, ancien capitaine de cavalerie au régiment Royal-Roussillon, major de la compagnie des Cent Suisses de la garde ordinaire du roi.

On voit bien avec le parcours des Vigond que la fonction de maître de poste va être un tremplin extrêmement efficace pour l'ascension sociale de ces marchands et agriculteurs⁷². Du statut de bourgeois dynamiques, ils vont accéder à celui de rentiers et, pour les Vigond sieur du Vivier, à la noblesse d'épée.

Les messagers : les courriers, postillons et piétons.

Il y a toujours eu beaucoup de confusion entre les termes de courriers, estafettes, postillons, souvent utilisés de manière interchangeable alors qu'ils ont désigné des fonctions différentes.

Les courriers



Caricature du « Courrier français » - Musée de la Poste.

⁷⁰ AD 24 : registres paroissiaux de Cercles, 5MI 18903_001, Notaire Bertaud : 5 E 549 à 560, Notaire Chilhaud-Desfarges : 3 E 9906 à 9911

⁷¹ Ordre royal et militaire de Saint-Louis : ordre honorifique fondé par Louis XIV en 1693.

⁷² Une branche des Vigond restera dans l'agriculture au Maumasson (hameau de Cercles).

Au temps de la poste aux lettres les courriers avaient seuls le droit de courir la poste, c'est-à-dire d'effectuer les étapes au galop de jour et de nuit en changeant de cheval à chaque relais. Le courrier transporte les *dépêches*, c'est-à-dire les paquets de lettres que forment les directeurs des bureaux de poste. Leur établissement remonte au XVIIIe siècle par *Pierre d'Almeras général des postes* depuis 1615 :

« *L'établissement fait par nous des courriers partant et arrivant à certains jours de la semaine en nosdits bureaux.... par le passé.... lesdites dépêches allaient par estafette* ⁷³ »

Jusqu'au XVIIIe siècle on confond le courrier et le postillon de la poste aux chevaux, ainsi le dictionnaire de Furetière ⁷⁴ définit le courrier *comme un postillon qui fait métier de courir la poste, de porter les dépêches en diligence*. Les courriers sont soumis à une discipline très stricte, ils doivent répondre aux critères édictés par l'administration qui les paye, le commerce personnel et la contrebande, les retards et la perte des dépêches sont sévèrement punis, l'administration royale exige d'eux célérité, régularité et sécurité.



Courrier précédé du postillon vers 1820 - Musée de la Poste.

Ils sont peu nombreux : en 1741, 18 courriers ont été recensés pour toute la France !

Sur la route postale Limoges-Bordeaux, les registres paroissiaux de Cercles ⁷⁵ font apparaître à l'occasion de son décès en 1712 un certain *Etienne Seguin dit Castelnau courrier de Bourdeau à Limoges* âgé de 60 ans, l'acte de son décès étant signé par le Maître de poste de Cercles Marc Vigond.

⁷³ Règlement édicté par Pierre d'Almeras en 1627

⁷⁴ Antoine de Furetière essayiste, fabuliste et lexicographe auteur d'un Dictionnaire : 1619-1688

⁷⁵ AD 24, 5MI18903_001 p.103

Pour être courrier il fallait être de constitution robuste et ne pas manquer de courage. Un médecin, François Rochon, dans son traité des maladies (1640), décrit ainsi les affections dont il peut souffrir dans lesquelles l'une d'elles est assez inattendue !

« *La poste par sa violence cause plusieurs maladies, son mouvement inégal produit des douleurs universelles dans l'assiette, les fesses souffrant des écorchures par la friction (frottement) et si par malheur on tombe comme il arrive souvent il y a danger à quelques luxations ou fractures. De plus la relaxation du péritoine est aisée en ce continuel branle du corps et le périnée s'échauffant l'ardeur d'urine afflige les courriers, voire même la chaude-pisse.* »⁷⁶



Postillon - caricature avec « les bottes de sept lieues » (espacement de deux relais)

Les postillons.

Après un temps de confusion lexicale le terme de postillon ne fut plus utilisé que pour désigner un employé des Maîtres de poste. Ce postillon avait pour fonction de conduire, de jour comme de nuit, les courriers de la poste aux lettres au galop ou bien les voyageurs d'un relais à l'autre et de revenir haut le pied, c'est-à-dire à vide avec les chevaux, après les avoir fait boire et reposer. Leur nombre était fonction de l'importance de l'écurie du relais, un postillon pour quatre ou cinq chevaux. Toujours dans les registres paroissiaux de Cercles, nous trouvons la trace d'un certain *François Peynaud dit postillon* qui officiait au relais de Cercles jusqu'en 1683, date de son décès à 40 ans.⁷⁷

Ce sont, en général, des enfants du pays à 70% selon l'étude de Nicolas Marchand, ce qui se vérifie pour le relais de Cercles avec *François Peynaud* qui a toute sa famille dans ce village et y est certainement né.

Le postillon est un personnage haut en couleurs, avec une réputation d'indiscipline, enfant chéri des caricaturistes, il est reconnaissable à ses bottes énormes, ces fameuses bottes armées pour éviter la fracture de la jambe en cas de chute du cheval et à son maniement du fouet dans lequel il est passé maître. Ce fouet sert à conduire les chevaux mais sert aussi de moyen de communication, remplaçant le cor utilisé en Allemagne ou en Angleterre. Cette habileté à manier le fouet et l'agilité des postillons ne manquait pas d'étonner les voyageurs étrangers. Dans son *Voyage de Brunswick à Paris* en 1789, J. N. Campe le décrit ainsi :

⁷⁶ (Marchand, 2006) p.166

⁷⁷ AD 24, 5M118903_001, p.11

« Ils ont pour faire claquer leur fouet un talent approchant de la perfection et dans lequel ils sont sans rivaux. Sans aucun effort apparent ils font sortir de leur fouet un claquement aussi fort et aussi strident qu'un coup de pistolet. Il ne suffit pas à la vivacité nationale du postillon français de galoper ; chaque partie de son corps réclame un mouvement pour elle-même. Aussi tandis que sa main droite fait à tout moment claquer le fouet, sa main gauche tient les rênes ses pieds piquent la monture tandis que sa tête se retourne sans cesse du côté du voyageur pour causer plaisanter et rire⁷⁸ »

Il y avait 4000 postillons en 1763, 7000 en 1790, 8000 en 1840.⁷⁹

Les estafettes.

Le service d'estafette est un mode de transport des dépêches par des postillons à cheval qui se les transmettent de relais en relais jusqu'à leur destination. Un portefeuille fermé à clé passe de main en main. Estafettes ordinaires ou extraordinaires, ce service sera très utilisé à l'époque de la poste aux lettres, puis il périlitera et sera de nouveau remis en service par Napoléon 1^{er}.

Les piétons.



Le piéton.

Nous avons vu l'importance du piéton pour la liaison Angoulême-Périgueux en passant aux Potences. De fait le piéton est très représentatif de la France du Sud dans laquelle il prédomine.

« Dans la France du sud on marche plus qu'on ne galope.⁸⁰ »

Au sud de l'axe Lyon-Bordeaux, et mises à part les grandes liaisons en étoile depuis Paris, les villes communiquent avec des piétons, leur vitesse moyenne est surprenante : 6 km/heure !

Après la disparition de la voie postale directe Limoges-Bordeaux, certains relais vont devenir des bureaux distributeurs comme celui de Cercles et nous y retrouverons un porteur de

⁷⁸ (Marchand, 2006) p.264

⁷⁹ (Marchand, 2006), p. 259

⁸⁰ Idem p.143

lettres *Pierre Peynaud* en 1753, il est qualifié, dans l'acte de décès de son frère qu'il signe comme témoin, de *messenger pour Bourdeilles*.

Les attelages : de la brouette à la malle poste.

Dans un premier temps les chevaucheurs portaient les paquets de dépêches devant ou derrière leur selle, dans un sac ou une petite mallette, cependant au fil du temps le courrier des particuliers et de l'administration royale croissant sans cesse, il fallut trouver un autre moyen de transporter la malle de dépêches, ce fut la *brouette*.

La brouette.

Dans un premier temps la voiture fut une simple charrette à deux roues pourvue de ridelles. Sur le plateau de la charrette était fixée la malle de dépêches, c'est cette brouette que nous pouvons voir sur la carte illustrée de Nicolas de Fer. Cette charrette était entièrement à charge des grands courriers, ceux-ci demandèrent à en être débarrassés, l'administration des postes accepta et en profita pour mettre sur pied le service de *voitures-malles*⁸¹.



La brouette précédée du postillon (Détail de la carte de Nicolas de Fer) - Musée de la Poste.

La voiture-malle

Ces voitures-malles pouvaient occasionnellement transporter des voyageurs si le volume de courrier le permettait. En 1795 il y en avait 184 en activité⁸². Elles furent remplacées par la suite par de nouveaux modèles qui au début du XIXe siècle portèrent le nom de *malle-poste*.

« *Sa Majesté (Louis XVIII), à son retour de France avait aperçu sur la route de Calais la malle du courrier et, la comparant aux malles-postes d'Angleterre, elle fut frappée du mauvais goût qui avait présidé à sa construction et parut désirer qu'elle en fût changée.... Lorsque la première malle fut exécutée, S.M. permit qu'on la lui fit voir et en témoigna sa satisfaction, en*

⁸¹ La malle-poste n'apparaîtra qu'en 1793

⁸² (Marchand, 2006) p.133

*ajoutant qu'elle la trouvait de meilleur goût que les malles anglaises et surtout plus commode pour les voyageurs.*⁸³ »

Ces véhicules n'empruntèrent la voie postale directe dans sa partie limousine, c'est-à-dire de Limoges à Firbeix, qu'au XIXe siècle. Au XVIIIe siècle, c'est la brouette qui, comme nous l'avons vu avec la Maîtresse de poste d'Aixe-sur-Vienne, était imposée par l'administration pour transporter l'ordinaire, avec tous les désagréments causés par le mauvais état des chemins et la lourdeur du véhicule.

Les chevaux

*« Les chevaux français étaient de vigoureux chevaux de ferme, trottant bien, ayant du cœur, frustes de poil et portant la queue longue ; des chevaux gais hennissant toujours prêts à folâtrer entre eux à l'occasion ; a part cela faisant très largement leur besogne, obéissant le plus souvent à la voix, la rêne n'intervenant que pour préciser l'ordre ; le fouet, qui ne les effleurait jamais, ne servant, par ses claquements retentissants, qu'à traduire l'orgueil professionnel du postillon.*⁸⁴ »

Le Maître de poste se devait d'être un connaisseur en matière de chevaux, il était souvent appelé comme expert par les notaires pour estimer leur valeur. Soumis à une tâche épuisante les chevaux de poste n'effectuaient ce travail que sur une courte période de trois à cinq ans, ils n'y étaient pas employés avant l'âge de huit ans, préparés progressivement à cette activité.

Trois types de chevaux étaient utilisés, affectés à des fonctions précises, les bidets, les bricoliers et les malliers.

Le *bidet* était un cheval porteur de petite taille qui n'était pas attelé à une voiture.

Le *bricolier*, portant un harnais appelé *bricole*, était monté par le postillon et attelé à côté du cheval de brancard le *limonier*.

Le *mallier* était destiné à tirer la malle des lettres ou celle qui transportait le voyageur qui *courait la poste*.

Les percherons étaient très prisés des Maîtres de poste qui devaient prospecter parfois très loin pour les acquérir. Ensuite il fallait les nourrir et prévoir une nourriture appropriée. La bonne santé du cheval dépendait de la bonne qualité des fourrages mais aussi de la bonne qualité de l'eau, sinon surgissaient les troubles digestifs. Pour les éviter un hippiatre recommandait en 1794 :

« Lorsqu'il n'y aura pas d'ancienne avoine pour mêler avec de la nouvelle, on aura soin de mêler à celle-ci une demi-once de sel de cuisine par ration, qui facilitant la digestion, empêchera le mauvais effet de la décomposition de ce grain nouveau dans l'estomac. »

Les maladies épidémiques étaient fréquentes, d'autant que par son principe même la poste mettait en relation les chevaux d'un relais à un autre. On l'a vu avec le cas de cette Maîtresse de poste d'Aixe-sur-Vienne, la maladie pouvait décimer une écurie. Une maladie redoutée était la *morve*, quand elle survenait il fallait désinfecter et passer les murs de l'écurie à la chaux. Ainsi en 1773, la morve enlève au Maître de poste d'Orgon onze des quinze chevaux qu'il possédait.

Finalement l'administration des postes obligea les Maîtres de poste à séparer les chevaux de labour des chevaux de poste dans les écuries.

Pour le ferrage des chevaux il fallait disposer de fer et de clous en quantité et cette dépense était loin d'être négligeable, car un cheval pouvait user quatre fers dans le mois. Pour les relais

⁸³ (Gouin, 1823)

⁸⁴ John Ruskin 1819 †1900, écrivain, poète, peintre et critique d'art britannique (précurseur de l'Art Nouveau).
« souvenirs de jeunesse »

d'importance moyenne comme celui de Cercles, le Maître de poste faisait appel au maréchal-ferrant du village.

Les routes postales et relais de 1750 à 1850.

Un développement sur tout le territoire.

C'est au moment du déclassement de la route postale directe Limoges-Bordeaux que le réseau national commence à se densifier. L'extension du réseau postal allait suivre le rythme des conquêtes à l'est et au sud du royaume, l'Alsace est atteinte en 1650, les Pyrénées orientales en 1660, La Franche-Comté le sera en 1680. La carte des Postes de 1688 enregistre tous ces progrès territoriaux. Cependant, ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle que le réseau va se densifier, en grande partie grâce à l'amélioration du réseau routier par l'administration des Ponts et Chaussées. Au fur et à mesure de l'avance des Ingénieurs et cantonniers les relais s'installent sur ces voies nouvelles livrées à la circulation. En 1760 Choisel est nommé surintendant des postes, il donnera une impulsion au réseau en y réunissant les messageries d'Auvergne qui formaient une enclave dans le réseau national. C'est avec lui qu'apparaît *la brouette*, puis la *malle-poste* pouvant transporter jusqu'à 4 passagers.

La réforme de Turgot en 1776 complètera le dispositif, les messageries seront réunies aux postes, et apparaîtront les premières diligences. La ligne passant par Limoges pour Toulouse va joindre Paris à Limoges en 3 jours et Paris à Toulouse en une semaine. Après une courte période de déclin pendant la Révolution, la remise en ordre du service postal est entreprise sous le Directoire. En 1819 on effectuait le trajet Paris-Toulouse en 72 heures. Jusqu'en 1850 et l'apparition du Chemin de fer le progrès en rapidité et en densification du réseau sera continu. On remarquera cependant que le Sud-Ouest sera longtemps l'oublié de cette densification qui ne le touchera qu'au début du XIX^e siècle (cartes N° 8 à 11)

Un exemple de l'essor des relais de poste : le relais de Pétignac.



Situé sur ce qui deviendra la N10 au sud de Châteauneuf-sur-Charente, ce relais bien qu'il ne se situe pas exactement dans le cadre de cette étude mérite qu'on lui consacre quelques lignes car il risque de voir disparaître une partie de ses bâtiments. Or il est extrêmement représentatif de ce qu'ont pu devenir les relais de poste au maximum de leur essor. Informé par la propriétaire qu'elle devait modifier des bâtiments de ce bel ensemble, je me suis rendu sur les lieux pour tenter d'y recueillir le maximum d'informations.

Ce relais apparaît en 1760, au moment où le tracé de la route postale Paris-Bordeaux est rectifié pour passer par Angoulême. Quels ont été ses premiers propriétaires ? Seule une étude approfondie des archives locales pourrait nous le dire⁸⁵, toujours est-il qu'à partir du Directoire le brevet de Maître de poste est attribué à François Thomas et il sera transmis de père en fils jusqu'à la fin du relais dans les années 1860.

Les bâtiments qui le constituent sont imposants, situés au bord de l'ancienne N10 sur la gauche en direction de Bordeaux un porche monumental permet d'entrer dans une cour très vaste avec sur la gauche, à l'est, les écuries prolongées par un grenier à foin. Ces écuries ont abrité jusqu'à 35 chevaux, une petite dizaine de postillons, une sellerie et un maréchal-ferrant. Le descriptif complet de l'établissement figure sur une affiche de vente aux enchères du relais, dans les années 1850, vente qui finalement n'eut pas lieu. Derrière ce bâtiment un grand potager. Toujours sur la gauche, mais décalé vers l'est par rapport aux écuries, les chais, avec un pressoir, car nous sommes en pleine zone de production du Cognac. A l'ouest la laiterie avec diverses salles destinées à la transformation du lait. Faisant face à l'entrée, le bâtiment d'habitation de la famille Thomas dans le plus pur style napoléonien. Cette entreprise rurale employait une grande quantité de personnes car de l'autre côté de la route se trouvait l'hôtel du relais de poste, construit, selon la tradition familiale sur le souhait de Napoléon 1^{er} qui s'arrêtait paraît-il régulièrement dans ce relais. Les Thomas possédaient quantités de vignes et de terres agricoles, gros propriétaires terriens ils étaient également des notables locaux.



Maison du Maître de poste de Pétignac, photo de l'auteur.

⁸⁵ Mme Bouillon, l'actuelle propriétaire conserve précieusement quantité de documents sur la vie de ce relais. Ils mériteraient une étude spécifique.



Pétignac, hôtel Napoléon. Partie hôtelière du relais. Le relais lui-même est visible sur la gauche de la N 10.
Photo de l'auteur.



Enseigne du relais de Pétignac, Photo de l'auteur.

Que devient la voie directe Limoges-Bordeaux après 1750 ?

Les Postes après la Poste.

Le déclassement de la route postale directe n'a pas signifié le déclin immédiat de cet axe de circulation car des bureaux de poste ou des relais de distribution demeurèrent dans quelques anciens relais.

Ainsi *Saint-Pardoux-la-Rivière* demeurera bureau de poste pendant une dizaine d'années avant que celui-ci ne soit transféré à *Thiviers*. *Cercles* deviendra bureau-distributeur. A *Saint-Privat-des-Prés* le relais-distribution existait en 1703 et le déclassement de la vieille route Limoges-Bordeaux lui fut profitable puisqu'il fut transformé en bureau en titre !

Le Chalaure, *Peyrot-le-Nègre* et *Pontarnaud* qui accueillait un relais-distribution en 1703, se le virent supprimé en 1759. En 1718-1720, *Louis Versavaud* à Pontarnaud portait le titre de Maître de poste-distributeur⁸⁶.

Ribérac et *Le Chalard* sont un cas curieux, car le bureau du Chalard, situé à l'entrée de Ribérac en venant de Limoges, ne sera fermé qu'en 1759 et fonctionnera simultanément avec celui de Ribérac ouvert en 1754, il sera dirigé par *Jean Limousin* qui exerçait en même temps la profession d'avoué et dont le fils était avocat⁸⁷.

Quand à Nontron il sera d'abord desservi par le relais distribution de Saint-Pardoux-la-Rivière puis par le bureau de Thiviers. On a vu l'importance dans l'acheminement du courrier d'Angoulême à Périgueux et vice versa par Mareuil pourtant nous n'avons la trace de l'ouverture d'une distribution que le 1^{er} janvier 1766. Mareuil n'apparaît comme bureau en titre qu'en 1793 alors qu'un registre paroissial signale le décès en 1790 de *Rose Lacombe Directrice du bureau de poste*, et qu'une lettre datée de La Tour-Blanche porte l'inscription *Mareuil en Périgord*⁸⁸.

Le déclin avec l'arrivée du chemin de fer

Le réseau de relais et le service postal atteignent le maximum de leur efficacité au milieu du XIXe siècle quand arrive cette invention qui va tout bouleverser, le chemin de fer.

Les deux systèmes cohabiteront longtemps mais toujours plus au détriment des routes de poste. Une autre aventure du réseau postal commence avec le chemin de fer.

En 1829 institution du Facteur rural qui va rompre l'isolement des campagnes, la distribution deviendra progressivement journalière.

En 1848, Arago sera l'initiateur en France du timbre-poste, le timbre devra être payé désormais par l'expéditeur, système inventé par les Anglais huit ans plus tôt.

⁸⁶ (Lafon, 1949)

⁸⁷ (Lafon, 1949)

⁸⁸ (Lafon, 1949)

Conclusion.

L'histoire de cette route Limoges-Bordeaux qui deviendra route postale c'est toute l'histoire de la circulation des hommes, des idées et des marchandises dans le nord-ouest du Périgord.

L'ancienne voie romaine Périgueux-Saintes et la diagonale d'Aquitaine, vont irriguer nos villages et faire vivre pendant des centaines d'années les habitants concernés. Le déclin de la voie Limoges-Bordeaux après 1750 ne sera compensé que 90 ans plus tard par la réalisation de la liaison Ribérac-Nontron (signe de la place prise par la petite ville de Nontron dans l'économie du XIXe siècle) et par la réalisation de la D2 (Périgueux - Châteauneuf-sur-Charente)

Quant aux relais de poste de Cercles, du Chalard, de Saint-Privat-des-Prés, ils ont disparu physiquement mais les documents témoignent de leur existence. De Peyrot-le-Nègre il ne reste que le toponyme « La Poste », mais heureusement il nous reste ce magnifique relais des Farges à Saint-Saud quasiment seul témoin sur cette ligne postale de ce que pouvait être un relais en 1731, et le tout proche relais de Pétignac sur la N 10, il attend son historien, les documents sont bien rangés!



« le 8 may 1731 Catalan » (Catalan étant le nom du compagnon-charpentier)
Texte gravé sur la poutre maîtresse des écuries du relais des Farges. Photo de l'auteur.

Remerciements.

Mes remerciements au Musée de la poste et à son personnel accueillant et disponible. Ce musée mérite une visite, installé sur cinq étages on y trouve une documentation exceptionnelle. Merci à tous ceux que j'ai rencontrés qui animent les sociétés historiques, à Coutras, à Saint-Saud, à Aix-sur-Vienne, à Nontron, à ceux qui m'ont ouvert leur porte pour visiter ce qui reste du relais de poste qu'ils habitent et spécialement à Mme Bouillon qui m'a permis de visiter celui de Pétignac.

Ma gratitude à Mr David Redon du GRAHCoutras, à Mme Anne-Marie Harisson maire de Saint Privat, à Mr Hanon à Aix-sur-vienne, Melle Guionnie à Saint-Denis-de-Piles, Mr Queguiner à Pontarnaud, Mr Roger Martini aux Bordes, Mr François Reix du GRHIN nontronnais, M. Calmettes, propriétaire des Farges, Mme et Mr Teil à Lambaudie, Mr Tardy à Château-L'Evêque, Mr X. Soulange-Teissier à Pauliac et Mr Betoïn à Ribérac.

Merci à Mr Jean Roux, l'infatigable transcripateur des livres de comptes de la ville de Périgueux qui m'a donné quelques exemples de courriers pendant la guerre de Cent Ans.

Sources iconographiques

Musée de la Poste : L'Adresse, 34 Bd d Vaugirard, 75015 Paris.

Bibliothèque Nationale : bât. Richelieu, section des cartes.

Relais de Pétignac : Mme Bouillon.

Revue : Travaux d'Archéologie Limousine.

Sources bibliographiques

Arbellot, G. (1992). *Autour des routes des postes : les premières cartes routières de la France XVIIe-XIXe siècles*.

Arbellot, G. (1973, mai,juin). La grande mutation des routes françaises au milieu du 18e siècle. *Annales, économies Sociétés Civilisations* .

Barrière et Desbordes. (2000). Un itinéraire de solitude: la « diagonale d'Aquitaine » entre Saint-Pardoux et La Tour-Blanche. *Aquitania* , pp. 185-203.

Barrière, B. (1980). l'homme et la route en Europe occidentale au Moyen Âge et aux temps modernes. *Vieux itinéraires entre Limousin et Périgord*, (pp. 231-240). Flaran.

Chevallier, R. (1997). *Les voies romaines*. Armand Colin.

Desbordes, J.-M. (2001). Liaisons routières d'origine antique entre Limoges et Périgueux : hypothèses et certitudes. *Travaux d'Archéologie limousine, Tome 21* , pp. 31-36.

Desbordes, J.-M. (1995, supplément N°3). Voies romaines en Limousin. *Travaux d'Archéologie limousine*.

Gaillard, H. *carte archéologique du Périgord*.

Gouin. (1823). *Essai historique sur l'établissement des postes en France de 1464 jusqu'à 1823*. De Moreau.

Grandcoing, R. (s.d.). Une Maîtresse de poste à Aix-sur-Vienne en 1771. *Bulletin de la société historique d'Aix-sur-Vienne* , pp. 50-55.

Lafon, C. (1949). *Histoire de la poste aux lettres en Périgord*. Périgueux: Fanlac.

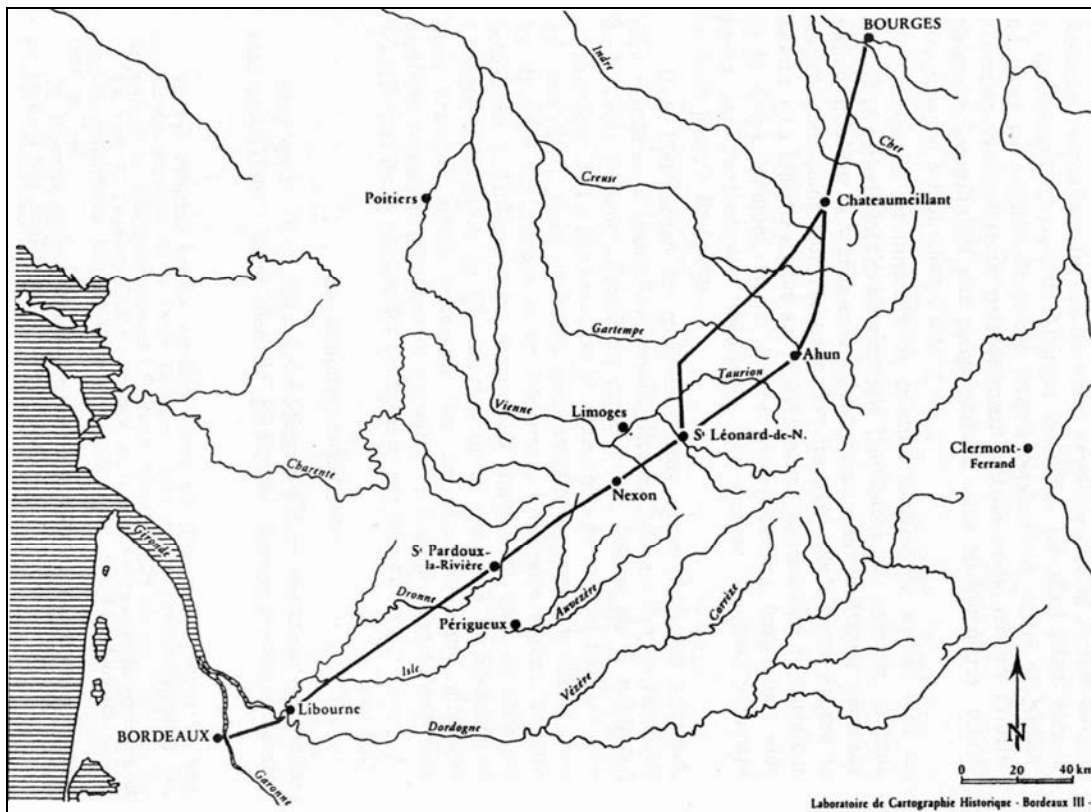
Marchand, P. (2006). *Le Maître de poste et le messenger*. Belin.

Vaillé, E. (1947). *Histoire générale des postes françaises*. Presses Universitaires de France.

Veyrinaud, G. (1993). *l'Histoire des communications en Limousin*. 87130 Neuvic-Entier: Les éditions de la Veytizou.

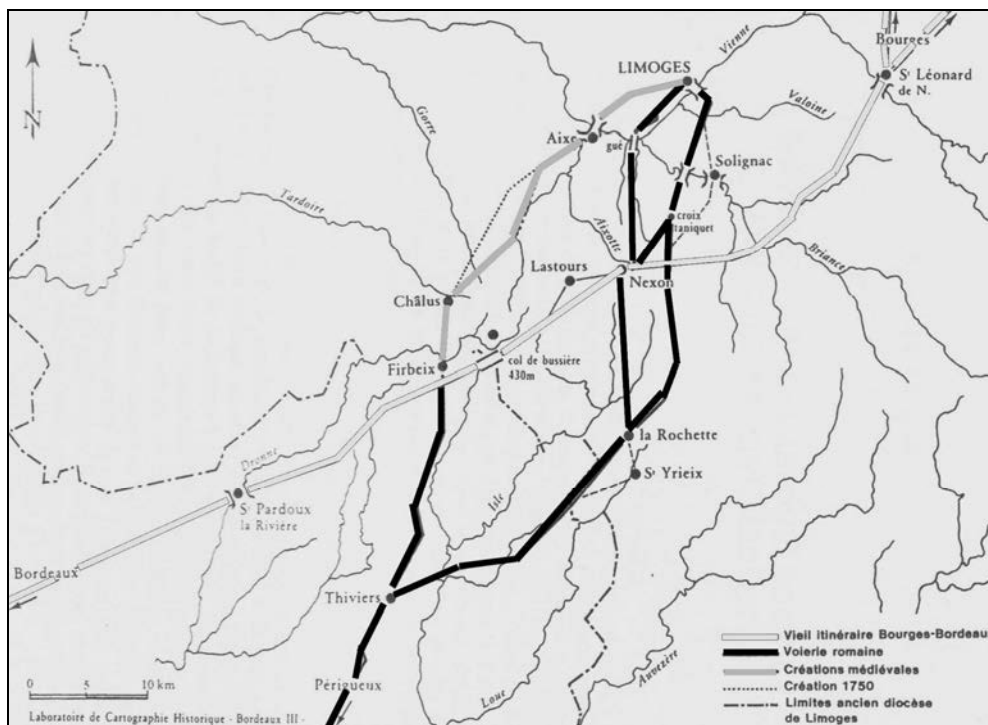
CARTES.

Carte n°1



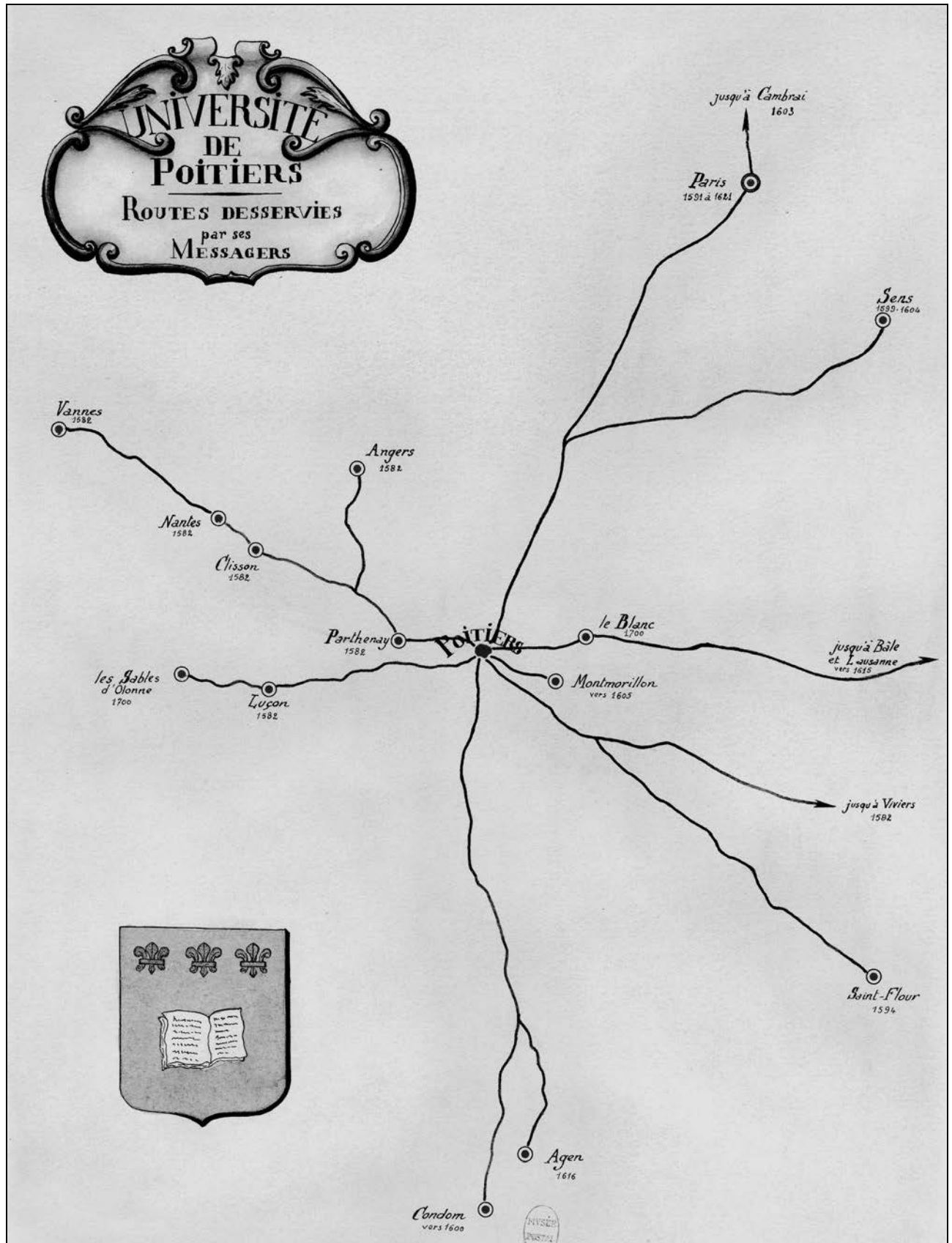
Vieil itinéraire pré-romain Bourges-Bordeaux - Barrière B. 1980

Carte n°2



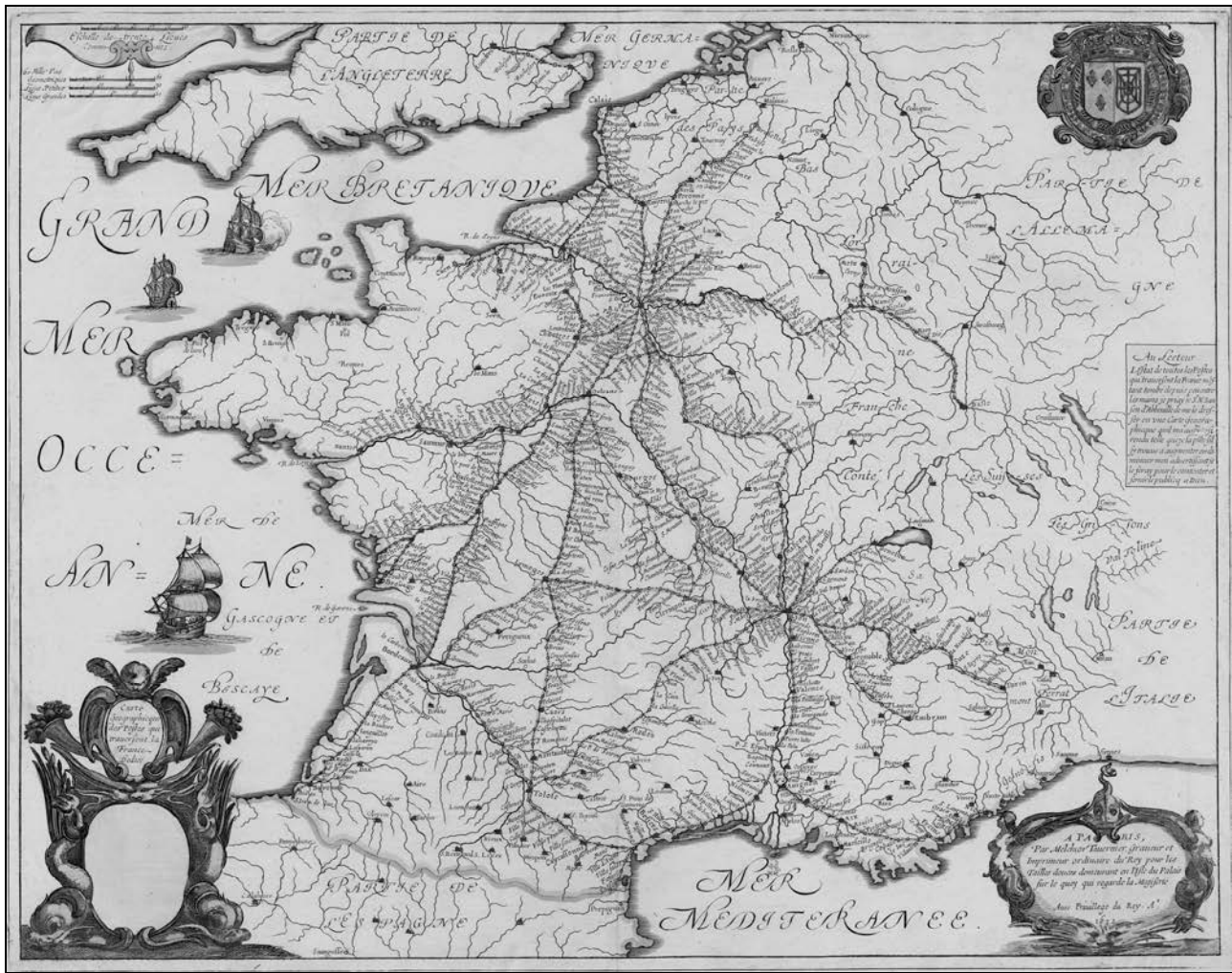
Itinéraires romains et médiévaux de Limoges à Firbeix et Périgueux - Desbordes JM 2001.

Carte n°3



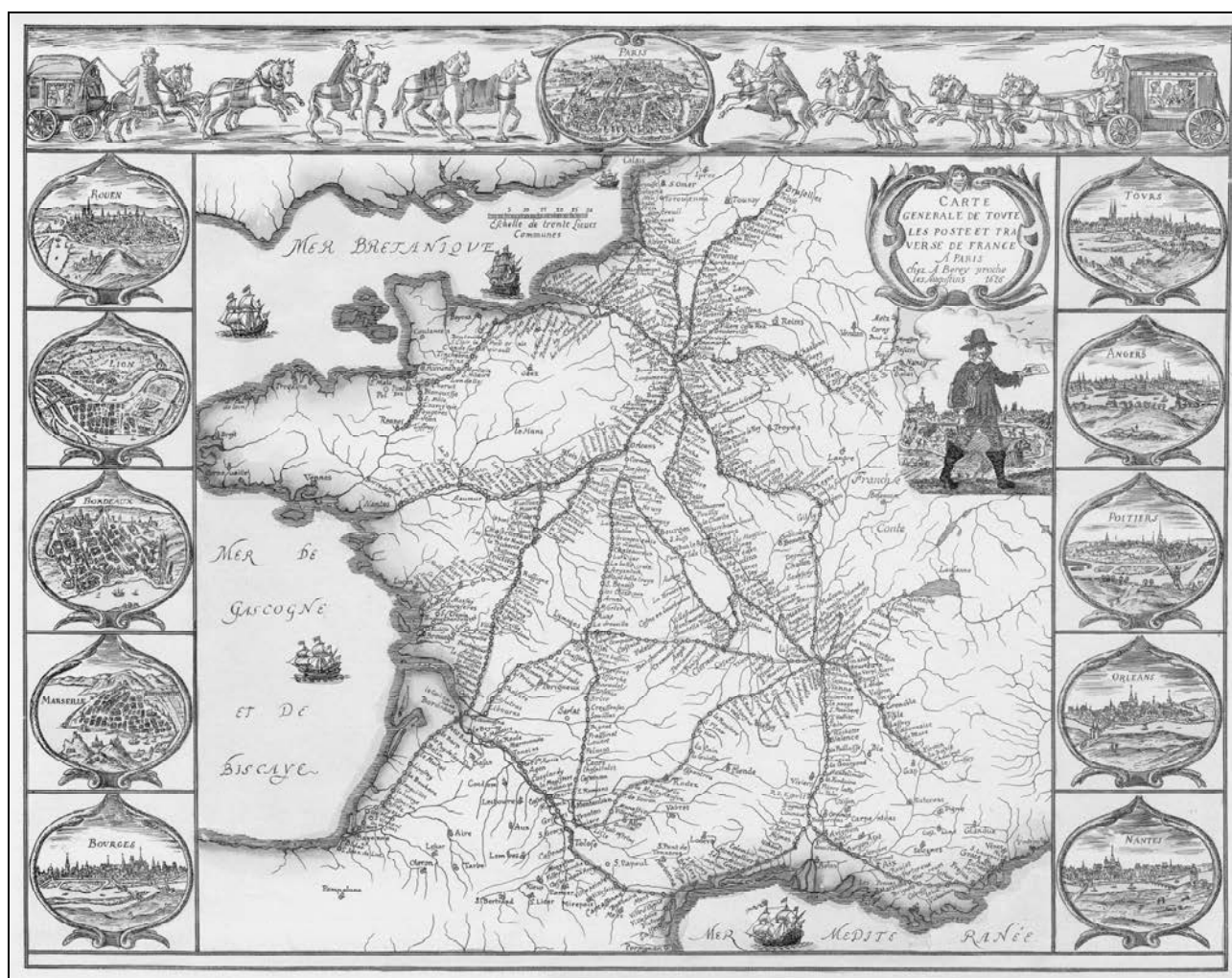
Routes des messagers de l'Université de Poitiers.
Établie en 1944 d'après les travaux d'E. Vaillé - Musée de la Poste.

Carte n°4



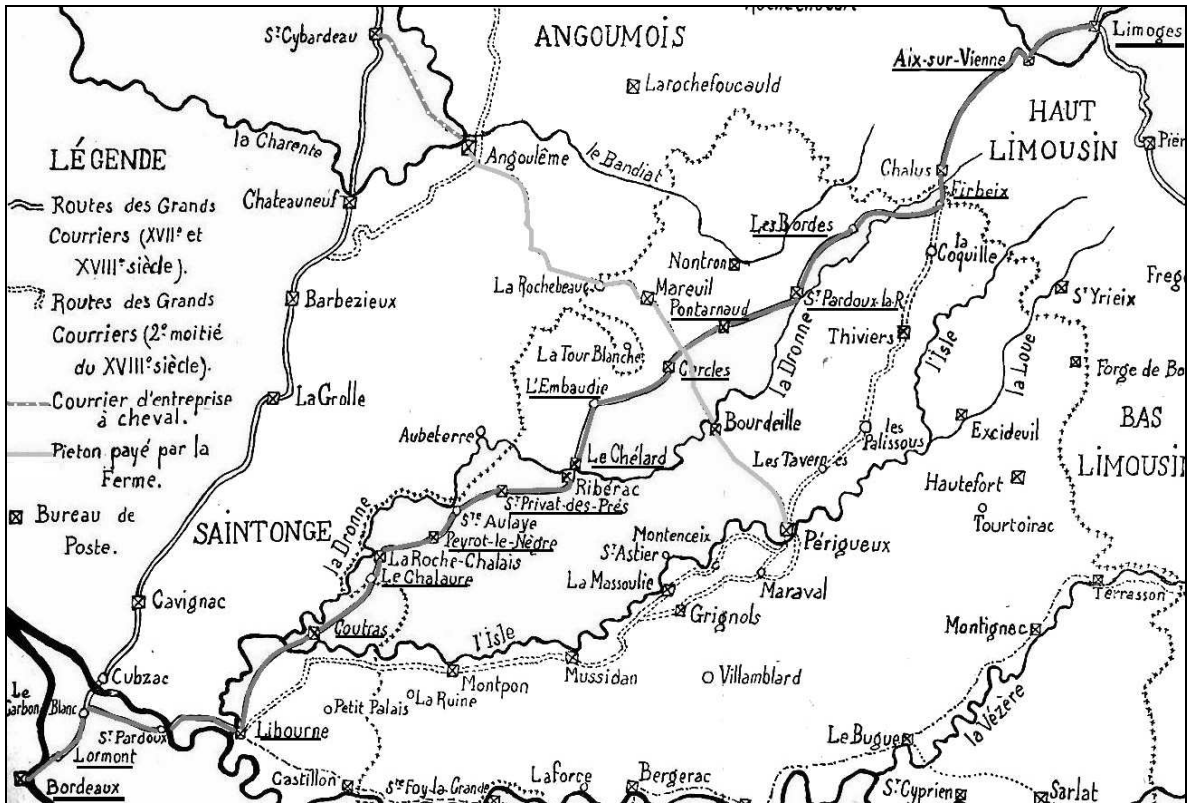
Carte générale de toutes les postes et traverses de France 1632 de Nicolas Sanson et Melchior Tavernier -
Musée de la Poste.

Carte n°5



Carte de Nicolas Berney de 1640 (faussement datée de 1626), copiée sur celle de Nicolas Sanson - Musée de la Poste.

Carte n°6



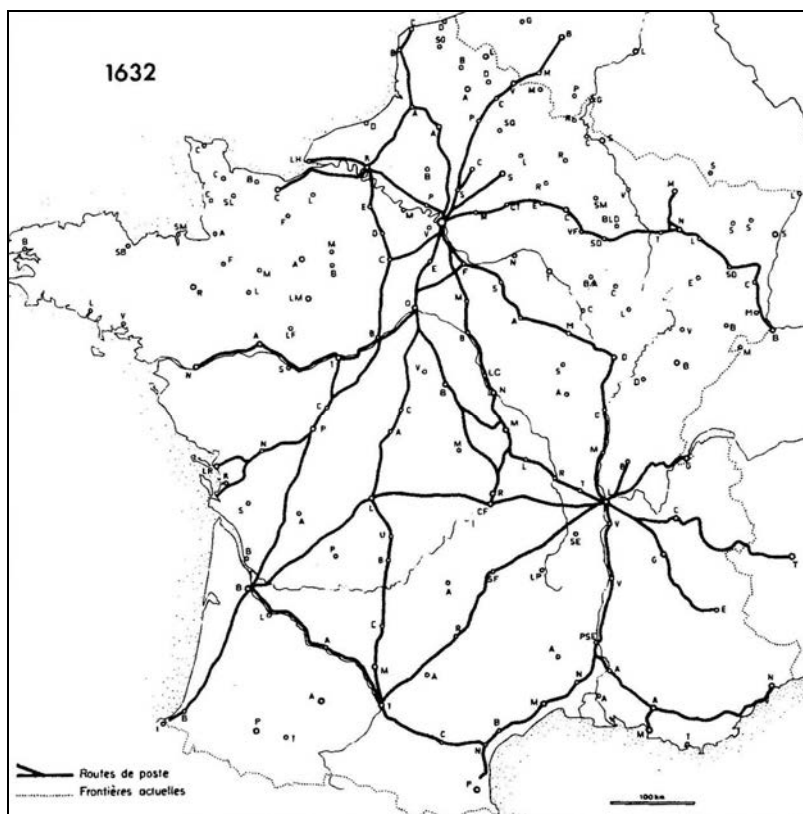
Circuit des différents courriers desservant le Périgord - Lafon C. 1949.

Carte n°7



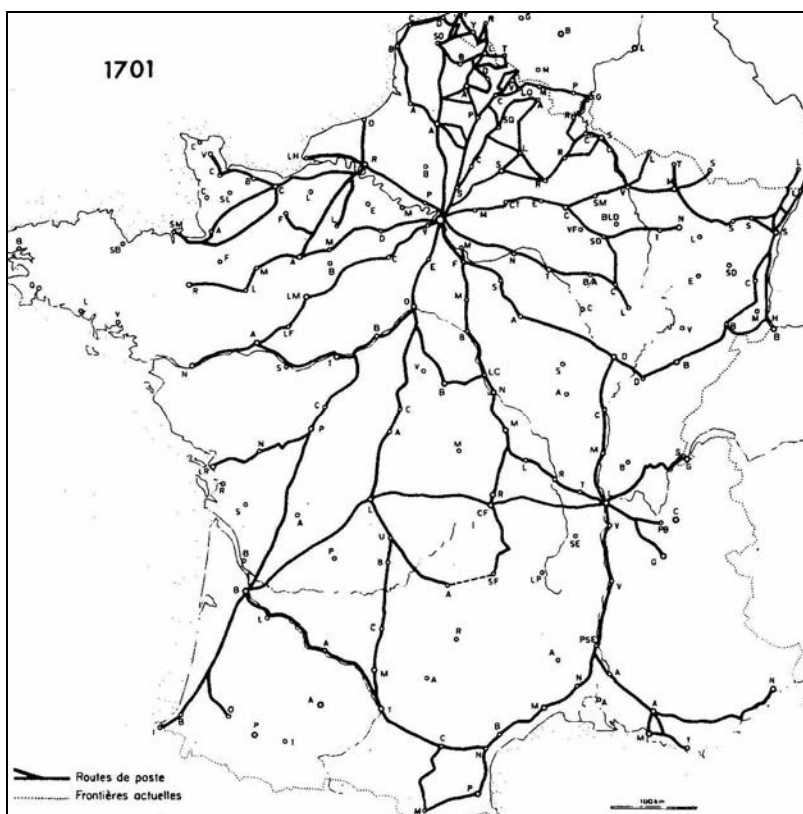
Croisement des *Potences* entre le circuit du courrier Limoges-Bordeaux et le circuit des piétons Angoulême-Périgueux sur carte de Belleyme.

Carte n°8



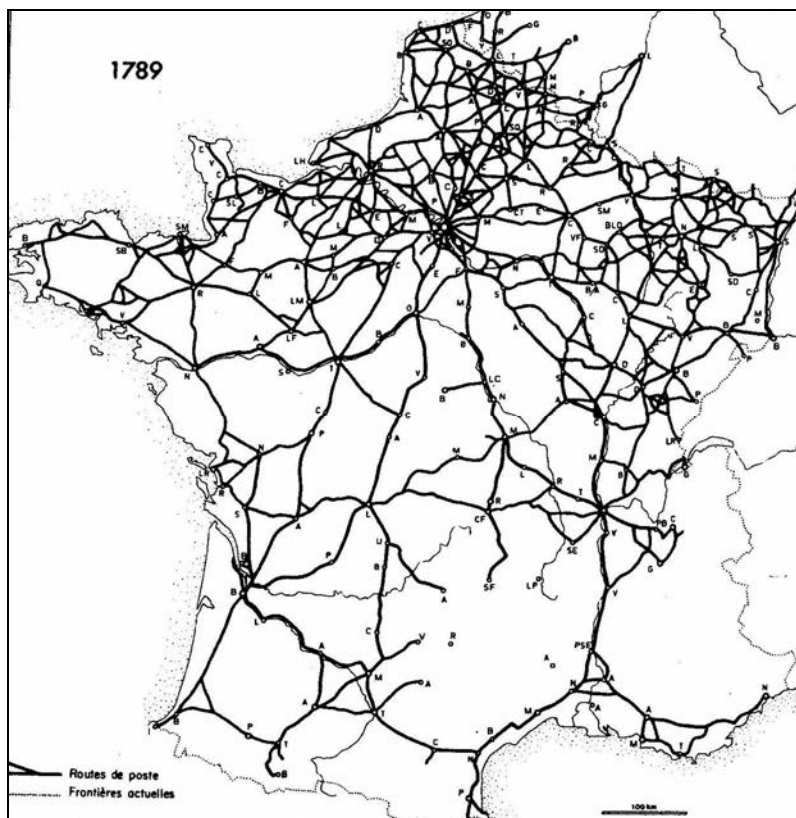
Les routes postales en 1632

Carte n°9



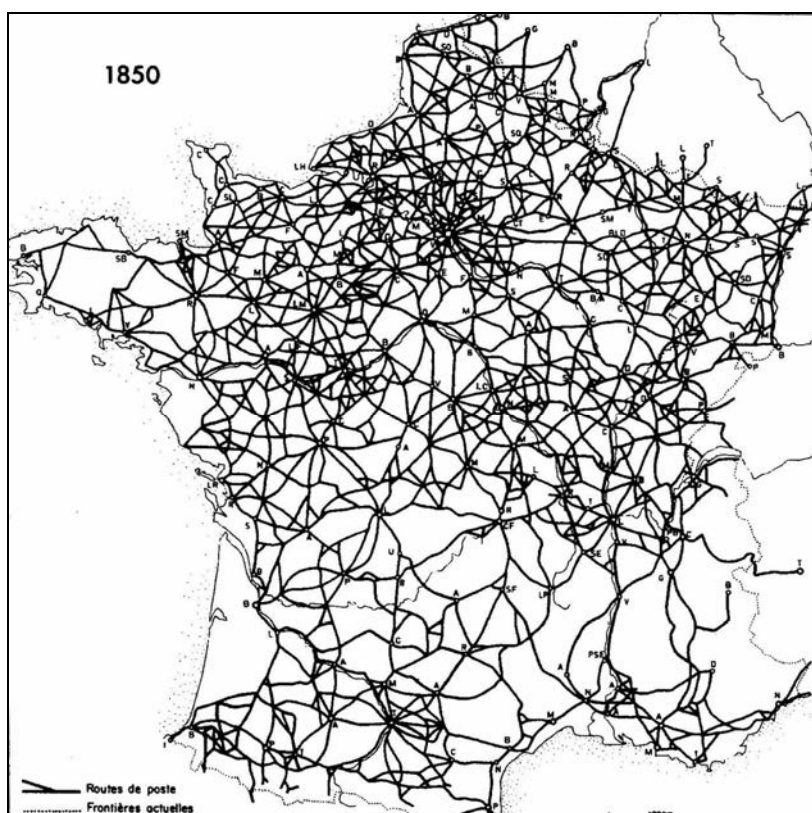
Les routes postales en 1701.

Carte n°10



Les routes postales en 1789.

Carte n°11



Les routes postales en 1850.
Les quatre cartes sont de Guy Arbello (ouvrage cité).

BOURDEILLES XIV^{ÈME} SIÈCLE :
HUIT ANNÉES DE PRÉSENCE
ANGLAISE.



Photo de l'auteur.

Conférence donnée au GRHIN
le 7 novembre 2013
par Bernard Angeli

BOURDEILLES XIV^e SIÈCLE, HUIT ANNÉES DE PRÉSENCE ANGLAISE.

Au cours de l'été 1369, une troupe nombreuse appartenant au Duc d'Aquitaine, Roi d'Angleterre, constituée surtout d'Anglais mais aussi d'Aquitains, de Gallois, et de mercenaires, met le siège au château de Bourdeilles. Il ne s'agit pas encore tout à fait de l'armée anglaise.

Le château est défendu par une garnison du parti capétien, qui n'appartient pas encore tout à fait à l'armée française.

Comment un tel fait a-t-il pu se produire?

Les événements, objets de la présente conférence, se sont déroulés au cours de la seconde moitié du XIV^e siècle, entre 1340 et 1380. Pour mieux les comprendre, il est nécessaire de faire un premier saut dans un passé plus que lointain.

Le site de Bourdeilles est habité depuis plus de 100 000 ans. Comme dans toute la moyenne vallée de la Dronne, les Néandertaliens habitaient ces lieux où ils ont laissé de nombreux vestiges.

Leurs successeurs, Cro-magnons que nous sommes depuis 30 à 40 000 ans, avec leurs grottes ornées, leurs sculptures, leurs squelettes, les restes de leurs chasses et de leurs festins, sont facilement reconnaissables sur le site.

Passons les Celtes, puis les Gallo-romains avec, en plus de vestiges d'habitations, des tombes avec ossements et mobilier encore présent lors de leur mise à jour.

Et nous sommes en **670**, première notation écrite de l'existence de Bourdeilles .

Oublions les tombes mérovingiennes, Charlemagne et la création de l'abbaye de Brantôme, et donnons nous rendez-vous au **début du millénaire**.

A cette époque, il y a environ 1 000 ans, existe déjà à Bourdeilles une tour très élevée sur le promontoire calcaire qui domine la Dronne.

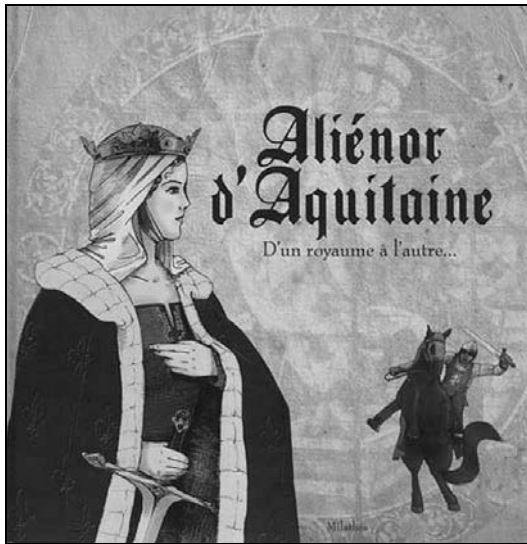
Cette tour est le signe de la présence du Baron dont dépend un territoire équivalent à plus de 20 paroisses. Bourdeilles est en effet alors une des quatre baronnies du Périgord. C'est là que s'enracine notre Histoire.

Les mécomptes capétiens

A - Comment perdre l'Aquitaine.

Reportons nous au milieu du XII^e siècle, en l'an de grâce **1152**, un peu plus de 200 ans avant que des troupes anglo-aquitaines veuillent affirmer la dépendance du site de Bourdeilles à son Duc, le roi d'Angleterre.

Pour des raisons de mésentente domestique, sous prétexte de consanguinité, la reine de France depuis 15 ans, la duchesse d'Aquitaine, **Aliénor d'Aquitaine**, 29 ans, la plus grande héritière d'Europe, est répudiée d'un commun accord par son mari le roi de France **Louis VII dit le Pieux**.



Ce Capétien lui fait visiter la terre sainte en croisade alors qu'elle aurait certainement voulu voir ce joli pays en croisière, (mais ça n'existait hélas pas encore).

Les 15 premières années de sa vie aquitaine de future duchesse ne la destinait pas à une existence aussi austère, prude et sans attrait.



Nous sommes en **mars 1152**.

Elle se remarie à un prince de la famille **Plantagenêt**, dès **mai 1152** (elle n'était pas patiente comme une femme de marin; en réalité, ce mariage avait germé depuis un certain temps)

Or, pour la seconde fois de sa vie, son époux devient roi, sous le nom de **Henry II**; mais cette fois deux ans après leur mariage. (alors que pour Louis, il n'avait fallu compter que quelques mois).



Aliénor



Henri II Plantagenêt.

Les successions se faisaient encore en France par l'aîné, fut-il une fille.

Aliénor apporte donc l'Aquitaine aux Plantagenêts qui n'en demandaient pas tant.

En **1259**, au mi-temps du XIIIème siècle, 100 ans avant les événements, le duc d'Aquitaine, roi d'Angleterre, accepte pour son duché de Guyenne, la **suzeraineté du roi de France**.

Cette vassalité du roi d'Angleterre semblait une bonne chose pour les Capétiens.

Pour le Plantagenêt, cela valait mieux que l'annexion par le Capétien de territoires, que le roi d'Angleterre n'était pas en mesure de défendre. (territoires attachés à l'Angleterre du Plantagenêt, entre autres à cause du commerce).

Que les rois soient Plantagenêts ou Capétiens, ils appartiennent à des familles du continent, l'une du val de Loire, l'autre du bassin parisien étendu au Languedoc et bientôt au comté de Toulouse.

Or, les Aquitains ont alors un duc, le roi d'Angleterre, et un roi, celui de France et les intérêts de ces deux personnages seront très souvent divergents. Les rois de France et d'Angleterre sont opposés pratiquement sur tout.

Pendant 185 ans, avant que la guerre ne soit clairement déclarée, les conflits, plus ou moins larvés, n'ont jamais cessé.

Non seulement les deux rois, mais les comtes, barons, seigneurs, communes, abbayes, gens du peuple... sont pris dans des affaires antagonistes qui s'apparentent parfois à des litiges familiaux.

B - Comment perdre le trône de France:

Au début du XIVe siècle, en lutte larvée contre les Plantagenêts, les Capétiens vont finir par se voir retirer leur titre de roi de France en ligne directe, au profit de la branche Valois, pour adultère. (histoire des Rois Maudits et de la loi salique)

Encore une fois, le trône de France vacille pour une raison de fidélité conjugale. Nous ne reparlerons plus des Capétiens qui ont mis en place les ressorts des événements que nous allons découvrir.

Relations Bourdeilles-Brantôme.



Abbaye Saint-Pierre de Brantôme.

Au **début du millénaire**, le castrum de Bourdeilles est lié à l'abbaye de Brantôme par droits de justice. Ceci demande une petite explication.

En effet pendant ces périodes troubles, les moines de Brantôme étaient venus se réfugier dans le château déjà bien protégé et défendu, de Bourdeilles.

L'abbé de Brantôme avait fait accepter par les pieux seigneurs de Bourdeille la protection religieuse de St Sicaire, ce qu'ils avaient admis par dévotion.

Petit à petit, cette protection est devenue séculaire.

Les Bourdeille ont demandé leurs droits de justice, mais les abbés de Brantôme étaient plus en cour que les Bourdeille. Comme les procès se terminaient à Paris et que les abbés de Brantôme étaient proches des Capétiens, l'abbaye est devenue en droit, suzerain de Bourdeilles.

L'abbé était plus un gestionnaire laïc qu'un ecclésiastique; ce qui l'intéressait était d'étendre l'influence de son abbaye, (pour le plus grand service de Dieu évidemment).

Les Bourdeille au XIIIe siècle : Conflits et descendance.

Il existe une lignée continue des **Bourdeille** au cours de ce siècle.

Le fils aîné est nommé systématiquement **Hélie**. Il prend le titre de baron et les avantages qui en résultent.

Les autres fils font en principe le métier des armes ou sont ecclésiastiques...

Au début du XIIIème siècle , le baron du site **Hélie IV** se marie une première fois et a un garçon nommé Hélie qui sera le successeur naturel de la branche des Bourdeille sous le nom de Hélie V, La première épouse de **Hélie IV** meurt. Il se remarie à une fille de comte (Dame Tarie de Montmorel) qui lui donne trois autres garçons.

Pour ne pas léser la branche cadette, de haut lignage, le promontoire de Bourdeilles et les vassalités attachées, **sont divisés en deux** :

- une partie avec la tour haute, le nom et la baronnie, reviennent à **Hélie V**.
- la seconde moitié est donnée aux frères cadets (Ebles, Boson et Bernard) sensiblement plus jeunes que leur demi-frère aîné.

Hélie V, l'aîné, a également de nombreux enfants avec Agnès d'Albret (d'où certains appuis de cette maison pleine d'avenir, aux Bourdeille).

Leur aîné sera appelé **Hélie VI**

Pieux et brave baron, Hélie VI part en croisade en Orient avec St Louis (1250). Pendant son absence ses demi-oncles récupèrent ses biens.

Mais Hélie VI revient sain et sauf de croisade et il n'a de cesse de retrouver ce qui lui appartient.

D'une certaine façon il a la chance que ses oncles soient des 'truands', et qu'il ait un appui royal par St Louis. Après procès, trahiseries au roi... ils sont un à un défaits de leurs biens. (exemple de Bozon de Bourdeille, qui tue Adémar de Maumont à Châlus en 1265).

Mais le site divisé par jugement, reste divisé.

Pour information, le fils de Hélie VI qui est donc **Hélie VII** est en 1294 «seigneur en partie de Bourdeilles ». Ceci confirme, s'il le fallait, que le site est bien partagé en deux.

Les Maumont

C'est en fin du XIII^e siècle, qu'intervient dans notre histoire, une famille issue de Châlus, famille qui a à se venger des Bourdeille. C'est la famille de Maumont .
Qui sont-ils ?

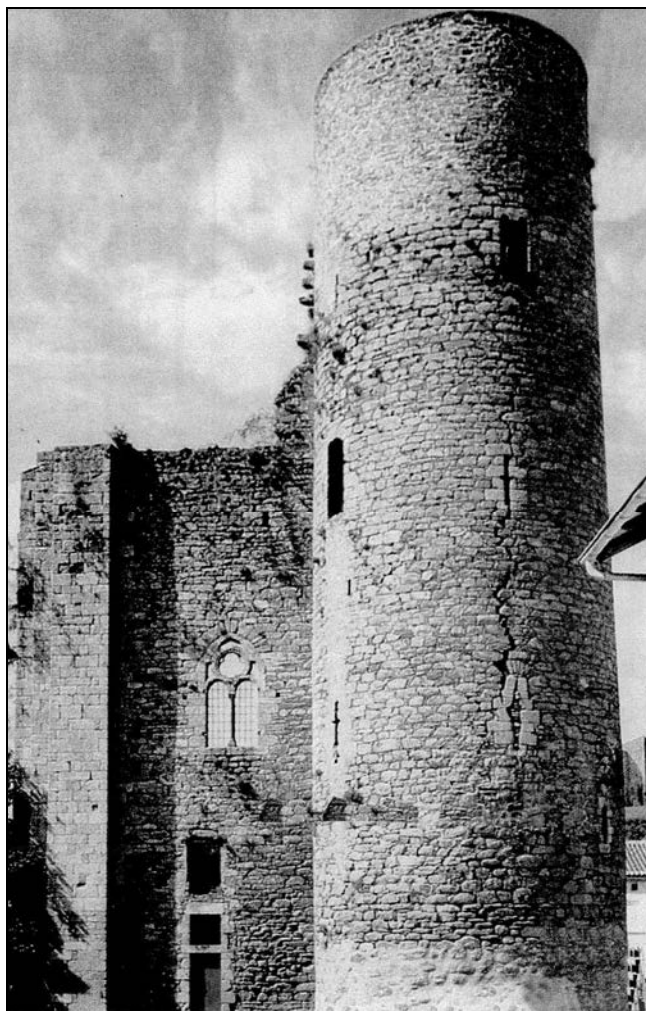
Descendant d'une famille d'agriculteurs du Limousin, ils ont été anoblis depuis peu.
Au cours d'un des nombreux conflits entre Capétiens et Plantagenêts, Bozon de Bourdeille tue un Maumont à Châlus en 1265.

Vengeance, vengeance, les Maumont sont retors et forts en droit. Ceci leur permet de rentrer en grâce, d'abord auprès de nobles limousins, puis de plus haut lignages.

Ils ont leurs entrées jusqu'à la cour des Capétiens. Géraud de Maumont fait même partie du Conseil de Philippe le Bel !

Un autre Maumont devient l'Abbé de Brantôme. Ils tiennent leur vengeance !

La moitié du site de Bourdeilles étant en quelque sorte vacante depuis la disgrâce des oncles félons, l'Abbé aide son frère à devenir le châtelain de cette moitié.



La Tour de Châlus-Maumont.

Le site de Bourdeilles va-t-il en tirer bénéfice ou perte ?

Sans cette soif de pouvoir des Maumont, le site de Bourdeilles n'aurait jamais eu sa prestance actuelle.

En effet, dès **1284**, les Maumont commencent l'édification de la forteresse médiévale qui a encore aujourd'hui si fière allure.

En **1303**, existe encore la vieille tour baronniale, très haute, originelle du castrum, où réside le baron, vassal de son duc qui est roi d'Angleterre, et à présent, une tour nouvellement construite par la famille de Maumont, bien en cour chez les Capétien, et de noblesse récente. C'est la tour actuelle.

Le Baron doit demander l'autorisation aux Maumont, de consolider la tour baronniale !!



L'édifice des Maumont - Photo de l'auteur.

XIV^e siècle.

En **1306**, cohabitent, dans un espace limité :

- une tour historique un peu défraîchie, où vit le Baron et
- une nouvelle tour appartenant au roi de France (qui l'a récupérée des Maumont).

En **1340**, le Valois Philippe VI donne la forteresse récente de Bourdeilles, au comte du Périgord, en échange de Bergerac. Le site appartient donc alors pour moitié au Baron de Bourdeille et pour moitié au comte du Périgord.



La part du comte ou du roi - photo de l'auteur.

En **1348**, Périgueux perd la moitié de sa population, c'est la peste noire. Les campagnes ne sont pas en reste.

Dans la même enceinte coexistent, vers **1350**, 20 ans avant les événements :

- le Baron, seigneur des lieux depuis le Haut Moyen Âge, plutôt enclin à être vassal de son duc, (donc le Plantagenêt).
- le représentant d'une instance supérieure, soit, suivant les époques, le roi de France ou le comte du Périgord, tous deux défavorables aux Anglais-Plantagenêts.

La situation est identique entre l'abbaye de Brantôme, plutôt capétienne, et la ville, sous influence anglaise. Et comment peuvent naviguer les seigneurs locaux, par exemple Ramefort, Condat, Bernardières... ?

Avant le déclenchement du conflit entre Valois et Plantagenêts, il ne pouvait pas y avoir réellement occupation anglaise du site des Bourdeille, puisque le Plantagenêt, encore Français, était duc d'Aquitaine et suzerain du baron de Bourdeilles.

La notion de nations anglaise et française était en gestation.

Au début et au milieu du XIV^e siècle, les armées sont encore de caractère dynastique et non national.

L'Angleterre des Plantagenêts.

L'Angleterre au début du XIV^e siècle est sous la domination de la famille des Plantagnêts, conformément à l'application de la pyramide féodale.

C'est une terre d'environ 3,5 millions d'âmes, en conflit permanent avec l'Écosse.

A cette époque, le royaume de France compte environ 16 millions d'habitants. Les possessions d'Aquitaine des Plantagenêts permettent d'atténuer cette différence, mais dans des proportions limitées.

Il n'existe pas encore de sentiment national anglais, du moins au début du siècle. Les victoires inespérées sur les armées des Valois, entre autres Crécy puis Poitiers [gravures ci-après], font prendre conscience que l'Angleterre a un rôle à jouer en tant que nation, dans le concert européen.

Devant la lourde tâche pour les Plantagenêts de défendre les terres de France leur appartenant, ils évitent l'affrontement direct et préfèrent ce que l'on a appelé les « chevauchées ». Une troupe armée pénètre en terrain ennemi, détruit tout sur son passage, sur environ une lieue de large, puis rejoint ses bases. C'est à la fois une façon de récupérer des biens sur l'habitant, et d'apeurer le roi de France.

C'est une réalité que les soldats des Plantagenêts trouvent leurs intérêts dans ces pillages, violes compris.

Même si tout le royaume de France n'est pas atteint, la diffusion de ces méfaits va se répandre partout.

Il en résulte qu'au fur et à mesure que le sentiment national anglais apparaît, le sentiment national français se développe.

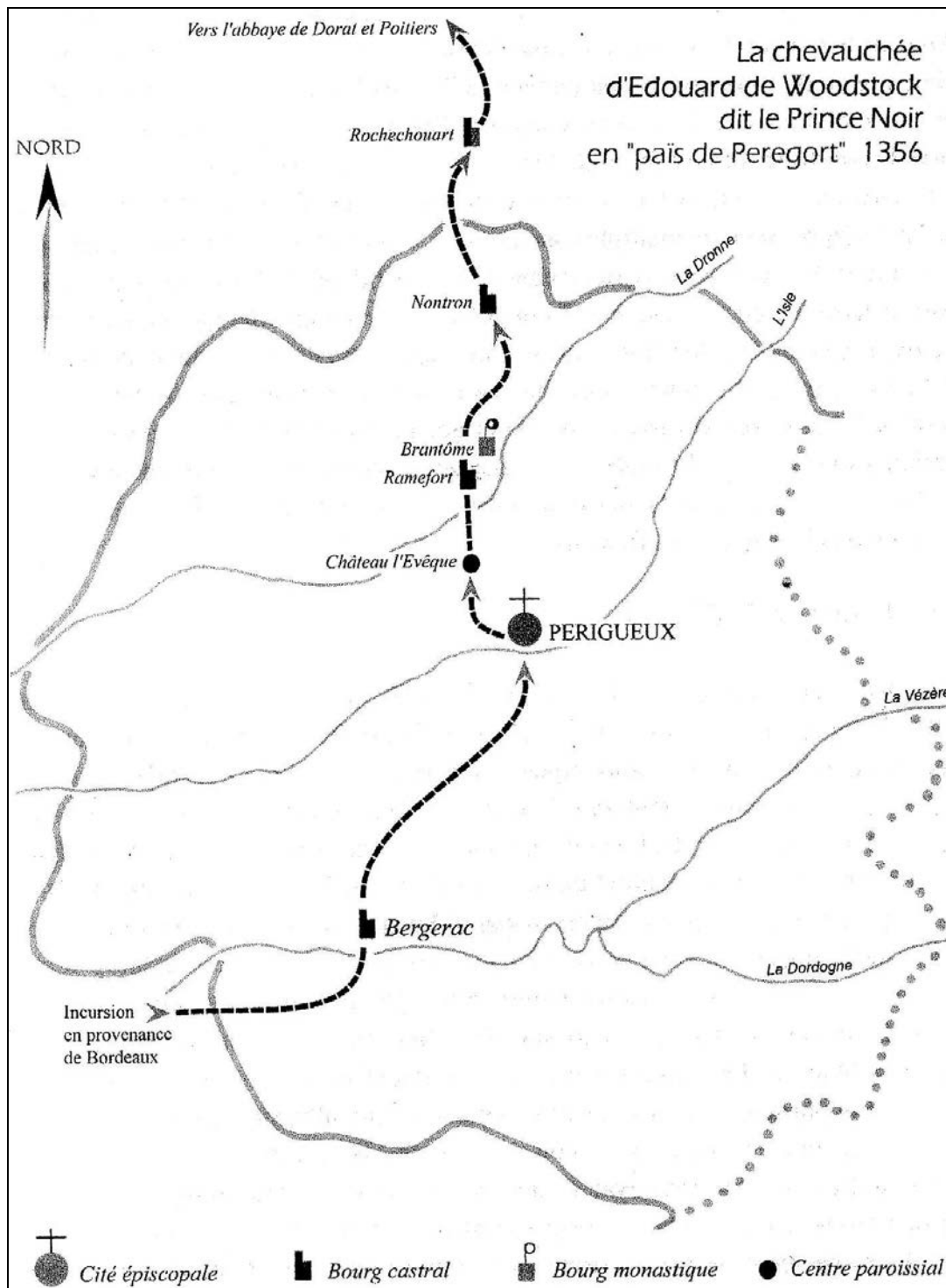
Ceci permet de comprendre pourquoi le baron de Bourdeille finit par rejoindre le comte du Périgord dans une vassalité commune aux Valois.

1337 : début de la guerre de Cent ans.



Les défaites capétiennes de Crécy (1346- Philippe VI) et de Poitiers (1356 - Jean le Bon)
Bibliothèque nationale - origine les Chroniques de Jean Froissard.

Une des chevauchées anglaises en 1356.



Les chevauchées anglo-gasconnes, puis des soldats sans solde après les batailles entre Plantagenêts et Capétiens, décrédibilisent de duc d'Aquitaine, roi d'Angleterre, aux yeux des populations du continent.

Le Prince Noir, duc d'Aquitaine, lance une chevauchée en Languedoc, de Toulouse à Narbonne, en **1355**, avec retour triomphant à Bordeaux, mais après avoir généralisé un sentiment de vengeance à son égard.



La 'France' vers 1356.



La 'France' vers 1360, traité de Brétigny, le Périgord n'est plus en France.

Le cadre est grossièrement tracé, entrons dans l'histoire.

Le **13 Avril 1369**, le comte du Périgord se déclare 'ostensiblement' adversaire du fils aîné du roi d'Angleterre.

Ce fils est le **prince de Galles, connu sous le nom de Prince Noir**



Gravure allégorique des « chevauchées » du Prince Noir.

Il est chargé par son père, le roi d'Angleterre **Édouard III** (fils d'Isabelle de France, sœur des Rois Maudits, donc fils et petit-fils de roi) de gouverner la Guyenne car Édouard III en est le duc.

Depuis ce Prince Noir dont la gloire en Angleterre est grande, les fils aînés des rois d'Angleterre, ont toujours été appelés - Prince de Galles -.

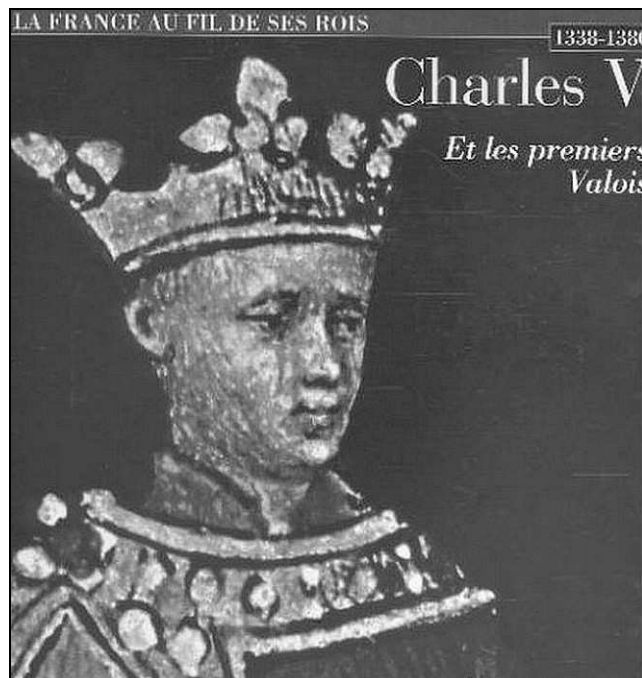


Le prince de Galles, Édouard de Woodstock - dit le Prince Noir - est ici représenté dans la sombre armure qui fut à l'origine de son nom.



Édouard III d'Angleterre rendant hommage à Philippe VI de Valois, roi de France. (Image fictive des chroniqueurs, l'hommage ne fut pas vraiment rendu.)

Le **duc d'Anjou**, , commandant de l'armée royale de France, frère du roi de France, depuis cinq ans **Charles V**, demande au comte du Périgord de se rendre à Toulouse.



Ce roi n'accepte pas que le Plantagenêt, duc d'Aquitaine, roi d'Angleterre, ait un pouvoir sur le continent. La majorité des habitants du royaume pense de même, en particulier à cause des chevauchées des bandes anglaises ou autres.

C'est le printemps, le voyage à Toulouse est toujours agréable à cette saison, la vallée de la Garonne étant plus précoce que le Périgord. Le comte du Périgord, vassal du duc d'Aquitaine roi d'Angleterre, se rend donc à Toulouse à la demande du roi de France. Toulouse, ce n'est pas anodin puisque c'est un des territoires devenus et restés fidèles aux Capétiens puis aux Valois.

L'Aquitaine anglaise a souvent cherché à mettre la main sur le comté de Toulouse qui n'a jamais apprécié et s'en souvient, en montrant clairement sa vassalité par rapport au roi de France.

Le Prince Noir qui avait cru mater les Français lors de sa victoire de **Poitiers en 1356**, n'apprécie pas que des comtes aquitains puissent obéir au parti Valois.

Sans doute prend-il prétexte pour envoyer une armée anglaise, commandée par les comtes de Cambridge et de Penbrocke.

Cette armée est chargée de remettre de l'ordre dans la province.

Pour une fois, à Bourdeilles, le **baron** de la famille des Bourdeille, dans sa baronnie, et le **Comte** du Périgord, dans sa châellenie, sont en relations acceptables, les deux se sentant à cette époque, comme la majorité de la population, plus enclins à reconnaître le roi de France comme leur suzerain le plus légitime (c'était aussi le plus puissant).

Depuis 9 ans (**1360**) le **Prince Noir** (son armure est noire) fils du roi d'Angleterre **Édouard III** et donc petit-fils d'**Isabelle de France**, est chargé de gouverner la Guyenne. (En **1367** il capture du Guesclin en Espagne. Ce dernier est libéré en **1368** contre 60 000 florins. Erreur fatale de l'Anglais).

En cette année **1369**, après les victoires anglaises, en particulier de **Poitiers (1356)**, le **traité de Brétigny (1360)** place le comté du Périgord parmi les possessions du roi d'Angleterre.

Le roi de France, **Charles V le Sage** convoque les états généraux.

Ils approuvent une nouvelle fois la guerre contre l'Angleterre des Plantagenêts.

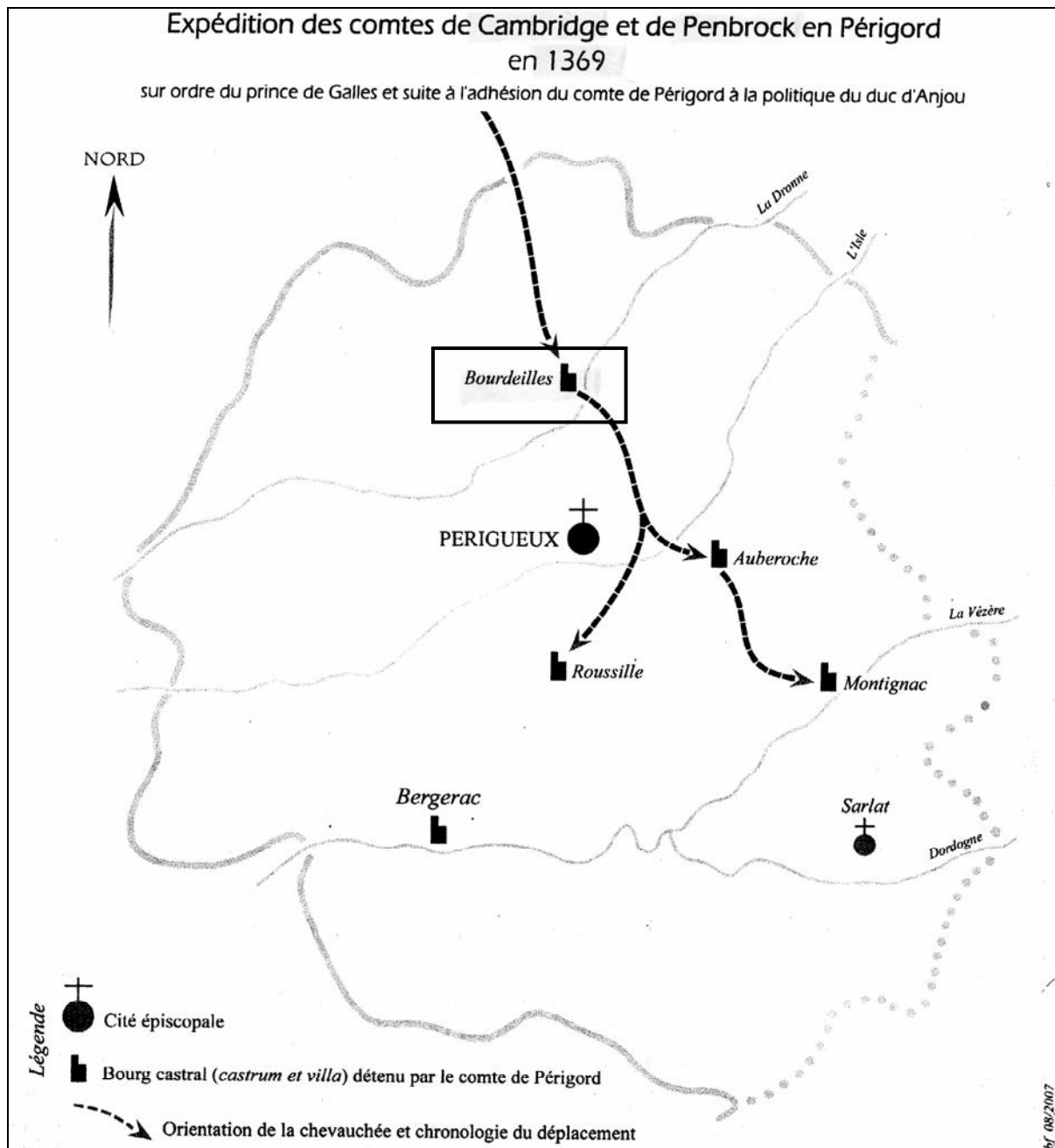
Les exploits de du Guesclin dans les guerres espagnoles donnent espoir d'une victoire.

Le parlement de Paris prononce la confiscation du duché d'Aquitaine, au profit du roi de France.

Les provinces se soulèvent contre les Anglais (Quercy, Rouergue...). En juin c'est le tour du Périgord.

Les lourdes défaites de **Crécy(1346)** et de **Poitiers(1356)** demandent vengeance.

Fin de l'été 1369 : Les Bourdeillais quittent la canicule avec sérénité. Ils savent les difficultés qu'ont subies leurs voisins du fait de passages désastreux de troupes, mais rien à Bourdeilles.



A la demande du Prince Noir, les troupes des comtes de Cambridge et de Penbrock, sont envoyées pour rétablir l'autorité anglaise.



Les troupes anglaises sont arrivées vraisemblablement de ce côté, mais le vieux pont n'existait pas, c'était un gué pavé.



Siège de Bourdeilles.

Une armée nombreuse est annoncée, venant du nord. Ceux qui le peuvent ou que l'on autorise, se réfugient dans le château. Des milliers de soldats se présentent et font subir au site **un siège de 11 semaines**, avant que les assiégés ne laissent la place aux représentants du duc d'Aquitaine, roi d'Angleterre.

Le promontoire de Bourdeilles comporte alors deux tours :
- un **château** baronnieux alors âgé de trois siècles environ, très élevé,
- une tour neuve, celle encore existante aujourd'hui, dite **château comtal**, construite il y a moins d'un siècle (année 1284 et suivantes), par Géraud de Maulmont.

Il faut noter qu'en **1345**, le comte de Derby à la tête de l'armée anglaise, prend Lisle, mais n'ose pas s'attaquer à Bourdeilles, trop bien défendu.

En **1356**, (voir p. 60) le Prince Noir (déjà lui), investit Périgueux, Château l'Évêque puis poursuit vers Brantôme, Ramefort, en négligeant Bourdeilles, sans doute à nouveau à cause de la très bonne défense de la place pour les techniques de guerre d'alors.

Après la prise de la place forte de Bourdeilles, le sire de Mussidan en devient capitaine. Il souhaite habiter le château baronnieux, plus prestigieux mais pourtant moins agréable que le château comtal. Le baron s'y oppose et le sire de Mussidan fait **raser le château baronnieux** avec sa tour.

Le baron Archambaud de Bourdeille se réfugie à la Tour-Blanche.

1370 :

A Bourdeilles, il ne reste plus que l'actuelle tour. Le Baron s'est enfui à la Tour-Blanche. Charles V annexe l'Aquitaine à la couronne de France.

1372 :

Bourdeilles est reprise par une armée payée par les consuls du Périgord qui sont fidèles au roi de France.

1373 :

Jean IV **duc de Bretagne** ouvre des ports de cette région aux Anglais car il est le gendre d'Édouard III roi d'Angleterre.

La noblesse bretonne est indignée car elle tient à son indépendance, et le peuple breton est révolté car il y a, entre autres, augmentation des impôts.

Le troisième fils du roi Édouard III débarque à Calais avec 60 000 hommes, surtout Anglais et Gallois.

Charles V confie à Du Guesclin la tâche de bouter l'Anglais hors de Bretagne. Du Guesclin, avec une armée inférieure, harcèle les Anglais, qui ne se comptent plus que 6 000 hommes en arrivant aux portes de Bordeaux. Les actions de guerrilla avec l'aide des populations, portent leurs fruits.

1373- 1375 :

Face aux nombreuses incursions anglaises et pour profiter de l'affaiblissement de l'armée Plantagenêt, Charles V va, avec l'aide de du Guesclin, constituer la première **véritable armée permanente française**. C'est le roi qui va payer cette armée et non plus les grandes compagnies - . Les barons ne peuvent plus, sauf cas exceptionnels, disposer de milices, fussent elles temporaires. - Discipline, hiérarchie, construction de nouvelles routes, tout fut organisé pour combattre l'Anglais.

1375 :

Le roi d'Angleterre, Édouard III, donne Bourdeilles à Raymond de Montaud, seigneur de Mussidan, qui est à nouveau maître de Bourdeilles.

1376 :

26 Avril, Brantôme est libérée par une armée payée par les consuls de Périgueux, ce qui permet de fournir des engins de guerre: « châteaux, mantelets, brides et autres engins » chargés sur 30 charrettes traînées par 100 paires de bœufs.

1377 :

Juin, mort d'Édouard III, terrible ennemi de la France pendant 50 ans à cause de la spoliation dont il dit avoir été l'objet. Il ne laisse pas de descendance directement opérationnelle. Son fils aîné, le Prince Noir, est mort un an auparavant.

Le nouveau roi, Richard II, son petit-fils n'a que 10 ans.

Malgré cela, l'oncle du nouveau roi, le duc de Lancastre, lance une nouvelle armée pour reconquérir les provinces perdues.

Du Guesclin met en marche 40 000 hommes de l'armée royale du duc d'Anjou, entraînés et disciplinés, divisés en trois corps qui déferlent vers le Sud-Ouest. Il y a là toute la fleur des guerriers de la France, les Rohan, les Rochechouart, Luxembourg, d'Albret, Noailles, Lafayette, Mornay...

C'est un de ces corps qui reprend Bourdeilles et le libère définitivement le 17 Août 1377.

Les troupes entrent dans la place après un siège laborieux.

Du Guesclin est-il passé sur les lieux?

Compte tenu des difficultés rencontrées, il est raisonnable de penser que le connétable, chef de guerre, ait été amené à soutenir les efforts de ses troupes ?

Simultanément à la chasse aux Anglais, cette armée rétablit la sécurité, refoule vers le sud, les bandes qui infestaient les provinces centrales.

Bergerac où se trouvaient concentrés les moyens de défense des Anglais, capitule devant cette armée qui poursuit sa «reconquête» jusque devant Bordeaux.

A noter que Bergerac et Bordeaux étaient restées fidèles à leur duc, le roi d'Angleterre, et ce pendant déjà 225 ans. Elles le resteront encore plus d'un siècle. Le commerce des vins et alcools pouvant expliquer, entre autres, leur attachement aux Plantagenêts.

La victoire aurait pu être définitive si le roi de France n'avait maladroitement fait cesser les combats devant Bordeaux assiégée.

Le Valois, comme les Capétiens, n'étaient pas toujours bien conseillés.



Les Français devant Bordeaux (1377)

En effet, face au ralliement du duc de Bretagne à la cause anglaise, Charles V le cita devant la cour des Pairs du royaume.

La réaction des soldats, des chevaliers, des seigneurs bretons est immédiate, ils se retirent de devant Bordeaux, laissant Du Guesclin esseulé.

Une occasion manquée qui se traduit par presque 100 ans complémentaires de guerre contre les Anglais!

Il était clair que la France venait effectivement de se constituer, avec les travers de l'héritage de ces Gaulois dont nous sommes les descendants, dits irréductibles, un peu vifs, agissant parfois plus vite qu'ils ne réfléchissent, généreux au-delà du raisonnable.

L'histoire de Bourdeilles va se poursuivre après cet épisode, elle sera encore étroitement liée à l'Histoire de France, du moins jusqu'à la Renaissance comprise. Mais c'est un autre sujet.



Sur cette vue on distingue bien, devant, la partie baronniale - où est construit le château Renaissance en place de la tour baronniale - et derrière, bien remparée, la forteresse du comte du Périgord - la partie médiévale actuelle - .

PETIT PATRIMOINE ... PATRIMOINE OUBLIÉ.



Puits de « Chez Noyer » margelle. (photo Marie Pauthier)

Conférence donnée au GRHIN
le 6 juin 2013
par Catherine Schunck et Marie Pauthier.
Textes et documents fournis
par Marie Pauthier

Le petit patrimoine du Nontronnais

Le Nontronnais possède un petit patrimoine remarquable et cependant peu mis en valeur alors qu'il est un témoignage irremplaçable de la vie, du travail, des joies de ceux qui, en le construisant, ont formé une part de notre mémoire commune.

Ce petit patrimoine fait partie du paysage au point qu'on ne le remarque plus... Il a une histoire mais elle est souvent difficile à reconstituer parce que ceux qui bâtissaient, connaissaient, de façon empirique, les meilleures règles de la construction, savaient inventer des formes élégantes mais leur but était l'utilité d'un petit monument dont l'histoire n'était pas du tout leur préoccupation. Sans en prendre conscience, car ils avaient seulement le souci du travail bien fait, ils faisaient une œuvre d'art... C'était des artisans-artistes ou des artistes-artisans uniquement respectueux des besoins de la communauté. Leur nom est inconnu, oublié mais quels cadeaux ils nous ont laissés!

Ce petit patrimoine est si riche qu'il est impossible d'être exhaustif, cependant on peut distinguer celui qui est lié à l'eau (puits, fontaines, lavoirs, citernes...), celui qui est attaché aux activités du monde rural (pigeonniers, fours, travaux, clédières...) et enfin le petit patrimoine expression de la spiritualité, des croyances voire des superstitions, des habitants (croix, calvaires, oratoires.)

On peut évoquer quelques éléments emblématiques comme le puits de « Chez Noyer » dans la commune de Piégut-Pluviers qui est un bon exemple des puits typiques de la partie « limousine » du Nontronnais avec son treuil, son petit toit à deux pentes, sa pile. Mais il est remarquable grâce à cette splendide margelle monolithe de 160 cm de diamètre usée aux endroits où l'on tirait les seaux. Ces usures dans le dur granit en disent plus que tout discours sur le labeur de ceux qui venaient y puiser de l'eau ou y faire boire leur bétail...

Dans le Nontronnais calcaire les citernes remplacent bien souvent les puits. La citerne est alimentée par les eaux de ruissellement provenant des toitures. Tout un jeu de gouttières et de descentes alimentent la citerne enterrée et maçonnée. Il en existe un très bel exemple à Nègrecombe dans la commune de Saint-Pardoux-La-Rivière. Il faut admirer la qualité de construction de la citerne qui ressemble à un puits bâti. Son dôme est fait de pierres calcaires soigneusement taillées et appareillées. Elle devait être fermée par une petite porte en bois.

Dans toutes les communes, dans tous les hameaux on trouve des lavoirs. Celui du village de Maine-Rousset dans la commune de Connezac, n'est ni le plus important ni le plus caractéristique mais il a le mérite d'avoir été restauré. C'est un petit lavoir limité par des « planches » en pierres taillées. Il n'a qu'un seul bassin, il est alimenté par une fontaine bâtie avec un toit à une pente comme celle de Fontroubade. Ce petit lavoir n'est pas couvert, il est isolé à mi-pente d'un coteau... Les femmes qui allaient y rincer leur linge devaient être bien robustes...

La fontaine de la place du village de Bussière-Badil est constituée par une pile décagonale en granit. L'hypothèse la plus probable laisse penser que c'était la fontaine du cloître du prieuré bénédictin dont il ne reste que l'église. Mais avant 1883, il y avait deux piles l'une sur l'autre et elles étaient remplies de terre. Cela servait de plate-forme pour les orateurs officiels ou improvisés de la commune. Le maire décida de séparer les deux bassins. Il transforme le plus grand en fontaine en ajoutant une structure en fonte caractéristiques de la fin du XIXe siècle (qui fait ressembler la fontaine à celles que l'on trouve à Nontron ou Excideuil) ce qui lui donne une petite allure urbaine. L'eau provient d'un réservoir situé en haut d'un pré appartenant au maire. En échange, il fait placer le petit bassin dans son jardin en face de sa maison de la Grand-rue...



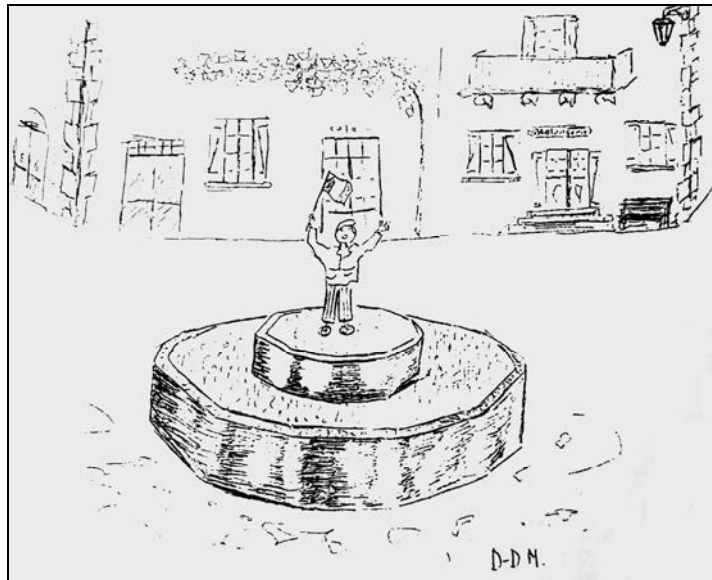
La citerne de Nègrecombe (Ph. de l'auteur).



Le lavoir de Connezac (Ph. de l'auteur).



Fontaine de Bussière-Badil (Ph. de l'auteur).



Les deux piles l'une sur l'autre.

Le petit patrimoine lié aux activités rurales est multiple mais pas toujours bien entretenu.

Si le travail de Saint-Estèphe a été soigneusement restauré, il en est d'autres qui mériteraient des soins plus attentifs surtout lorsqu'ils sont complets et possèdent encore les cordes et autres éléments fragiles. Sur la route de Marval, on peut voir un travail qui servait à ferrer les chevaux et les bœufs.



Travail (Ph. de l'auteur).

Beaucoup de maisons anciennes possèdent encore leur four accolé que l'on repère très facilement dans le paysage, mais certaines propriétés ont été pensées et conçues comme des unités de production rationnelle. Il en existe un exemple évoqué dans la très belle étude de J.M. Warembourg à Teyjat. C'est une propriété de 1774 qui comprend une maison d'habitation avec tour périgourdine, une grange, une écurie, un pigeonnier. La grange abrite le cul du four à pain avec cheminée. Il est accompagné d'un four à pâtisserie. Les voûtes sont en briques et les soles en dalles de pierre. Ils sont flanqués d'un potager alimenté par les braises évacuées intérieurement du four à pâtisserie. A gauche de ces éléments, une construction circulaire permettait de faire cuire la soupe des cochons en utilisant les braises du four à pain.



Les fours de Teyjat. (Photo J.M. Warembourg)

Dans le Nontronnais granitique l'élevage prédomine et produit l'engrais nécessaire aux cultures mais le Nontronnais calcaire, plus tourné vers les céréales, utilise la fiente des pigeons (il faut compter 3 couples par hectare). Les pigeonniers y sont, par conséquent, plus nombreux. Le pigeonnier des Cazes (Saint Martin Le Pin) semble être à double usage : il accueille les pigeons et permet de ranger les outils de la vigne. Le pigeonnier de Lussas a été restauré. Les plus beaux pigeonniers ont fait l'objet d'une sortie du GRHIN qui a publié son travail dans les Chroniques de 2009.



Le pigeonnier des Cazes (Ph. de l'auteur).

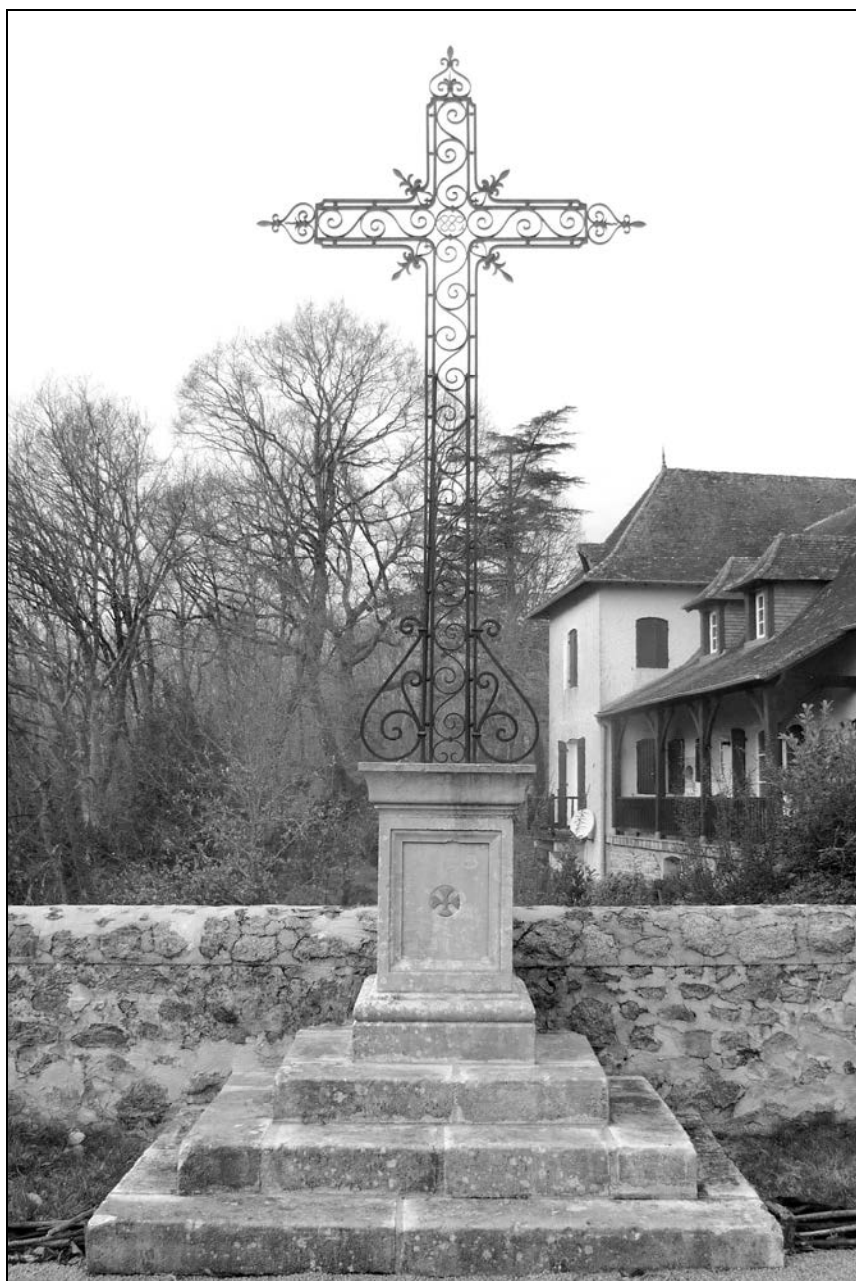
Le petit patrimoine du Nontronnais témoigne d'un passé chrétien, non exempt de superstition, comme on le voit avec les fontaines qui, non seulement fournissent de l'eau, mais aussi guérissent les maladies. La fontaine de Fontroubade était réputée pour guérir de la goutte. Ces fontaines sont très souvent associées à des croix car l'Église a essayé de christianiser des pratiques païennes venues du fond des âges.

La croix de Fontroubade marque l'emplacement de l'ancien cimetière qui se trouvait devant la charmante petite église romane. En 1774, l'évêque de Périgueux en a interdit le culte. La raison n'en est pas connue, mais la légende raconte que le curé de Fontroubade et celui d'Hautefaye s'étaient battus en duel !! L'un serait mort et enterré dans un bois alentour sans qu'aucun indice n'ait jamais été retrouvé. Cette croix est constituée de pierres calcaires de réemploi empilées de façon sommaire. La table est une pierre tombale de 160 x 52 cm. La croix de fonte qui la surmonte est une fabrication industrielle de l'est de la France. Les croix ajourées sont postérieures à 1840. Le petit patrimoine n'a pas échappé au développement de la civilisation industrielle du XIXe siècle.



La croix de Fontroubade et détail de sa table (Ph. de l'auteur).

Si la production industrielle manifeste sa présence, les artisans-artistes restent très présents, il suffit pour cela d'apprécier la qualité et la signification de la croix de la Tour de Piégut. Sa hauteur totale est de 496 cm. La base constituée d'un emmarchement calcaire et d'une pierre monolithe montrent le désir d'élévation vers Dieu. La croix en fer forgé mesure 310 cm. Le croisement du fût et du croisillon est occupé par un cercle qui exprime la communication entre le monde terrestre et le monde de Dieu où il n'y a plus ni temps ni espace. Il est daté 1889. La branche supérieure de la croix symbolise la montée vers le ciel et se termine par une petite volute en forme de cœur outrepassé suivi par des embouts en forme de fleur de lys (symbole de la Trinité) accompagnées de feuilles de laurier. Les branches horizontales figurent la charité qui s'étend vers le prochain. Ici, elles sont très longues. La ferronnerie de la croix du cimetière de Pluviers présente la même facture. C'est, sans doute, la même main inconnue qui a réalisé ces deux chefs-d'œuvre.



La croix de la Tour de Piégut (Ph. de l'auteur).

On ne connaît rien de l'histoire de la croix de la Tour de Piégut. En revanche, la croix cerclée de Connezac est mieux documentée. Elle a été érigée par la famille de Conan, propriétaire du château de Connezac. Elle est en calcaire. Le modèle de la croix cerclée est d'origine irlandaise.

On en rencontre dès le VIII^e siècle en Irlande puis ensuite en France (Auvergne, Bretagne). Les croix cerclées représentent les cinq plaies du Christ (elles ont aussi l'avantage de consolider l'ensemble). Cette croix cerclée dont les embouts ont disparu, est précédée d'une table calcaire monolithe de 130 cm qui permettait de célébrer des cérémonies religieuses.



La croix cerclée de Connezac (Ph. de l'auteur).

Toutes ces croix étaient fleuries lors des rogations et recevaient les processionnaires de la Fête Dieu. Mais, parfois, certains en faisaient un usage inattendu et peu licite. La légende raconte que la croix, de style troubadour à la mode pendant le règne de Charles X, élevée par le baron de Verneilh-Puyrazeau sur la route de Marval après son retrait de la vie politique en 1830, servait de cache aux loups-garous qui se badigeonnaient le visage de miel et se roulaient dans les plumes pour effrayer et dépouiller les paysans qui revenaient un peu trop joyeux (car ils avaient fait halte dans plusieurs cafés, une fois leurs affaires conclues) de la foire de Marval le 1^{er} mardi du mois ou le mercredi du marché de Piégut. Ils volaient les portefeuilles et les montres de goussets... Mais personne n'osait se plaindre car qui a peur du « lebérou » ou de la « chesso voulanto » ?!!



Croix de Puyrazeau (ph. de l'auteur).

Cette rapide évocation de quelques exemples du petit patrimoine nontronnais, permet de mesurer son intérêt, d'apprécier sa présence qui rythme le paysage. C'est le témoin d'une culture révolue qui ravive les souvenirs de ceux qui sont encore porteurs de ce monde rural traditionnel. Pour les autres, ce petit patrimoine humanise la verte campagne d'un Périgord bucolique, et encore préservé.

Le petit patrimoine bâti parisien.

Les adhérents de la Pierre Angulaire explorent, auscultent et dorlotent le petit patrimoine bâti rural du Périgord, car il est la preuve de leurs racines, la trace de leur mémoire et leur bien commun... Les Parisiens ont aussi un petit patrimoine bâti urbain auquel ils sont affectueusement attachés car il donne âme à leur ville et couleur à leurs souvenirs.

On trouve encore à Paris 365 puits dont certains sont en eau ; ils sont souvent bien cachés dans les cours des immeubles et dans des lieux protégés des urbanistes démolisseurs... En 1875, le nombre des puits parisiens était évalué à 30 000. Certains étaient alimentés par les eaux de drainage des collines environnantes et d'autres par la nappe phréatique. Là où la nappe est peu profonde (moins de 10m) les pompes ont peu à peu remplacé les puits.



Puits rue Saint Placide.

Les fontaines sont encore des pourvoyeuses d'eau. Les 120 fontaines Wallace fournissent toujours un filet d'eau potable aux Parisiens entre le 15 mars et le 15 octobre (les canalisations sont trop anciennes pour supporter les risques de gel de l'hiver, l'eau est alors coupée). Ces fontaines ont été dessinées et offertes par Sir Richard Wallace qui vécut à Paris la guerre de 1870, le siège et la Commune et put constater que les plus pauvres n'avaient pas les moyens d'acheter de l'eau (qui avait beaucoup augmenté pendant l'année terrible de 1871). En 1872, les premières fontaines dont l'esthétique avait été améliorée par le sculpteur Lebourg, firent leur apparition. Wallace voulait des fontaines visibles, pratiques, peu coûteuses à réaliser. Il choisit la fonte. Les quatre cariatides, qui symbolisent la bonté, la simplicité, la charité, la sobriété (il fallait lutter contre l'alcoolisme), portent un dôme surmonté d'un dauphin et rythment des places et les carrefours de Paris.





S'il n'existe pas de fontaine de dévotions, il y a 3 puits artésiens (Square Lamartine, Square de la Madone et à la Butte aux Cailles) qui fournissent une eau « de santé » minérale ferrugineuse et peu calcaire. Elle provient de la couche sableuse de l'Albien à environ 500m de profondeur. De nombreux Parisiens viennent y remplir leurs bouteilles car elle est parfaite pour le thé...



Le puits artésien du square Lamartine

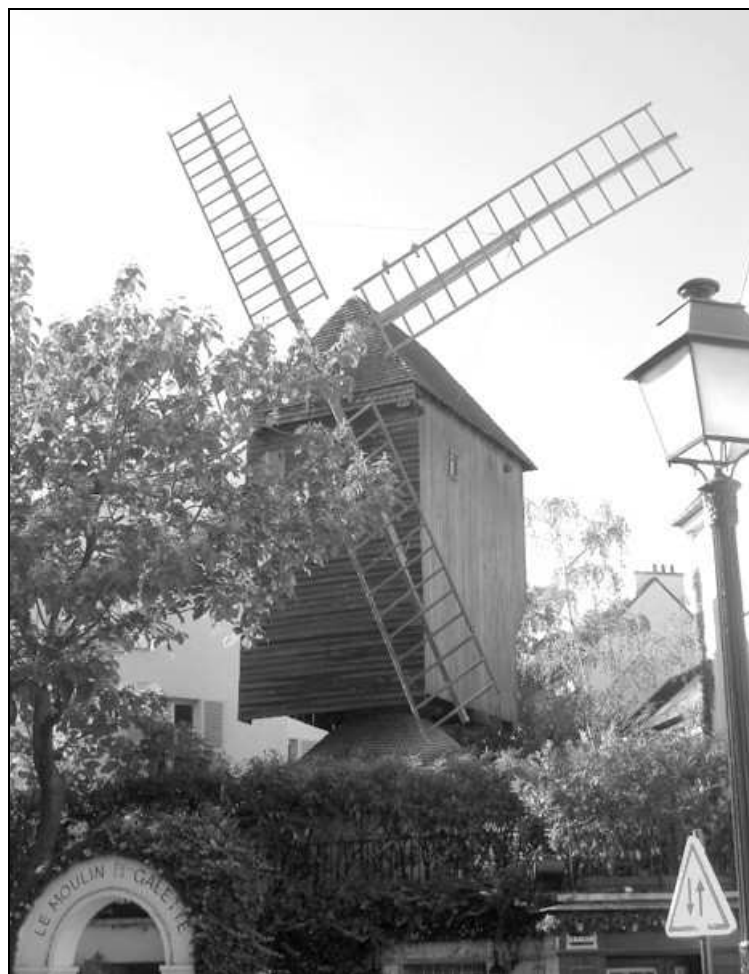
Il faut bien avouer que certains éléments du petit patrimoine ont disparu. Les croix ne subsistent que dans le nom des rues : rue de la Croix-Nivert, Carrefour de la Croix Rouge... Mais la déchristianisation des années révolutionnaires, les transformations de Paris sous le préfet Haussmann ont eu raison des croix de carrefour, de chemin, de rogations... Il ne reste que les croix des cimetières...



Les 14 bateaux-lavoirs le long de la Seine et les lavoirs sur le canal Saint-Martin ont aussi disparu. Ils étaient payants (environ 40c la journée dans les années 1900, des places gratuites pour les indigents). Le dernier lavoir public a fermé en 1942. Il reste une rue des Lavandières et une rue des Lavandières Sainte-Opportune... Mais les Parisiens qui n'ont pas la place d'installer une machine à laver, se retrouvent dans les laveries automatiques qui deviennent des lieux de convivialité où se rencontrent des gens de tous horizons. Rien de patrimonial ici, mais l'ambiance est assez comparable à celle qu'évoquaient les laveuses des campagnes périgourdines.

Faut-il vraiment évoquer les pigeonniers parisiens... Car, excepté celui du Jardin d'Acclimatation, ce sont des pigeonniers contraceptifs qui peuvent loger 200 individus. Les œufs pondus sont secoués de façon à arrêter le développement des petits, mais laissés en place, la femelle continue à couver sans se rendre compte qu'il n'y aura pas d'oisillons...

On trouve des fours seulement chez les boulangers dont le statut remonte au XIVe siècle, car il fallait éviter tous les risques d'incendie. L'obligation de construire des maisons en pierres ne remonte qu'au XVIIIe siècle...



Le Moulin de la Galette actuel.

Les boulangers se fournissaient auprès des meuniers installés sur les collines parisiennes (Mont Valérien, Folie-Beaujour, Châtillon.) Aujourd'hui, le « Moulin de la Galette », est le seul moulin à vent en état de marche. C'est l'ancien moulin Radet qui moulait le blé, le seigle... Il se transforma en guinguette où l'on vendait des galettes de seigle plus souvent accompagnées de vin que de lait. Comme il se trouvait hors des limites anciennes de Paris, l'octroi ne s'appliquait pas, le vin était donc moins cher... En 1895, les propriétaires transformèrent leur moulin-guinguette en bal... Au son d'« un orchestre d'estropiés... ». On y dansait le quadrille, le chahut, le cancan, le french-cancan. La clientèle était populaire. La mère venait y chercher sa fille et toute la foule criait : « Marie, v'la ta mère » et toutes les Marie quittaient rapidement leur partenaire...

Mais après avoir quitté leur mère les Marie « se bécotent » toujours « sur les bancs publics », avec leur amoureux. Elles retrouvent « les bancs verts qu'on voit sur les trottoirs... », les bancs doubles dessinés par Davioud qui ont, entre des pieds en fonte, le blason de la ville de Paris. Sur les lattes en chêne que de cœurs et d'initiales enlacés ont été gravés... Malgré la chanson, ils ne sont pas réservés qu'aux amoureux... On s'y rencontre, on discute, on y mange sur le pouce, on y téléphone. C'est une halte choisie dans une ville toujours en mouvement.



« Si par hasard », Brassens revenait « sur l’Pont des Arts », il serait surpris et attendri de voir les amoureux parisiens (et ceux du monde entier) accrocher un cadenas sur le grillage du pont et jeter la clé dans la Seine en prononçant des serments éternels qui vivront plus ou moins longtemps.



Cet élément essentiel du paysage qu’est le petit patrimoine bâti rural ou urbain mérite d’être protégé et entretenu, non seulement à cause de sa beauté mais aussi pour son rôle de témoignage d’un temps révolu ; et c’est pourquoi il est au cœur des souvenirs de chacun.

AUTOUR DE BRANTÔME



Sortie d'automne du GRHIN
Samedi 5 octobre 2013
Organisation et compte-rendu
Jean-Pierre Rudeaux

Autour de Brantôme.

Par une matinée un peu grise et humide, 24 membres du GRHIN ont participé à une visite un peu inhabituelle de Brantôme sous la conduite de M. Claude Labussière, président de l'association « Brantôme, Initiative & Patrimoine ». Notre guide nous a d'abord présenté brièvement l'histoire de la ville, enserrée entre une boucle de la Dronne et un canal creusé par les moines. Ce site exceptionnel aurait été immortalisé par le Président de la République Raymond Poincaré lors de son voyage touristique en Limousin-Quercy-Périgord en septembre 1913.

Après avoir visité, sans doute au pas de charge, les grottes du Jugement dernier, le jardin des moines, le reposoir et le pavillon Renaissance, il aurait alors qualifié Brantôme de « Venise du Périgord ». Les représentants de la presse nationale, nombreux au cours de ce voyage, auraient largement fait connaître à leurs lecteurs tous les attraits de la petite cité et depuis ce surnom lui est resté.



Le groupe écoutant M. Labussière devant la base d'une ancienne tour du mur d'enceinte.

La visite a d'abord commencé en longeant la Dronne par la traversée de la maison de retraite qui était à l'origine un hôpital-hospice fondé en 1722 grâce à un don de Marie de Saint Aulaire, veuve du vicomte d'Aydie. Puis notre guide nous a fait découvrir de vieilles demeures avec des éléments architecturaux peu connus en empruntant les petites rues de la ville.



Après avoir admiré la surprenante cheminée des Maures surmontant l'ancien Hôtel de Saint Pierre, et la maison à galerie sur les bords de la Dronne, la visite a continué dans l'ancien quartier des Barris, aujourd'hui place Charles de Gaulle et Boulevard Coligny.



Sur cette carte postale, on aperçoit l'ancienne gare des Chemins de fer du Périgord, la maison à galerie et le pont des Barris sur la Dronne. A gauche l'entrée du tunnel qui avait été construit à l'intérieur d'une maison et permettait à la voie de continuer vers Champagnac de Belair.

Passage sous la Porte des Réformés, appelée ainsi car à deux reprises (27 juin et 15 octobre 1569), pendant les guerres de Religion, Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme était intervenu auprès de l'amiral de Coligny (chef de l'armée des Réformés) pour empêcher ses troupes de mercenaires de piller la ville et l'abbaye. Lors de la construction du chemin de fer départemental, la porte devait être démolie. Mais la population de la ville s'y opposa avec virulence et la porte fut simplement élargie pour permettre le passage du « petit train de Brantôme ».



La voie métrique du « tacot » passe sous la porte remaniée. Au fond, l'église abbatiale. A gauche de la porte, le gué Saint Germain permettait de traverser la Dronne. Cette porte fortifiée était l'entrée nord de l'abbaye.



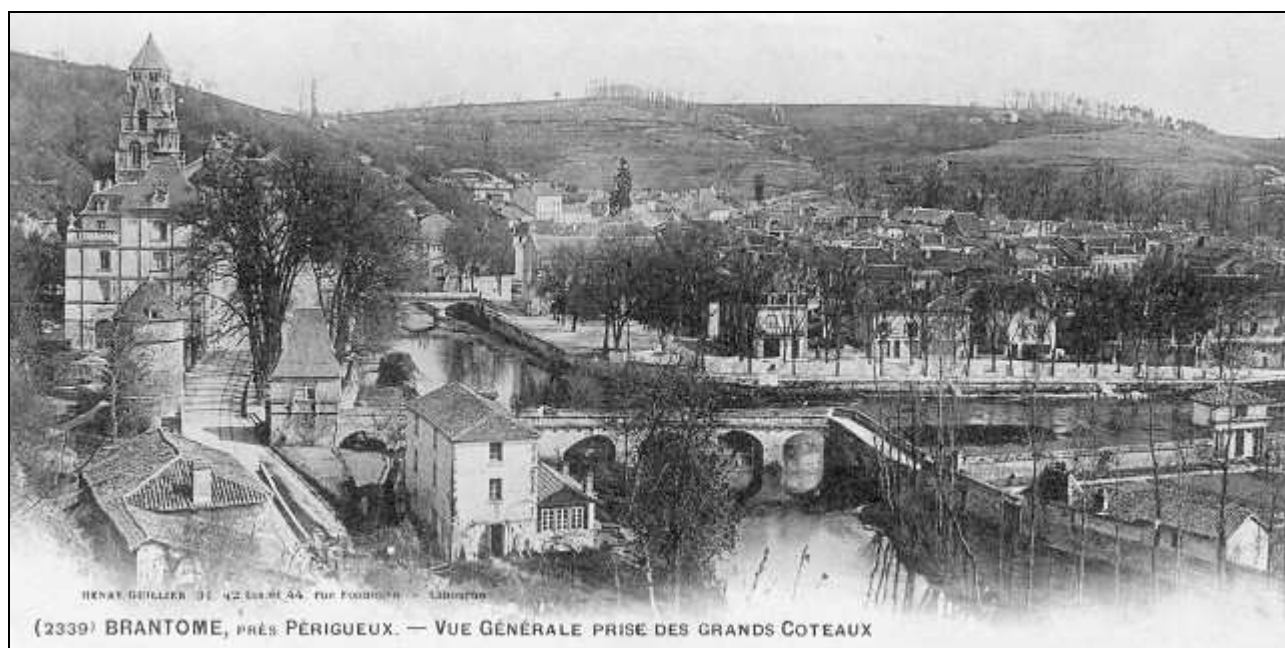
Un des deux panneaux en bois doré, datant du XVII^e siècle, conservés dans le chœur de l'église abbatiale. Le second représente le massacre des Saints Innocents.

Après avoir admiré le clocher campanile , construit sur une base rocheuse et indépendant des bâtiments voisins, visite du cloître de l'abbaye, ou plus exactement de l'aile ouest, les trois autres galeries ayant été détruites en 1858 par l'architecte Paul Abadie lors de la restauration initiée par Prosper Mérimée, inspecteur général des monuments historiques. Ensuite, visite de l'église abbatiale, qui était devenue un dépôt de mendicité départemental en 1812.



Les membres du GRHIN près de la fontaine Médicis. Au fond, le pavillon Renaissance et l'ancienne tour du château abbatial. Cet ensemble constituait la porte Saint Roch et était la seconde entrée fortifiée de l'abbaye. Il fallut démolir les remparts en 1870 pour permettre le passage de la route de Bourdeilles.

Les explications de notre guide sont passionnantes. Il nous a fait découvrir les petits secrets de Brantôme avec beaucoup d'érudition et d'humour. Mais l'heure tourne. Après une courte visite à l'intérieur de la mairie, il faut rejoindre nos véhicules en traversant le pont coudé et le jardin des moines. La matinée a été bien remplie et il est temps de passer à des nourritures moins spirituelles, mais plus roboratives.



Vue d'ensemble de Brantôme vers 1900. Au premier plan, la porte Saint Roch, le pont coudé, le jardin des moines et ses reposoirs. A cette époque le jardin était entouré de murs qui formaient un obstacle à l'écoulement des eaux. Ces murs furent emportés par la grande crue de février 1904. Le jardin était cultivé par un maraîcher qui habitait la ferme à droite de l'image.

Après un repas très apprécié dans une ferme-auberge, l'après-midi était consacré à la visite de petites communes proches de Brantôme. La première halte s'est effectuée au lieu-dit Sarrazignac sur la commune de Valeuil. On trouve à cet endroit un arrêt du chemin de fer départemental de Périgueux à Saint-Pardoux-la-Rivière. La construction de cet abri, appelé halte des Rades, avait été décidée en février 1924. La municipalité de Valeuil assure l'entretien de cet édifice.

A quelques dizaines de mètres, se dresse le dolmen de Laprougès, classé monument historique.

Depuis Sarrazignac, on aperçoit le minuscule village de Puy-de-Fourches. C'était le point culminant de la châtelainie de Bourdeilles et autrefois s'y dressaient les fourches patibulaires, signalant le siège d'une haute justice. Les pendus restaient ainsi exposés à la vue des passants.

Devant l'église se trouve une petite place ayant remplacé le cimetière. C'est un observatoire qui permet de découvrir le Limousin et même, par temps très clair, dit-on, les monts d'Auvergne.



L'église Notre-Dame de Puy-de-Fourches aurait été construite par les Templiers qui possédaient un couvent dans des bâtiments proches.

On trouve ici la mairie de la commune de Sencenac-Puy-de-Fourches. Ces deux communes ont été réunies en 1829. Auparavant Puy-de-Fourches appartenait à Biras.

Le groupe repart donc pour Sencenac. On peut voir dans ce hameau la seconde église de cette commune de 1 109 hectares et qui compte environ 225 habitants. L'église Saint Symphorien aurait été bâtie avec des pierres de récupération d'un temple romain. La colonne érigée devant l'église en serait d'ailleurs l'ultime vestige. Elle est classée monument historique depuis le 27 janvier 1948.

A proximité du village une petite fontaine est réputée guérir certaines maladies infantiles (jambes croisées). Une petite boucle permet au groupe de passer devant d'anciens repaires nobles comme le Teyrat et la Vialle, et le château de la Borie-Fricart, propriété d'un ancien ministre de l'agriculture néerlandais. La carte de Belleyme indique qu'à cet endroit se trouvait autrefois un moulin à vent.



L'église Saint Symphorien de Sencenac. A gauche, la colonne romaine.

Étape suivante, Agonac. C'est une commune de plus de 1 600 habitants, située sur les bords de la Beauronne à équidistance de Périgueux et Brantôme. L'évêque de Périgueux, Frotaire de Gourdon y avait fait édifier vers 980, un château fort pour protéger sa cité contre les incursions des Normands. Au Moyen Âge, Agonac était une ville close protégée par une enceinte fortifiée. On pouvait y accéder par quatre entrées: la porte Ripaguay, la porte Palenchart, la porte Foscheyrencha et la porte Salseyron. De nos jours, c'est la seule qui subsiste. Autour du château d'Agonac se trouvaient également quatre autres demeures nobles.

A partir de 1861, le commerce local va bénéficier de l'arrivée du chemin de fer et de la création d'une gare sur l'axe Limoges-Périgueux. Au cours du XX^e siècle Agonac va se développer de l'autre côté de la Beauronne.



Carte postale montrant une vue générale d'Agonac vers 1910. On distingue à gauche le château féodal bâti sur un promontoire calcaire. L'église Saint Martin était située à l'écart de la ville.



La porte Salseyron existe encore de nos jours. Elle débouchait sur la place du marché. A droite, derrière la porteuse d'eau se trouvait une pharmacie.

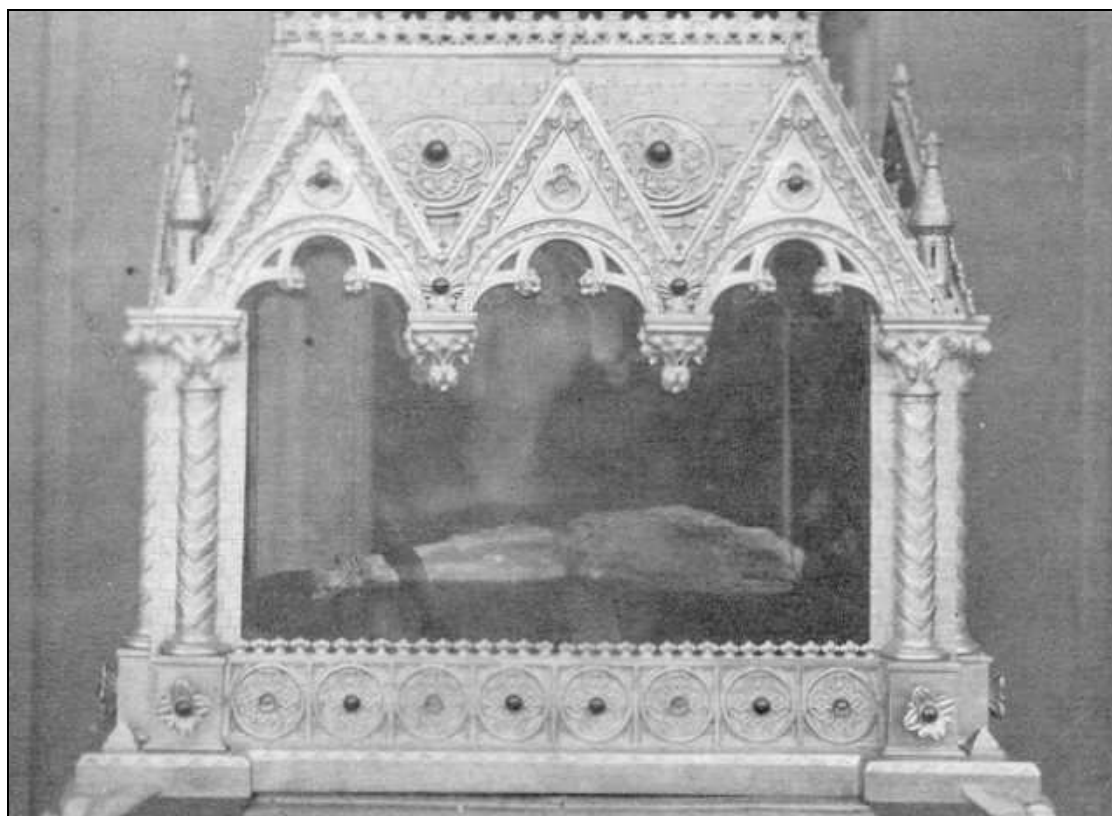
Après avoir garé les véhicules sur la place du marché, nous pénétrons à l'intérieur de la vieille ville par la porte Salseyron. Les ruelles du bourg castral sont étroites et aisément décelables, les façades alignées épousant la forme de l'enceinte arrondie. Le château féodal est aujourd'hui propriété privée. Après avoir longé la Beauronne (étymologiquement « rivière des castors »), nous remontons par la rue du Château. Une construction du 16^e siècle est en cours de restauration. L'étage est percé de trois baies chanfreinées à traverse. Le linteau de l'une d'entre elles possède une superbe accolade.



Quittant Agonac, nous suivons le cours de la Beauronne. Nous passons devant le château de la Roche-Pontissac, actuellement en cours de restauration par ses propriétaires anglais.



Nous continuons ensuite vers la fontaine de la Roche, située sur la commune de Saint Front d'Alemps, mais à proximité des communes de Sorges, Négrondes, Ligeux. Selon une légende locale, les sœurs de l'abbaye de Ligeux auraient enterré à une période trouble une châsse contenant une relique : le bras de Saint Siméon. Le temps ayant passé, les arbres avaient poussé, personne ne reconnaissait l'endroit. On fit alors appel à un cochon doué pour chercher les truffes. Il retrouva la châsse qui fut retirée de terre. A son emplacement jaillit alors une source miraculeuse, la fontaine de la Roche. La relique fut transférée à l'église de Ligeux où elle était vénérée et fêtée le lundi de Pentecôte. La fontaine attirait de nombreux pèlerins et malades à cette occasion. Selon Georges Rocal, « *il est impossible à tous les pèlerins de garnir les bouteilles, de boire et de se laver. Des femmes prévoyantes et intéressées ont rempli des tonnes de l'eau bienfaisante et la vendent aux abords de la source.* »



Reliquaire contenant le bras de Saint Siméon.

Après un petit pèlerinage à la fontaine, nous repartons en repassant devant les ruines du château féodal de Rochemorin.



Dominant la Beauronne, on peut distinguer les restes de deux tours rondes circulaires du XV^e siècle. Le château a été incendié en 1791. En remontant vers Saint-Front-d'Alemps, sur la droite de la route, on aperçoit le château des Pompis, édifié dans la seconde moitié du XIX^e siècle, au centre d'un important domaine viticole.



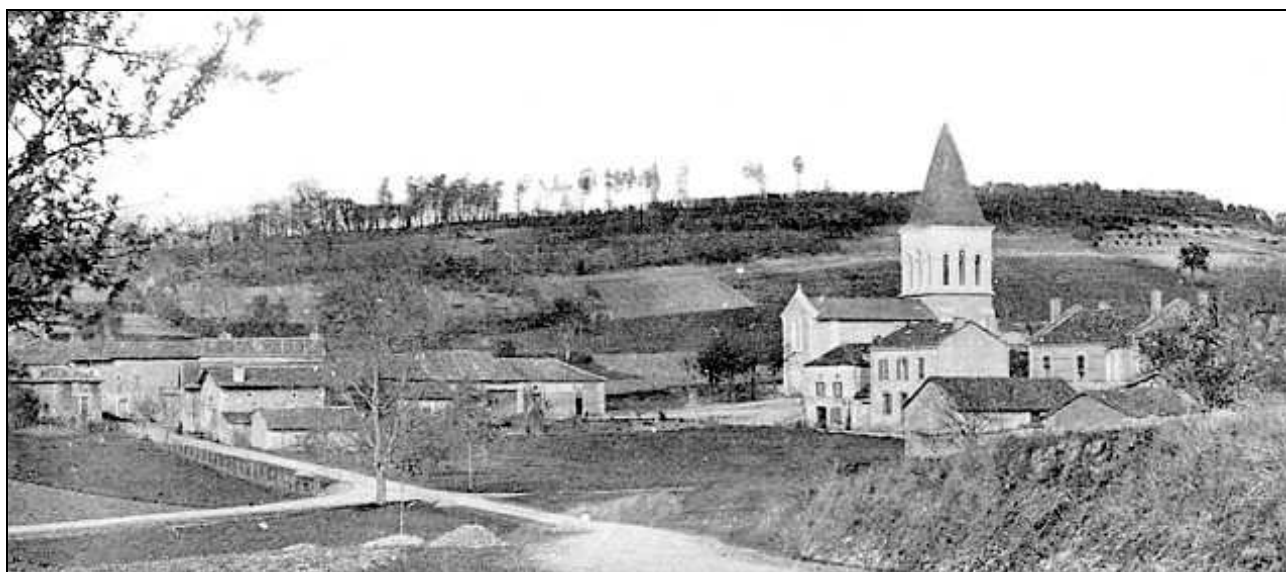
Avant-dernière étape de notre périple, le petit village d'Eyvirat. Il est célèbre depuis très longtemps pour sa fête de la Rosière, le 1^{er} dimanche d'août à l'origine. Cette tradition remonte à la fin du XIX^e siècle. Un habitant du hameau de Piras, Élie Bouthier, quitte Eyvirat à la suite d'une

déception amoureuse dont il ne peut se remettre. Il devient ingénieur et travaille à la construction du chemin de fer. Il ne reviendra à Eyvirat que pour y être enterré. Quelques années avant sa mort, devenu riche, il lègue à sa commune natale une somme de 6 000 francs or, pour chaque année offrir à une jeune fille modeste, travailleuse, vertueuse, de quoi payer son trousseau de mariage, à charge pour elle d'entretenir et de fleurir la tombe de sa mère et de lui-même le moment venu. Toutefois, un certain nombre de conditions devaient être réunies. Voici un extrait du testament d'Élie Bouthier :

«Je donne et lègue à la commune d'Eyvirat, canton de Brantôme, arrondissement de Périgueux, département de la Dordogne où je suis né, la somme de six mille francs dont la rente annuelle sera affectée à doter une jeune fille pauvre et vertueuse ayant au moins 19 ans et 22 ans au plus, qui aura le mieux aimé, pris soin et aidé ses parents, qui sera née dans ladite commune d'Eyvirat ou y demeurera depuis dix ans au moins. Je laisse aux soins éclairés de Monsieur le Maire et du Conseil municipal de la commune d'Eyvirat le choix à faire chaque année pour désigner la jeune fille ayant des droits à cette donation. Je désire que la cérémonie du couronnement de la rosière ait lieu le jour même de la fête de ladite commune et que cette cérémonie soit accomplie en lui donnant le plus d'éclat possible afin qu'elle stimule l'ambition et le bon exemple... »

La première rosière fêtée fut Marie Laurent en 1891. Depuis cette date, bien que les 6 000 francs du legs d'Élie Bouthier aient depuis longtemps disparu, la coutume se perpétue. En 2011, la 120^{ème} rosière d'Eyvirat a été couronnée. Cette tradition a résisté au temps, à deux guerres mondiales, à l'évolution des mœurs et fait aujourd'hui encore la renommée de ce joli petit village du canton de Brantôme.

Après avoir traversé le village, arrêt au cimetière pour voir la tombe où Elie Bouthier est enterré avec sa mère.



Vue générale d'Eyvirat après 1904. L'église menaçait de s'effondrer et avait été reconstruite. La nef et le clocher avaient été surélevés. L'évêque de Périgueux était venu bénir l'édifice le 10 mai 1904.

Terme de notre journée, le pittoresque village de Condat-sur-Trincou perché sur sa falaise, à 30 mètres au-dessus de la vallée du Trincou. Le nom de Condat signifie « confluent », puisque la Côte se jette dans la Dronne sur la commune à Saint-Laurent-de-Gogabaud.

Au Moyen Âge, une forteresse fut construite sur le rocher avec un bourg et une église. Détruit à plusieurs reprises, il ne reste du château que deux grands piliers de pierre.

L'église romane du XII^o siècle, remaniée au cours des siècles et récemment restaurée, possède un important clocher-porche et de superbes peintures murales.



Vue générale de Condat-sur-Trincou.



Intérieur de l'église de Condat. L'arc triomphal est paré d'un fin décor peint surchargé de faux marbres.



Dans une petite salle au nord du chœur une litre funéraire remarquable par la finesse de son graphisme a été découverte lors de la restauration de l'église. Les blasons sont regroupés par deux entre deux oiseaux sphinx.

Sur la commune de Condat, à Saint-Laurent-de-Gogabaud, fut découverte par un laboureur, vers 1859, une sculpture conservée aujourd'hui au Musée d'Aquitaine à Bordeaux.

Cette sculpture incomplète est la représentation d'un dieu tricéphale de type gaulois, mais d'époque romaine, identifiée à Jupiter. La tête principale rappelle celle de Cernunos car elle comprend à son sommet deux évidements profonds distants de quatre centimètres pour l'insertion de cornes aujourd'hui disparues.



Dieu tricéphale de Condat dit Cernunos (photo mairie de Bordeaux)

Une tête romaine sculptée, découverte dans les cavités du château, la « dame au catogan » est conservée au musée Vesunna de Périgueux.



Plaque de la tombe de Léonard Boussarie.



Caveau de la famille de Saint Aulaire.

La visite de Condat se termine par le cimetière. A l'entrée, le caveau de la famille de Beupoil de Saint Aulaire se distingue par sa blancheur immaculée.

Au fond, une tombe originale, celle de Léonard Boussarie, enterré debout selon la tradition orale. Sa tombe mesurant 96 cm x 94 cm, sur une hauteur de 70 cm hors sol, il semble évident qu'il n'ait pu être enterré allongé. Autre curiosité, c'est la plaque fixée verticalement sur son monument funéraire. On peut y voir son buste en médaillon, ainsi qu'une inscription très étrange :

« *Boussarie Léonard né le 30 mars 1822 au village du Petit Roc commune de Condat de Nontron. (Condat-sur-Trincou à partir de 1905) Je suis été persécuté par de mauvais intrigants mais je repose tranquille. (sic)* »

Selon le registre d'état civil de la commune, il était propriétaire cultivateur et il est décédé le 4 janvier 1911 à 21 heures à l'âge de 88 ans. Un peu original selon la tradition orale, il aurait commandé avant sa mort la plaque funéraire à une fonderie d'Excideuil.



Dernière curiosité, l'évasement de l'ouverture du haut du clocher. La cloche ayant été refondue au XIX^e siècle, de mauvaises mesures auraient été prises !

Ainsi se termine cette sortie d'automne du GRHIN qui, je l'espère, aura permis à nos collègues de (re)découvrir certains villages un peu méconnus autour de Brantôme.

Jean-Pierre Rudeaux

ÉPHÉMÉRIDE.

Séance du jeudi 8 novembre 2012

« 1944 EN DORDOGNE, AUTOUR DE PLAZAC. ACTIONS DE LA DIVISION BREHMER »

Par Thalie de Molènes

Le groupe de Recherches Historiques du Nontronnais a invité *Thalie de Molènes* à venir parler de la traversée de la Dordogne par la division Brehmer en mars 1944.

Thalie de Molènes a évoqué ce moment tragique dans un court roman, *Le Bahaut*, publié chez Fanlac et qui a eu le prix Marguerite Audoux 2003.

Durant la séance Thalie de Molènes s'est un peu écartée de son roman pour nous donner un témoignage authentique, vivant et poignant sur l'attaque de Plazac et de Rouffignac en mars 1944.

Elle avait aussi demandé à un ami de Rouffignac de venir retracer exactement la destruction de ce village, destruction complète par le feu, sauf de l'église et de quelques maisons autour d'elle. Église parfaitement décrite par Jules de Verneilh dans le Bulletin de la SHAP et vraisemblablement sauvée par son prêtre d'origine alsacienne. (*Voyez Chroniques n° 28 bis tome 1*)

Séance du jeudi 6 décembre 2012

« 1789 EN PÉRIGORD. LA RÉVOLUTION ET LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ »

Par Guy Mandon

Devenu le département de la Dordogne le 24 février 1790, le Périgord reconquit entre l'été 1788 et le printemps 1790 les frontières de son histoire. Ces deux années furent aussi un temps du pain cher qui aiguïsa les impatiences. Si les nobles agirent les premiers, les paysans entrèrent, avec les assemblées des doléances, dans une histoire de la Révolution aux multiples visages.

Au nord, dès la prise de la Bastille, le Conseil des communes, à Périgueux, chercha à constituer, sous la houlette de Pierre-Eléonor Pipaud des Granges, un réseau de communes capables de prendre en main leur destin. Au sud, au contraire, les villes édifièrent, en particulier sous l'inspiration de Maleville, une confédération destinée à protéger les acquis de l'été 1789 d'une agitation paysanne désordonnée, sans parvenir à empêcher le grand mouvement d'émancipation rurale qui parcourut le Sarladais en janvier 1790.

Les villages sont les personnages principaux de cette histoire. Conduits par leurs gardes nationales, ils tentèrent de briser les liens dans lesquels les enserrait le réseau des « mille châteaux » et d'ouvrir ainsi les chemins de la liberté.

Séance du jeudi 3 janvier 2013

« ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ET PROJECTION DES PHOTOS DES SORTIES 2012. »

Séance du jeudi 7 février 2013

« BUGEAUD EN ALGÉRIE »

par Brigitte et Gilles Delluc

On connaît mieux l'histoire de la France en Algérie.
Là-bas, Bugeaud, c'est le début d'une tumultueuse histoire de plus de cent ans.
Pour les légitimistes, il était le geôlier de la duchesse de Berry à Blaye.
Pour les ouvriers parisiens, il était le sabreur des insurgés de la rue Transnonain en 1834.
Chez nous, il était le demi-solde, le « soldat-laboureur », fierté du Haut-Périgord.
Pour beaucoup, il sera, pendant plus d'un siècle, le glorieux conquérant de l'Algérie.
Peut-on résumer la véritable action du Périgordin Bugeaud en Algérie,
en évitant autant l'image d'Épinal que le réquisitoire ?

Les gravures sont extraites de l'article de Brigitte et Gilles Delluc dans le Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord - Tome CXXXIX - Année 2012



Le maréchal Bugeaud (Camille Hanotaux)



Abd el-Kader (A. Tissier).



Constantine est investie (octobre 1837) (H. Vernet).



La reddition de Abd el-Kader au Palmier (1847) (gravure du temps).

Séance du jeudi 7 mars 2013

« NAISSANCE DES ASSOCIATIONS À NONTRON
1^{ÈRE} PARTIE : DE 1800 À 1905 »

par Dominique Poupeau.

Travail publié dans les Chroniques Nontronnaises n° 29 bis, liées à celle-ci.

Jeudi, lors de la séance du GRHIN, Dominique Poupeau a présenté sous le terme générique « association », les sociétés, clubs, cercles, et autres groupements à vocation sociale, professionnelle, politique, culturelle ou sportive en activité à cette époque, avant la loi de 1901.

Les événements sociaux et politiques ont influencé la création et le développement des associations dont certaines disparaîtront ou se transformeront, d'autres seront à la base de la vie associative actuelle.

La consultation des archives départementales, diocésaines, municipales, les communications du GRHIN, les ouvrages locaux et la « mémoire » de nombreux Nontronnais ont contribué à cette conférence soutenue par la projection de documents originaux : correspondances, articles de presse, cartes postales et photos.

Séance du jeudi 4 avril 2013

« RETOUR AU TEMPS DE LA ROUTE DE LA POSTE ROYALE. »

Par G. Duverneuil,
président du cercle historique de la Tour-Blanche.

Travail publié dans les présentes Chroniques Nontronnaises.

Séance du jeudi 3 mai 2013

« LE GÉNÉRAL NIKOLAÏ NIKOLAÏEVITCH OBROUTCHEFF »,
L'homme de la convention militaire franco-russe de 1892-1893.

Par Michel et Joëlle Bernard.

Plusieurs années de recherches, y compris à Saint Petersburg, nous ont permis de cerner la personnalité et de connaître les états de service d'un général russe, aujourd'hui oublié.

Pourtant son rôle fut fondamental au cours des grands événements de la seconde moitié du 19^{ème} siècle !

Lors de la guerre russo-turque de 1877-1878, ce sont ses conceptions stratégiques et tactiques qui ont fait basculer la victoire dans son camp alors que la campagne était très mal engagée pour l'Armée impériale russe.

Ensuite, l'élaboration d'une convention militaire entre une France affaiblie et isolée en Europe, par suite de la défaite de 1871, et un Empire russe, gardien des principes de la Sainte Alliance, voulue par le tsar Alexandre Ier ne fut pas une tâche aisée.

Francophone et francophile, ayant épousé une Française, le Général Obroucheff fut l'un des artisans, actif et volontaire d'une alliance française dont le Maréchal Foch devait dire :

« Si la France n'a pas été rayée de la carte de l'Europe à cette époque (1914), c'est à la Russie qu'elle le doit ».

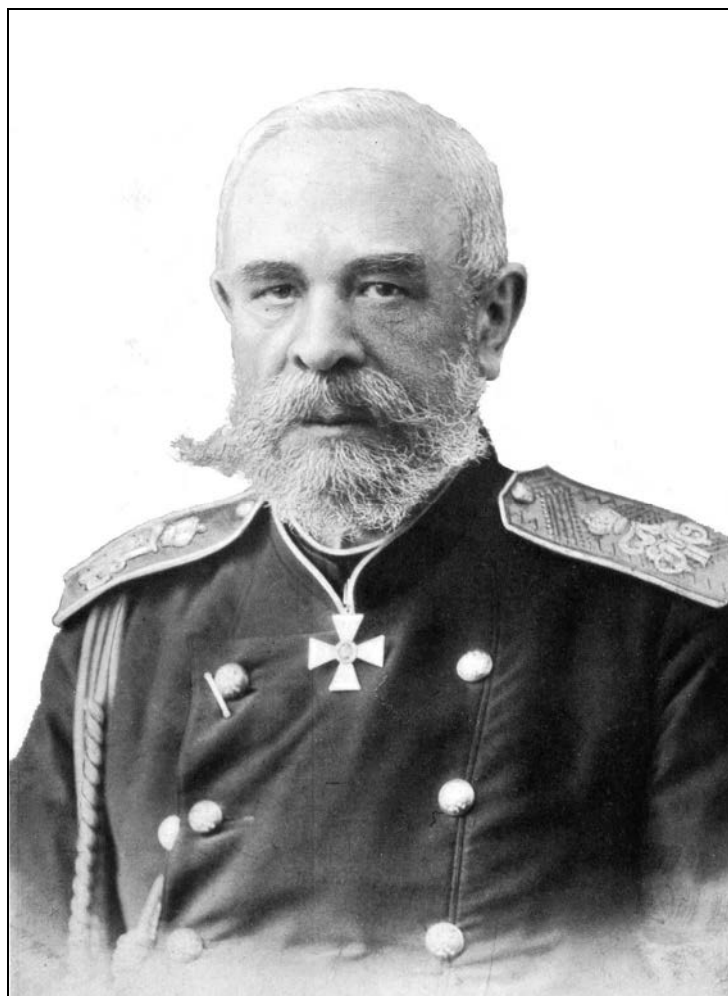
Le Général de Gaulle, évoquant les accords secrets négociés en 1892-1893 par les généraux de Boisdeffre et Obroucheff, soulignait leur rôle capital au début des hostilités en affirmant : *« Sans eux, les troupes françaises, accablées, auraient été vaincues plus rapidement encore qu'en 1870 ».*

Tout aussi remarquable était la présence du Général Obroucheff, en Dordogne. Châtelain du village de Jaure (canton de Saint Astier, 140 habitants), il participait à la vie communale, lors de ses séjours annuels. Son mécénat et ses interventions judicieuses quand surgissaient les difficultés inhérentes à la vie d'un petit bourg ainsi que le dévouement de son épouse étaient très appréciés. Il avait même été choisi par tous pour régler un litige qui opposait le maire, le conseil municipal et l'administration au sujet du tracé d'un chemin sur lequel aucun accord ne semblait possible.

Le couple donnait de grandes réceptions au château mais selon un témoin de l'époque *« les mendiants savaient trouver là un accueil charitable ».*

Décédé en son château de Jaure, le 8 juillet 1904, à l'âge de 73 ans, ses obsèques officielles eurent lieu à l'Église de la rue Daru, à Paris et l'inhumation à Saint Petersburg, le 22 juillet 1904. Son souvenir est encore vivace parmi quelques « anciens » du village qui se souviennent.

Jaure, le 10 avril 2013.



Portrait du général Obroucheff. Document de l'auteur.

Séance du jeudi 6 juin 2013

« PETIT PATRIMOINE ... PATRIMOINE OUBLIÉ. »

Par Catherine Schunck

Présidente de l'association « La Pierre Angulaire »

Et Marie Pauthier.

Aux côtés des églises et des châteaux dont notre Périgord est si riche, subsistent en milieu rural nombre de petits édifices, moins prestigieux, mais tout aussi importants car ils ont, dans un passé encore récent, joué pour nos anciens le rôle de véritables outils, indispensables pour leur assurer de meilleures conditions d'existence, ou, plus prosaïquement, pour les aider à survivre.

Ce petit patrimoine, devenu aujourd'hui prétendument inutile, est condamné à disparaître inexorablement. Le mieux serait évidemment de le conserver, mais, à défaut, on peut au moins en garder la mémoire.

C'est à quoi s'attache depuis 20 ans l'association *La Pierre Angulaire*, fondée par la Fédération départementale des Aînés ruraux de la Dordogne (aujourd'hui Générations Mouvement), et à qui le Conseil général a confié la mission de repérer, recenser, et étudier le petit patrimoine rural bâti du Périgord et de mettre en mémoire les informations recueillies.

Forte aujourd'hui de 120 membres, parmi lesquels 15 associations s'intéressant au patrimoine de leur commune ou de leur canton, l'association a réalisé plus de 1000 dossiers d'inventaire. Mais il reste beaucoup de travail à faire et l'association a besoin de renforts, surtout dans les zones où elle compte peu ou pas d'adhérents.

Pour plus d'informations voir le site : www.lapierreangulaire24.fr

Voyez aussi le travail publié dans les présentes Chroniques Nontronnaises par Marie Pauthier.

Sortie du jeudi 13 juin 2013.

- **Départ** des Champs de Foire respectifs.

Piégut 7 heures

Nontron 7 h 15

- **Domme.** Arrivée vers 9 h 45 - départ du petit train-guide (pas de marche)

Visite guidée 1 h et visite libre 1 h

- **Déjeuner.** Menu régional soigné.

Départ vers Sarlat.

- **Sarlat.** Arrivée vers 14 h 15

Visite guidée de 1 h du centre ville et temps libre de 45 mn (peu de marche).

Départ pour le château-falaise ou maison forte de Reignac.

- **Reignac.** Visite libre avec remise de documentaire. Meubles d'époque dans un lieu exceptionnel.

- **Retour** vers 18 h 15.

- **Arrivée :** A Nontron vers 21 h 30

A Piégut vers 21 h 45.

Sarlat-la-Canéda. Trois étoiles au guide Michelin.

Oui, nous avons la prétention de vous conduire en un site toujours en pleine évolution dans la connaissance de son remarquable patrimoine ; lequel a connu maintes restaurations depuis le passage d'André Malraux, véritable sauveteur de cette cité médiévale, avec quartiers Renaissance.

Ville-évêché, alors bien endormie depuis plusieurs siècles, ce qui lui a permis de garder ses trésors architecturaux en leur état. Rien d'original dans cette sortie direz-vous, nous connaissons déjà ! Fort bien, si vous nous faites confiance, nous en reparlerons après la visite commentée, hors saison, par le meilleur des guides, à notre demande, après avoir présenté notre société historique.

Un peu d'histoire :

De l'abbaye à l'évêché. Ici aussi tout commence par l'implantation d'une abbaye bénédictine au 9^e siècle, laquelle avait reçu sous Charlemagne les reliques de Sacerdos, évêque de Limoges, et de sa mère, sainte Mondane.

Les abbés étaient tout-puissants jusqu'au XIII^e siècle, qui vit la décadence de l'abbaye plongée dans des luttes intestines aux épisodes parfois sanglants : ainsi en 1273, lors d'un office, l'abbé fut soudain terrassé par une flèche décochée par un moine.

En 1299, un acte d'affranchissement dans « *Le livre de la Paix* » signé par la commune, l'abbaye et le roi préservait le rôle de seigneur de l'abbé, mais donnaient aux consuls tous les pouvoirs concernant l'administration de la ville.

En 1317, le pape Jean XXII, partageant l'évêché de Périgueux, proclame Sarlat siège épiscopal d'un territoire, dont les limites s'étendent bien au-delà du Sarladais. L'abbatiale devient cathédrale et les moines constituent le chapitre. Sarlat, alors ancienne capitale du Périgord Noir, est une résidence rivale de Périgueux et de Cahors ; d'où le nom de cathédrale de l'église Sacerdos. L'évêque de Périgueux portera par la suite, le titre d'évêque de Périgueux et Sarlat.

L'ancien évêché. Ce bâtiment à droite de la cathédrale, qui abrite aujourd'hui le théâtre, a conservé une façade Renaissance avec une loggia ouverte sous le toit, ou galerie, du plus pur goût italien. On retrouve l'influence de Niccolo Goddi, devenu évêque de St Sacerdos par la grâce de Catherine de Médicis. D'illustres prélats ont habité ce palais dont la famille de Salignac-Fénelon qui dirigea le diocèse pendant deux longues périodes : de 1567 à 1639 et de 1659 à 1688.

Trois édifices se succédèrent :

- L'église St-Sacerdos consacrée depuis le VIII^e siècle à ce saint, 30^e évêque de Limoges. L'église fut rattachée au Xe siècle à l'abbaye de Cluny.

- La cathédrale St-Sacerdos ; église construite au XIII^e siècle.

- Cette même cathédrale démolie en 1504 par l'évêque Armand de Gontaud-Biron et reconstruite en une cathédrale de dimensions plus importantes. Ces travaux furent abandonnés au départ de l'évêque et repris plus d'un siècle après.

L'église actuelle, élevée au XVI^e et XVII^e siècles a conservé la souche romane de la tour de façade. (1^{er} étage avec arcatures aveugles, 2^e étage à baies ouvertes, le 3^e étage est une adjonction du XVII^e siècle).

L'intérieur présente d'heureuses proportions pour sa vaste nef voûtée d'ogives. Le chœur est à cinq pans, avec un déambulatoire. Une belle tribune supporte des orgues de Lépine, célèbre facteur d'orgues du XVIII^e siècle.

L'âge d'or de Sarlat. Le XIII^e et le début du XIV^e siècles avaient été une période prospère pour cette ville de foires et de marchés, puis la guerre de Cent Ans la ruina, la laissant exsangue et dépeuplée. Le roi Charles VII pour la remercier de sa fidélité et de son âpre défense contre les Anglais auxquels elle avait été cédée, par le traité de Brétigny en 1360 (sous Jean le Bon), le roi lui accorda de nombreux privilèges, dont l'attribution de nouveaux revenus et l'exemption de certaines taxes. Les Sarladais se mirent alors aussitôt à reconstruire leur cité entre 1480 et 1500. C'est ainsi

que furent édifiés la plupart des hôtels particuliers, qui font aujourd'hui la fierté de Sarlat, et on peut ajouter, contribuent à sa notoriété et à sa prospérité.

L'architecture sarladaise. Le vieux Sarlat a été coupé en deux par la « *Traverse* », artère principale de la ville, en 1837, ce qui sépare le quartier ouest, plus populaire, du quartier est, plus aristocratique. On peut rappeler que bien peu de villes ont à ce point préservé leur décor ancien, offrant ainsi une belle évocation du passé par l'architecture des maisons et dans un appareillage de qualité qui souligne l'origine des pierres de taille choisies dans un beau calcaire.

Ici au pays de la lauze les couvertures traditionnelles, lourdes de 500 kg, imposent des charpentes pentues, afin que le poids énorme repose sur les murs très épais. Exhaussées au cours des siècles, la plupart des maisons présentent un rez-de-chaussée médiéval, un étage gothique rayonnant ou Renaissance, des faîtages et des lanternons classiques.

Un ensemble préservé, y compris des adjonctions de 'modernisme' des XIXe et XXe siècles, pourquoi ? Peut-être du fait de son éloignement des grandes voies de communication, mais encore et par la suite, le Sarladais fut longtemps un pays très pauvre, ce qui lui permit sans doute d'échapper à la mode du 'modernisme', entraînant des destructions très dommageables de nos jours, telles à Nontron.

Ainsi cet ensemble sarladais rare et précieux dirons-nous, toujours dans son jus, fut choisi en 1962 comme l'une des opérations pilotes pour la sauvegarde des vieux quartiers. Les travaux engagés en 1964 ont permis de raviver le charme de cette bonne petite ville de Sarlat. Nombreux sont les hôtels particuliers et les maisons que nous redécouvrirons, dont la maison bien connue de La Boétie. Les hôtels particuliers avec des noms célèbres : Malleville, Plamon, Grezel... le Présidial, l'Hôtel de ville. Mais aussi, la rue des Consuls, la place des Oies dans un beau décor architectural de tourelles, clochetons et escaliers d'encoignure, la cour des Fontaines, la cour des Chanoines, tout ceci nous conduira à :

La lanterne des morts, construite à la fin du XIIe siècle.

Ces monuments portent toujours une grande part de mystère, source de nombreuses hypothèses. Ce que l'on sait par contre, c'est que cette énigmatique tour cylindrique surmontée d'un cône terminal décoré de quatre bandeaux, compte deux salles. L'une au rez-de-chaussée couverte d'une voûte bombée, supportée par six arcs d'ogive, et l'autre dans la partie conique, inaccessible à l'homme... autre mystère.

Les Sarladais de la cité. Des monuments, certes, et des hommes.

La cité se composait de magistrats, de clercs, de l'évêque et des dignitaires du chapitre, des marchands. Tout ce monde formait une bourgeoisie aisée, importante aussi par le nombre, à laquelle s'ajoutaient des hommes de Lettres, mais encore un autre nom bien connu à Sarlat : Fournier-Sarlovèze, « *Le premier sabreur de l'Empire* » tel était son surnom. [voyez conférence du 3 mai 2013]

Domme. Panorama trois étoiles et bastide deux étoiles au guide Michelin.

Remarquablement située sur un promontoire escarpé, la bastide « Acropole du Périgord » domine un paysage des plus harmonieux de la vallée de la Dordogne. De même que la promenade de Sarlat offre peu de marche, la visite de Domme s'effectuera en petit train.

La bastide n'offre pas le plan rectangulaire habituel, mais celui d'un trapèze dû aux nécessités du terrain. Nous visiterons les remparts, découvrirons les trois portes monumentales et chargées d'histoire, dont la porte des Tours, fin XIIIe, élevée par Philippe le Bel. Ces portes servirent de corps de garde et abritèrent les Templiers (1307 à 1318) qui, incarcérés, y tracèrent de nombreux graffiti. Les rues présentent aussi un intérêt historique, dont celle intitulée 'Eugène-Leroy', lequel écrivit ici deux de ses œuvres maîtresses : « *L'ennemi de la mort* » et « *Le moulin du Frau* ». Incontournable, la très belle halle (XVIIe siècle) sur la place où est située l'imposante

maison des gouverneurs (XVI^e siècle) avec son élégante tourelle - actuellement siège de l'Office de Tourisme.

Après les monuments, l'histoire des hommes.

Sur l'esplanade du Belvédère de la Barre, outre le panorama, se trouve un buste représentant Jacques de Maleville (1741-1824). Dommois qui fut l'un des rédacteurs du Code Civil.

L'exploit du capitaine Vivans.

Alors que les troubles de la Réforme incendient la France, Domme résiste jusqu'en 1588 aux huguenots qui écument le Périgord. Une ruse permet au fameux capitaine protestant Geoffroi de Vivans de s'emparer de la place. En pleine nuit, suivi de trente soldats, il grimpe le long des rochers de la Barre, endroit si abrupt qu'il n'a pas été jugé utile de le fortifier. Sans bruit, la troupe pénètre dans la ville endormie. Tout à coup, accompagnés de tambours et de trompettes, les huguenots crient, s'exclament, faisant un bruit infernal. Au milieu de la stupeur et de la confusion qu'ils provoquent, les assaillants, alors dans la place, ouvrent les portes des tours au gros de la troupe, alors que les habitants mal réveillés, ne songent pas à résister.

Maître de la ville pendant quatre ans, Vivans y installe une garnison, brûle l'église ainsi que le prieuré des Augustins et établit le culte réformé. Cependant, prenant acte des succès croissants des catholiques en Périgord, il vend la place le 1^{er} janvier 1592, ne laissant que des ruines. On trouve son nom gravé à l'intérieur d'une tour des remparts..

Marie-Thérèse Mousnier.

Séance du jeudi 4 juillet 2013

« PETITS LAVOIRS ET GRANDES LESSIVES EN PÉRIGORD. »

Par Jean-Paul Charbonneau

Les lavoirs sont les grands oubliés du patrimoine... Aujourd'hui, abandonnés par les édiles, qui n'ont guère de subsides pour entretenir ou réhabiliter des édicules sans utilité et sans visibilité, ils étaient déjà lors de leurs constructions, au dix-neuvième siècle, méprisés par les élites de l'époque. Celles-ci ne voyaient dans les lavoirs que lieu pathogène ou persistance de pratiques rétrogrades. Les ingénieurs départementaux chargés de l'hygiène publique avaient mieux à faire en s'occupant d'assainissement, de fourniture d'eau potable et d'aménagements fluviaux.

C'est pourquoi l'édification des lavoirs tels qu'on peut encore les observer de nos jours, doit souvent à l'initiative privée et à la volonté des populations modestes et laborieuses. Celles-ci exigent de leurs élus et financent de leurs deniers (par souscription) des équipements plus rationnels pour rincer le linge. Le rinçage était une étape essentielle dans les grandes lessives (ou bugées) qui, notamment dans les campagnes, se déroulaient deux fois par an et duraient huit à dix jours. Pour les femmes qui s'y livraient, le lavoir constitue bien un progrès. Installé aux plus près des habitations, sur une source ou au bord d'un ruisseau, il permet de travailler dans de meilleures conditions... et dans une ambiance plus conviviale. Là où le rinçage était une activité astreignante et solitaire, il devient avec le lavoir une occupation moins fatigante et plus solidaire.

C'est ainsi que la France de la troisième République se couvre de lavoirs, des lavoirs simples et pratiques qui deviendront, avant la pompe, la balance publique, les bains-douches ou le logement de l'instituteur, les premiers équipements communaux dont se doteront les municipalités. Certes, l'équipement en question n'excite pas la créativité des architectes ou des urbanistes. Aussi a-t-on recours au maçon ou au carrier du voisinage pour le bâtir. Ainsi s'expliquent la grande diversité des formes et certaines audaces hydrauliques. Des formes et des innovations qu'on retrouve dans des périmètres bien précis, et qui signalent la réputation de l'artisan concerné. Les

questions qu'avaient à résoudre ces obscurs tâcherons n'étaient pas simples. Outre l'étanchéité des bassins, il fallait faire en sorte que ceux-ci se remplissent ou se vident le plus rapidement possible pour ne pas abuser du temps précieux de ces dames. Il fallait encore dans un espace réduit prévoir un maximum de place puisque, c'est bien connu, la chaleur du groupe motive les ardeurs. Il fallait enfin être au plus près d'une eau vive, d'une eau pure afin que le rinçage soit efficace. Telles étaient les obligations d'un carrier, objectifs qu'il se donnait à lui-même et qu'on n'appelait pas encore « cahier des charges ».

On ne parlait pas non plus d'ergonomie; les toitures qui vous protégeaient de la pluie tout autant que du soleil étaient rares. Le bon lavoir était celui qui rapprochait au mieux la laveuse de la surface de l'eau. D'où ces silhouettes courbées, agenouillées dans une caisse en bois (le « baillot », « la cabasse ») qui marquent tant l'imagerie des lavoirs.

Le Périgord n'échappe pas à cette évolution mais semble y venir, du moins dans le Nontronnais, plus tardivement. Les lavoirs en ciment, signe de construction plus récente, y sont nombreux et se présentent même sous forme de baquet, permettant de travailler debout donc de façon moins pénible. La pluviométrie et la géologie fournissaient dans une contrée à l'habitat dispersé une abondance de points d'eau. Cette abondance a pu favoriser le maintien des pratiques anciennes puisque le lavage du linge ou son rinçage n'exigeait pas de longs déplacements; le lavoir dans sa modernité n'était pas toujours considéré comme prioritaire.

On le voit, le lavoir est un témoin de l'histoire des hommes, de leur quotidien et de leur peine; c'est peut-être même le seul édifice qui rend hommage au labeur discret mais indispensable de nos mères ou de nos grands-mères. Il faut donc en parler, il faut les redécouvrir au fond d'un vallon ou sur les bords d'un modeste ru, il faut quand c'est possible tout faire pour les restaurer, leur donner un semblant de vie, car ils sont de l'histoire vivante, celle de nos bourgs et de nos hameaux.

Le Conférencier

Niortais de naissance, Vendéen d'origine, Jean-Paul Charbonneau vit aujourd'hui entre Champs-Romain (24) et La Rochelle (17).

Ancien consultant auprès de grandes entreprises françaises, diplômé de l'université, médiéviste, il s'est particulièrement intéressé aux questions d'hydraulique ainsi qu'au patrimoine régional.

Il est membre de la Société d'Histoire et d'Archéologie de l'Aunis et du GRHIN ; il collabore à différentes revues historiques et anime plusieurs émissions radiophoniques consacrées au patrimoine.

Il est l'auteur, entre autres, d'un ouvrage intitulé « Les lavoirs de Charente-Maritime », préfacé par Claude Belot, sénateur et vice-président du Conseil Général de Charente-Maritime.

Séance du jeudi 5 septembre 2013

« LA FIN' AMOR. »

LES FEMMES TROUBADOURS par Jean-Claude DUGROS

Il est remarquable qu'aux 12^{ème} et 13^{ème} siècles, les femmes aient eu accès à l'univers du monde troubadouresque et qu'elles s'y soient intégrées. La lyrique féminine des *trobairitz*, spécifique et originale, trouve sa place dans la société occitane de cette époque où règne *paratge* (parité), synonyme d'une certaine égalité en amour : entre les sexes, entre les classes, entre les sentiments. *Le rôle que la femme a joué dans cette poésie amoureuse de l'Occitanie médiévale, dans la complexité de la fin'amor, nous paraît d'une incontestable luminosité* (Pierre Bec).

CODES ET LOIS DE LA « FIN AMOR » *par Jean RIGOUSTE*

Diviniser la Dame et la servir

A une époque plutôt rustre, la courtoisie, la loyauté et la fidélité étaient de fait des qualités bienvenues pour la gent féminine. Le vécu amoureux, considéré comme expérience spirituelle, transcende les simples désirs et visant à quelque chose de pur, transfigure la vision du monde des amants.

BÉATRICE DE PLANISSOLES *par Richard BORDES*

Le registre d'Inquisition de Jacques Fournier a conservé les traces assez précises de la vie amoureuse et tumultueuse de Dame Béatrice de Planissoles, châtelaine de Montailou en terre ariégeoise. Nous sommes là dans le cadre populaire de la petite noblesse des montagnes, loin du raffinement de la lyrique troubadouresque des grandes cités, mais son propos de vie puise tout de même au fonds commun de la culture occitane qui ne sublime peut-être pas l'amour, mais qui tout au moins en célèbre le plaisir.

Séance du jeudi 3 octobre 2013

« HENRI LAFOREST - 1904-1989
ET LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES DE 1956 ET 1958 »


Par Hervé Lapouge

Hervé Lapouge a proposé une rétrospective abondamment illustrée et documentée de la carrière d'Henri Laforest, incontournable figure du radicalisme périgordin, secrétaire d'État à trois reprises, député, conseiller général et maire de Nontron, comme son grand-père maternel, le Docteur André Picaud.

En point d'orgue, Hervé Lapouge a fait revivre les élections législatives de 1956 et 1958, particulièrement animées, voire quelque peu tumultueuses dans le Nontronnais, dont Henri Laforest fut, avec Georges Bonnet, Robert Lacoste, Yves Peron, André Denis... d'autres encore... l'un des protagonistes majeurs.

Avocat brillant, humaniste érudit, Henri Laforest, après avoir consacré avec passion, de la lumière au crépuscule, quarante années de sa vie au service de la « Res Publica », s'éteignit finalement le 13 janvier 1989 à Teyjat, laissant derrière lui le souvenir d'une éternelle élégance et d'une courtoisie de tous les instants.




 M. LAFORST s'entretient des problèmes de la patente et de la T.V.A. devant le magasin de M. Bonnefond, primeurs à NONTRON. Ont reconnait de gauche à droite, M. Bordas, artisan Coiffeur, conseiller municipal. Nontron - M. Blondy, quincailler, maire de la Chapelle St Jean. Mme Casimir, chauffage sanitaire, M. Taillemaud, cafetier à Savignac de Nontron, M. Bonnefond père. M. Lafortest,

Sortie du jeudi 13 juin 2013.

Autour de Brantôme.

9 heures :

Départ en covoiturage de Nontron

Arrivée à Brantôme. Stationnement sur le grand parking face à la maison de retraite.

9 heures 30 à 12 heures :

Visite guidée de Brantôme par M. Claude Labussière, président de l'Association Brantôme Initiative-Patrimoine.

12 heures 30 :

Repas à la ferme-auberge de Faye route de Périgueux.

Menu :

Apéritif (vin de noix ou pineau maison)

Soupe paysanne

Assiette de la ferme : cou farci, rillettes de canard, magret séché, carpaccio d'aiguillettes de canard
 Cuisse de canard farcie (farce à base de cèpes, foie gras, châtaignes)
 Légumes de saison
 Salade
 Fromages des fermes environnantes
 Dessert maison : gâteau aux noix ou clafoutis aux mirabelles
 Café
 Vins : Bergerac rouge ou rosé (en carafe)



14 heures 30 :

Circuit en voiture dans les communes de l'est du canton de Brantôme (Valeuil, Sencenac-Puy de Fourches, Agonac, Saint-Front-d'Alemps, Eyvirat)

Principaux arrêts :

- Sarrazignac (Valeuil) : ancienne halte des Rades (ligne chemins de fer départementaux de Périgueux à Saint-Pardoux-la-Rivière par Brantôme), dolmen de Laprougès (M.H.)
- Puy-de-Fourches : église, beau point de vue sur la région
- Sencenac : église ; à proximité ancien repaire noble du Teyrat et manoir de la Borie-Fricart
- Agonac : ancienne ville close protégée par une enceinte fortifiée au Moyen Âge et qui comptait 5 châteaux ou demeures nobles
- Saint-Front-d'Alemps (éventuellement château de Rochemorin et fontaine de la Roche)
- Eyvirat : tombe d'Elie Bouthier à l'origine de la fête de la Rosière d'Eyvirat

Retour par la Chapelle-Faucher et dernier arrêt au village très pittoresque de Condat-sur-Trincou

Par Jean-Pierre Rudeaux.

Voyez la relation dans les présentes Chroniques Nontronnaises.

Séance du jeudi 7 novembre 2013

« BOURDEILLES XIV^E SIÈCLE :
 HUIT ANNÉES DE PRÉSENCE ANGLAISE »

Par Bernard Angeli.

Travail présenté dans les présentes Chroniques Nontronnaises.

Il en est des communes comme des empires. Rome a dominé le monde pendant un demi-millénaire puis a sombré.

Le site de Bourdeilles avec la famille des Bourdeille a connu l'apogée de sa puissance entre l'an 1000 et l'an 1500.

Dans l'organisation féodale imposée par les Carolingiens, Bourdeilles est alors une des 4 baronnies du Périgord.

La prédominance du Baron sur ses fiefs est marquée par une tour plus haute que l'actuelle, située également sur le promontoire calcaire surplombant la Dronne.

Depuis Aliénor (**1152**), le Baron a un roi, celui de France et un duc, celui d'Aquitaine qui est roi d'Angleterre, d'où des conflits incessants entre ces souverains.

Au cours du **XIIIème siècle**, la lignée continue des Bourdeille se termine par des descendants de 2 lits. Les frères du second lit, fils d'une fille de comte, tentent de s'approprier les biens de leur demi-frère aîné parti en croisade avec St Louis. Cela se termine, après intervention royale, par un partage du site en deux ensembles.

Au **début du XIVème siècle**, coexistent sur le site, le baron dans sa haute tour et la famille Maumont qui, ayant reçu la seconde moitié du site y a fait construire la tour actuelle. Le roi de France reprendra rapidement cette seconde moitié pour la remettre au comte du Périgord.

Les rois de France et d'Angleterre divergeant sur tous les sujets, en **1337**, la guerre de Cent Ans commence.

Si les armées anglo-gasconnes ont longtemps évité le site réputé imprenable de Bourdeilles, elles se sont enhardies avec l'évolution des armements.

En **1369**, le site fini par être investi après 11 semaines de siège. Le sire de Mussidan est chargé de gérer le site, pour le roi d'Angleterre.

Le Baron refusant à ce sire l'installation dans sa tour baronniale ancienne, ce dernier la fait raser. Le Baron se réfugie au château de la Tour-Blanche.

Il faut attendre la venue de l'armée des Valois, commandée par du Guesclin pour que la place soit rendue à la France le **17 Août 1377**.

Séance du jeudi 5 décembre 2013

« LES RÉFUGIÉS ALSACIENS ET MOSELLANS EN DORDOGNE SOUS
L'OCCUPATION »
SUITE ET FIN.

Par Catherine et François Schunck.

Après avoir rapidement décrit la situation de la Dordogne en mai 1940, Catherine et François Schunck montrent, avec l'exemple de la petite ville de Brantôme, comment les réfugiés de l'exode consécutif à l'attaque allemande de mai 1940 se sont ajoutés aux évacués de septembre 1939 et les difficultés qui en sont découlées.

Ils présentent ensuite successivement le nouveau visage de la France après l'armistice (annexion des provinces de l'Est, zone occupée, zone libre), les expulsions par les Allemands, et brossent, à grands traits, la vie des réfugiés alsaciens et lorrains entre 1940 et 1945 : création d'organismes de solidarité, persécutions contre les juifs, participation à la Résistance et enfin, après la Libération, le retour en Alsace et Lorraine avec les surprises désagréables qu'il comporta parfois.

SOMMAIRES DES CHRONIQUES NONTRONNAISES.

NUMÉRO –1 (A Saint-Martin le Pin au XVIIIe siècle) – 1981

- Fiche technique - Quelques précisions sur la monnaie et les mesures - Saint-Martin sur la carte de Belleyme
- Chapitre 1 : Vivre et mourir à Saint-Martin au XVIIIe siècle
- Chapitre 2 : L'économie du village
- Chapitre 3 : Les cadres de la vie paroissiale
- Chapitre 4 : La société villageoise, la pyramide sociale
- Chapitre 5 : Solidarité et tension au village. *Guy Mandon*

NUMÉRO 0 (biographies et bibliographies) Ecrivains et Terre Natale

- Joseph Nadaud - François Chabaneau - Camille Chabaneau - Les Verneilh-Puyraseau
- Joseph de Verneilh-Puyraseau - Félix de Verneilh-Puyraseau - Jules de Verneilh-Puyraseau
- Alcide Dusolier - Antonin Debidour - Ribault de Laugardière et G. de Monneron
- Georges Rocal - Fernand Dupuy - Michèle Brunet - Madeleine Ducourtieux
- Paulette Ménager - Paul Thibaud - Félicie Brouillet - Pierre Barrière
- Claude Barrière - Léonard Pomeyrol.

NUMÉRO 1 – 1981

- Du haut du clocher de Nontron : *Robert Bouet*
- Monnaies dans la région de Nontron sous Richard Cœur de Lion (1169-1199) : *Gérard Chaperon*
- Forge-Neuve et Montalembert : *Jean Maudet*
- La Nontronite : *Suzanne Battut*
- La montée à Paris d'un jeune Nontronnais, Antonin Debidour : *François Debidour*
- Les gisants de Javerlhac : *Marcel Belly*
- Registres paroissiaux de Teyjat (1754-1792) : *Robert Bouet*

NUMÉRO 2 – 1981

- Les Moulins du Bandiat : Travail collectif
- Au temps du subdélégué Duboffrand : *Robert Bouet*
- Le château de Piégut : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Notes sur la Cure de Nontron et ses curés du XVIe au XVIIIe siècle : *Robert Bouet*
- Les Bernardières : *Jean Perrard*
- Poésies intimes de Camille Chabaneau : *Hélène Clavaud*
- Autour d'une prescription médicale à Javerlhac en 1680 : *Odette Plazer*

NUMÉRO 3 – 1982

- Les métiers de Nontron : *Madeleine Thibaud*
- Les châteaux de Nontron : *Suzanne Battut*
- Les Carnot : *Paulette Bourdiol*
- La poste à Nontron : *Gérard Chaperon*
- L'église de Nontron pendant la Révolution française : *Robert Bouet*

NUMÉRO 4 – 1983

- La vie municipale à Javerlhac de 1837 à 1891 : *Marthe Bontemps et Charlotte Martial*
- Quelques coutumes dévotieuses et pratiques superstitieuses dans le Nontronnais : *Odette Plazer*
- La direction de l'Hôpital de Nontron de 1802 à 1952 : *Robert Bouet*
- Nontron et le pouvoir politique de 1789 à 1815 : *Irène Massevy*
- Routes et chemins en Nontronnais : *Madeleine Thibaud*

NUMÉRO 5 – 1984

- Les guérisseurs, leurs remèdes, les Saints guérisseurs : *Joseph Doucet*
- Petite étude historique sur la ligne du chemin de fer du Quéroy à Nontron : *François Reix*
- Les chemins de fer en Nontronnais, les projets non réalisés, Nontron-Périgueux et Nontron Chabannais : *François Reix*
- La carrière administrative de Jean-Baptiste-Joseph Verneilh Puyraseau (1756-1839) : *Roland Drago*
- La Renaudie : *Docteur Georges Durieux*
- Disparition des ruines du château-fort de Nontron : *Suzanne Battut*
- La caisse d'épargne de Nontron : *Denise Lafarge*

NUMÉRO 6 – 1985

- Connaissance d'Henri Delage : *Jean Delage*
- Piégut : ses marchés, son tramway : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Sur les traces de Burgou : *Paul Thibaud*

- Les dix dernières années de Du Guesclin : *Jean Perrard*
- Règlement de police municipale de Nontron du 20 décembre 1850 au 30 novembre 1889 : *Hélène Clavaud*
- Un lustre de Notre-Dame de Nontron : *Suzanne Battut*
- La vie rurale en Périgord Vert dans la première moitié du XXe siècle : *Fernand Dupuis*

NUMÉRO 7 – 1986

- Historique du GRHIN. Sa centième : *Hélène Clavaud*
- Délibération du Conseil Municipal de la commune d'Etouars (sollicite érection en succursale) : *Louis Le Cam*
- Hôpital de Nontron. Legs et aliénations : *Hélène Clavaud*
- Saint-Pardoux-La-Rivière des origines à 1300 : *René Agard-Lafond*
- Des fontaines miraculeuses – Les bonnes fontaines : *Joseph Doucet*
- L'Hôtel de ville de Nontron : *Irène Massevy*
- En Nontronnais au temps des Etats-Généraux (1788-1789) : *Robert Bouet*

NUMÉRO 8 – 1987

- La Baronnie de Nontron dans la mouvance de Bretagne (1275-1464) : *Suzanne Battut*
- Deux parlementaires nontronnais, Thomas et Alcide Dusolier : *Henri Laforest*
- Richard Cœur de Lion en Limousin : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Procès à cadavre du curé de Nontron, Jean-Baptiste Turçat, en 1759 : *Robert Bouet*

NUMÉRO 9 – 1987

- L'affaire de Vaucocour ou le soulèvement d'Abjat en 1640 : *Robert Fayemendy*
- La fabrication de canons de marine dans les forges du Nontronnais : *Pierre Blanc*
- « Le pain noir » Nontron, 7 avril 1817 : *Irène Massevy*
- Léonard Pomeyrol, directeur d'école et écrivain occitan : *Marcel Belly*

NUMÉRO 10 – SPÉCIAL BICENTENAIRE – 1989

- Le district de Nontron : 1789 – 1790 – 1791 – 1792 : *Robert Fayemendy*
- Sacrilège à Teyjat : *Marcel Belly*
- Deux curés en révolution : *Robert Bouet*
- État civil de la commune de Nontron, décennie 1793-1802 : *Louis Le Cam*
- Tribulations du curé Dubut de Front-sur-Dronne pendant la Révolution : *Docteur Georges Durieux*
- Les fêtes révolutionnaires à Nontron : *Irène Massevy*
- « Souvenir de 75 ans... » Verneilh Puyraseau : *Jean Bardoulat*

NUMÉRO 11 – 1990

- L'abbaye de Peyrouse : *Joseph Doucet*
- Premier collègue de Nontron : *Hélène Clavaud*
- Les vicissitudes du langage : *Paul Thibaud*
- La vie quotidienne à Nontron au début du XIXe siècle : *Irène Massevy*

NUMÉRO 12 – 1991

- Notes d'histoire sur la forge de Rudeau ou des Bernardières : *Madeleine Hériard*
- Histoire vécue d'une jeune fille sous la Terreur : *Jacqueline Carenso*
- Mémoires d'émigration d'un gentilhomme périgordin, Antoine Faurichon de la Bardonnie (1791-1797) : *Jacqueline Carenso*
- Extrait du rapport sur les gisements de plomb argentifère : *P. Termier*
- Les petits moulins de Saint-Estèphe : *Madeleine Thibaud*

NUMÉRO 13 – 1997

- Le conventionnel Jean Allafort et ses enfants : *Marthe Bontemps*
- Un aristocrate périgordin dans la Révolution française, le citoyen Chapelle-Jumilhac : *Pierre Ortega*
- Un Périgordin de Nontron : Le comte de Saint-Aulaire, *François Debidour*
- Un prêtre philanthrope, Pierre Védey : *Irène Massevy*
- L'agronomie forestière de Justin Amédée de la Garde : *Armand Affagard*
- Abbé Julien – Georges Rocal : *Paul Delavallade*

NUMÉRO 14 – 1998

- Le drame de Montcigoux : *Jean Bardoulat*
- Prisonniers de guerre et déserteurs pendant la Révolution : *Docteur Michel Duverger*
- L'octroi à Nontron au cours du XIXe siècle : *Odette Plazer*
- L'hospice de Nontron, les enfants trouvés : *Irène Massevy*

NUMÉRO 15 – 1999

- La Révolution de 1848 et la seconde République. Vie quotidienne et municipale à Nontron : *Louis Le Cam*
- Un rite politique oublié : la fête de l'Empereur en Nontronnais au second Empire : *Georges Marbeck*
- L'hospice de Nontron, les indigents : *Irène Masevry*
- Le crime du Bandiat : *Hervé Lapouge*

NUMÉRO 16 – 2000

- Pour un centenaire, le chanoine Lavergne, archiprêtre de Nontron : *Père Pommarède*
- Aux armes Citoyens de Javerlhac ! : *Odette Plazer*
- Thomas-Robert Bugeaud (1784-1849) « Ense et Aratro »-« Par l'épée et la charrue » : *Pierre Ortega*
- Lucien-Jacques Janet de Lasfond (1819-1893), Louvetier, Maire et pamphlétaire : *A. Ribadeau Dumas*
- L'état civil dans la société du Haut-Périgord et du Bas-Limousin aux XVIIIe et XIXe, *Robert Fayemendy*
- Cent ans de murs peints publicitaires en Nontronnais : *Alain Poinet*

NUMÉRO 17 – 2001

- La Cella de Badeix dans l'ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*
- La fuite de Louis XVI – Réactions en Dordogne : *François Reix*
- François Chabaneau, un savant périgordin oublié (1754-1842) : *Abbé Robert Bouet*
- L'hospice de Nontron reçoit les militaires (1802-1835) : *Irène Masevry*
- De la naissance de l'assurance à l'incendie du château de Nontron : *Alain Poinet*
- Javerlhac au temps de la séparation de l'Église et de L'État (1880-1910) : *Odette Plazer*

NUMÉRO 18 – 2002

- Le nom de Nontron dans la littérature : *Jean-Bernard Besse*
- Nos prieurés de l'ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Alcide Dusolier (1836-1918) : *Robert Fayemendy*
- Antonin Debidour (1847-1917) : *Jeanine Valade*
- Léon Sireyjol (1861-1942) : *Jean-Serge Eloi*
- En Périgord-Vert, quelques Maires des moins notables aux notables : *Daniel Lacombe*

NUMÉRO 19 – SPÉCIAL 25 ANS DU GRHIN – 2003

- Un pionnier de l'aviation, méconnu, le baron Charles de Verneilh-Puyraseau : *Jean Bardoulat*
- Alcide Dusolier, homme politique : *Robert Fayemendy*
- Un brin d'histoire et d'éducation civique à l'aube du 3^{ème} millénaire : *Pierre Guillout*
- Histoire du Lycée-Collège Alcide Dusolier de Nontron : *Louis Le Cam*
- Grandmont, un Ordre qui connut quelques désordres : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Apothicaires et leurs remèdes en Nontronnais : *Odette Plazer*
- Le monument aux morts de Saint-Pardoux. Aperçus de la Grande Guerre : *François Reix*

NUMÉRO 20 – 2004

- Réfractaires, émigrés et biens nationaux en Javerlhacois (1789-1794) : *Odette Plazer*
- Les guerres de Religion en Nord-Périgord : *Anne-Marie Cocula*
- Rochers de légende du chaos granitique de Piégut-Pluviers. Communes d'Augignac et de Saint-Estèphe : *Bernadette Dumas-Oklé*
- Grandmont dans la tourmente. Les chocs de la civilisation occidentale du 14^{ème} au 17^{ème} : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Les Périgordins dans les Brigades Internationales. : *Jean-Jacques Gillot*
- Étude sur le chemin de fer en Dordogne : *Daniel Lacombe*
- Réfractaires, émigrés et biens nationaux (1789-1794) deuxième partie : *Odette Plazer*

NUMERO 21 – 2005

- La Chapelle (St) Robert et Forgeneuve pendant la Révolution ; les ateliers de salpêtre : *Odette Plazer*
- Aspects de la vie rurale en Nord Périgord, souvenirs d'un médecin de campagne de Thiviers : *Dr. Claude Hautefeuille*
- Saint-Angel et le domaine de La Pouyade ; *Marie-Thérèse Mousnier*
- Noblesse aujourd'hui, dans son contexte historique : *Henri Malga*
- L'héraldique ; explications des règles élémentaires de quelques blasons du Périgord : *Henri Malga*
- 1- Badeix et la Réforme du 17^e siècle. 2- Destruction de l'Ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*

NUMERO 21 Bis (supplément spécial Mme Battut) 2005

- Manuscrit sur les châteaux de Nontron et leurs seigneurs
- Pièces annexes
- Histoire d'un lustre de l'église de Nontron
- La Nontronite.

NUMERO 22 – 2006

- Histoires d'encriers : *Jean Bardoulat*
- Instruments de musique ancienne : *Michel Dollé*
- Les origines de la cavalerie française : *Henri Malga*
- Heurs et malheurs de la Royale. L'Hermione : *Dr Claude Varlet*
- Les relations entre la France et les Pays-Bas pendant les Temps Modernes : *Gérard Van Der Most*.

NUMÉRO 22 bis – 2006

- Guerres et insurrections de la misère : *Marie-Thérèse Mousnier*

NUMÉRO 23 – 2007

- Villebois-Mareuil, le La Fayette de l'Afrique du Sud : *Henri Malga*
- L'eau et les hommes : *Bernadette Dumas-Oklé*
- La lumière de Chartres dans les ténèbres périgordines : *Thierry Baritaud*
- Le général d'Empire Fournier-Sarlovèze, comte de Louis XVIII, 1775-1827 : *Henri Malga*
- Véritable et tragique histoire du château de LHERM : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Réception d'un hôte de marque au XVIIe siècle : *Jean-Marie Bouzy*

NUMÉRO 24 – 2008

- L'abbaye de Ligeux, pensionnat pour jeunes filles nées : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Albert de Calvimont, préfet et homme de lettres : *Philippe Lalanne de Jonquel*
- Jean de Bretagne, vicomte de Limoges : *Francis Gérard*

NUMÉRO 25 – 2009

- Armand-Emmanuel de Richelieu (1766-1822) : *Geneviève Moreau*
- Madame Grand, Madame de Talleyrand-Périgord, Princesse de Bénévent : *Jean-Marie Bouzy*
- George Sand (1804-1876) : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Les débuts de la carte postale : *Jean-Pierre Rudeaux*
- Aucors, histoire du château et de ses seigneurs (1100-2000) : *Claude-Henri Piraud*
- Hautefaye 1870 : *Georges Marbeck*
- Des pigeonniers seigneuriaux : *Francis Gérard*

NUMÉRO 26 – 2010

- Notre voyage à La Tour-Blanche : *Gabriel Duverneuil, Francis Gérard*
- La prison militaire de Nontron en 1944 : *Jean-Jacques Gillot*
- Lussas et Nontronneau : *Abbé Robert Bouet*
- Fontaines, ses prieurés, son château : *Michel Vergnaud*
- La Vicomté de Turenne : *Marie-Thérèse Mousnier, Gérard Francis, Henri Malga*
- La Guyenne : le tremplin politique d'Henri III de Navarre, le futur Henri IV : *Anne-Marie Cocula, Marie Pauthier*
- Le camp américain de la Forêt de La Braconne : *Colonel Jean Delahaye*

NUMÉRO 27 – 2011

- Notre voyage en Charente : *Francis Gérard*
- Les écrivains du Piégutais : *Jean Bardoulat*
- Le canton de Jumilhac-le-Grand : *Jean-Pierre Rudeaux*
- Jean Guy Antoine Devard : *Hervé Lapouge*
- Notre voyage vers les Bastides : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Nontron en cartes, plans, gravures... : *François Reix*
- L'Aquitaine : *Marie-Thérèse Mousnier*

NUMÉRO 28 – 2012

- Des dessins du baron de Verneilh-Puyraseau : *Francis Gérard*
- Michèle Brunet - de la place du Canton à Lecture pour tous : *Hervé Lapouge*
- Notre voyage en Charente : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Le vin de Rossignol et des environs : *Michel Vergnaud*
- Teyjat - présence du passé : *Jean-Marc Warembourg*
- La Vierge dorée de l'église de Bussière-Badil : *Marie Pauthier*

NUMÉRO 28 bis - Tome 1 – 2012

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; les publications dans le Bulletin de la SHAP : *F. Gérard*

NUMÉRO 28 bis - Tome 2 – 2012

- Œuvres de Jules de Verneilh ; les autres publications : *F. Gérard*

NUMÉRO 28 bis - Tome 3 – 2012

- Œuvres de Jules de Verneilh ; Florilège : *F. Gérard*

NUMÉRO 29 – 2013

- La route de la poste royale, la « diagonale d'Aquitaine ». *Gabriel Duverneuil*
- Bourdeilles XIV^e siècle. Huit années de présence anglaise. *Bernard Angeli*
- Petit Patrimoine. Patrimoine oublié... *Marie Pauthier*
- Notre Voyage dans le Brantômois. *Jean-Pierre Rudeaux*

NUMÉRO 29 bis - 2013

- Naissance des associations à Nontron : *Dominique Poupeau*

NUMÉRO 30 - 2014

- A propos des fouilles archéologiques. *Gabriel Duverneuil - Francis Gérard*
- Le voyage touristique de Raymond Poincaré en Dordogne. *Jean-Pierre Rudeaux*
- La vie quotidienne au Moyen Âge. *Sonia Breux-Pouxviel*
- Les tailleries de meules de Saint-Crépin-de-Richemont. *Maurice Cestac*
- Construction du chemin de fer de Nontron à Thiviers. *François Reix*

NUMÉRO 30 bis - 2014

- Un siècle au service de l'herbe à Nicot : *Jean Bardoulat*

NUMÉROS SPÉCIAUX 1, 2, 3, 4, 5, 6 : chanoine Brugière

- **1** : Le canton de Nontron ;
- **2** : Le canton de Mareuil ;
- **3** : Le canton de Bussière-Badil ;
- **4** : Le canton de Verteillac ;
- **5** : Le canton de Champagnac.
- **6** : Le canton de Saint-Pardoux-la-Rivière

NUMÉRO 31 - 2015

- Destins de femmes en Périgord Vert : *Francis Gérard*
- Les mottes castrales : *Jacques Jarry, Francis Gérard*
- Les quatre dynasties des seigneurs de Varaignes : *Jean-Marc Warembourg*
- L'histoire de l'orgue de Marin Carouge : *Henri Aristizabal*
- Jean Lapeyre Mensignac : *Collectif*

NUMÉRO 31 bis - 2015

- L'Ancienne industrie du fer en Nontronnais (XVII^e et XVIII^e siècles.) : *Madame Clavaud*
- Forge-Neuve et Montalembert : *Jean Maudet*
- Notes d'histoire sur la forge de Rudeau ou des Bernardières : *Madeleine Hériard*
- La fabrication des canons de Marine dans les forges du Nontronnais. *Pierre Blanc*
- Blanchard de Sainte-Catherine, maître de forge à la Chapelle-Saint-Robert. *Jean Maudet*

NUMÉRO 31 ter - 2016

- Les Associations à Nontron de 1900 à la 2^{ème} guerre mondiale : *Dominique Poupeau*

NUMÉRO 32 - 2016

- L'architecte Catoire, ses mystères, son œuvre. *Nelly Buisson*
- La poste en Nontronnais des origines à 1900, à travers les marques postales. *Josette Chaperon-Gay*
- Le Moyen Âge à table. *Sonia Breux-Pouxviel*
- Histoire du « Claud » à Saint-Martial-de-Valette (1581-2016). *Marie-José Baglione*
- L'agriculture en Dordogne pendant la première guerre mondiale. *Jean-Pierre Rudeaux*

NUMÉRO 32 bis - 2017

- Hommage à Louis Le Cam.

NUMÉRO 33 - 2017

- Histoire du soldat Laugerie, parcours militaire d'un enfant du Nontronnais. *Josette Chaperon-Gay*
- Le cinéaste Louis Delluc (1890-1924) - Homme de lettres oublié. *Gilles Delluc*

- Deux crimes en Nontronnais (1812-1826). La justice en ce temps-là. *François Reix*
- Le costume au Moyen Âge. *Sonia Breux-Pouxviel*
- Les églises à coupoles. *Serge Larüë de Charlus*

Commande d'anciennes Chroniques : Commande des numéros :

N ^{os} -1 à 16	10 €	X	=	€
N ^{os} 17 à 34	15 €	X	=	€
N ^{os} spéciaux, Brugière	20 €	X	=	€
N ^{os} bis	15 €	X	=	€
N ^{os} 28 bis t1 t2 t3	25 €	X	=	€
N ^{os} 29 bis et 31 ter	10 €	X	=	€
N ^o 30 bis	6 €	X	=	€

Frais postaux pour envoi des Chroniques (5 €) = €

Total : €

Date :

Signature :

Chèque de règlement à l'ordre du GRHIN

Commande à envoyer à GÉRARD Francis
Bernardières
24340 CHAMPEAUX
frgerard24@orange.fr

NB : les Chroniques ordinaires (n^o -1 à 34) sont disponibles en mode PDF.

- gratuitement pour les membres du GRHIN

- au prix de 5 € l'exemplaire pour les non adhérents.

Les demander à l'adresse ci-dessus.

Bulletin d'adhésion au GRHIN

Mme, M., Mlle, M. et Mme

prénom :

Adresse :

Désirez-vous

Recevoir le CR mensuel par Mail ; adresse Mail :

Recevoir le CR mensuel par courrier papier à votre adresse.

Cotisation simple : (35 €)

Cotisation en couple : (40 €)

Coupon à accompagner d'un chèque libellé à l'ordre du GRHIN , à l'adresse suivante :

Dominique Poupeau
Le Puy de Fleury
24300 NONTRON

1 - ne donnant droit qu'à un seul exemplaire des Chroniques de l'année.